# Comédies sociales et scènes dialoguées

Eugène Sue

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Comédies sociales et scènes dialoguées

On remarquera une lacune dans la suite d'esquisses dramatiques intitulées Comédies Sociales, et insérées dans ce volume.

On y trouve le Juge et le Législateur, mais on n'y trouvera pas le Prêtre, quoique cette dernière étude soit annoncée par quelques lignes servant d'introduction aux Comédies Sociales.

Ce caractère du Prêtre, complément nécessaire de l'espèce de trilogie que nous avions conçue, a pourtant été développé et terminé par nous dans une troisième comédie ; c'est cette troisième comédie que nous nous abstenons de publier.

Xous nous en abstenons , parce qu'en la relisant , nous avons réfléchi que de nos jours il y aurait peutêtre plus de lâcheté que de courage à publier cette satire. Xous allons tâcher d'expliquer pourquoi.

La politique qui se fait épée ou bouclier de tout, pour attaquer le système d'autrui ou pour défendre le sien, a sérieusement affirmé ceci , à savoir : « que le corps social suivait généralement l'impulsion

dune réaction religieuse qui de jour en jour se prononçait davantage. »

A l'appui de cette assertion , ses prôneiirs ont argué de la foule qui encomln-ait quelques églises.

Cette preuve nous a semblé peu concluante : c'est dans la diminution du chiffre des crimes et des délits que peuvent offrir les tables statistiques du ministère de la justice, qu'il faut seulement chercher les symptômes de Y amélioration religieuse, et conséqucmment morale, dont on veut gratifier la société contemporaine.

Or nous affirmons que, malgré l'encombrement quotidien de quelques églises , les bagnes et les prisons sont très au complet, et que le Parquet, cette Providence surnuméraire^ qui , selon l'usage , fait toute la besogne de la Providence en titre ^ regorge toujours d'actes d'accusation.

Nous afflrmons enfin que les gendarmes, ces remords vivants et vengeurs des crimes, ont plus que jamais à galoper aux trousses des scélérats.

A notre sens, on s'est donc mépris étrangement en confondant le mouvement matériel de la foulo avec le mouvement des esprits.

Parce que , par un caprice d'oisifs , le monde a transporté ses raouts dans quelques églises privilégiées—

Parce qu'il s'est coudoyé aux matinées aristocratiques de Saint-Thomas-d'Aquin...

Parce qu'il a été curieusement voir jouer à la chapelle à iSaint-Roch, ou à Xotre-I)amo-de-I,orpftp

(pauvre sainte qu'ils ont affublée des indignes oripeaux d'une courtisane italienne, au lieu de la vêtir de la robe austère d'une chaste fdle du ciel)...

Parce que le public s'est habitue à ne trouver guère de différence entre les loueuses de chaises et les ouvreuses de loges, entre les bedeaux et les contrôleurs de spectacles, entre les directeurs de théâtre et quelques curés de Paris qui chaque année se disputent aigrement les prédicateurs en renom pour que la saison du carême soit plus brillante dans leur église que dans celle du voisin...

Parce qu'enfin de nos jours , les Chambres représentatives et les cercles absorbant tous les hommes, beauconp de femmes , singulièrement abandonnées, ont fait des églises leurs clubs... il ne faut pas s'autoriser de cela pour croire la société profondément travaillée par le sentiraenl religieux, et surtout pour voir notre époque en progrès de sainteté et de vertu.

Au contraire, nous pensons que l'esprit égoïste, vaniteux, mercantile, vantard et charlatan qui distingue si éminemment notre temps, a dû naturellement atteindre le clergé des grandes villes , soumis, en vertu de sa condition tout humaine et de l'espèce même de quelques-unes de ses fonctions matérielles et commerciales , aux mêmes accidents moraux que le reste de la société.

Nous disons ceci sérieusement, parce que c'est notre conviction ; nous ne sommes pas poussé par une velléité de dénigrement stérile. Personne n'a

plus que nous la conscience et l'intelligence du véritable sentiment religieux, mais pur, mais imposant, mais dépouillé de toute souillure.

Si personne n'a plus que nous de respect et d'adoration pour l'idée immatérielle qui plane radieuse et divine au-dessus de nos espérances, personne aussi ne méprise plus souverainement les

traditions grossières, brutales et sordides de la Sacristie, qui sont à la Religiov ce que le honteux tripotage du Valais est à la Justice.

C'est pour cela que, dans la comédie que nous nous abstenons de publier, nous nous étions véhémentement, sinon éloquemment, élevé contre le trafic exécrable qui pèse les cendres des morts, et qui vend à prix d'or des prières plus ou moins longues pour les âmes qui vont devant Dieu !

Contre le fermage impie des sacrements les plus saints !

Contre le revenu fourni par les enterrements, par les baptêmes, par les mariages, et grâce auquel le meilleur prêtre ne peut s'empêcher de mêler une pensée vénale et sacrilège à l'accomplissement religieux de son formidable sacerdoce. -

\ous avions encore flétri ce luxe de café ou d'opéra si indécemment déployé dans quelques églises; nous avions flétri la cupidité honteuse, le misérable orgueil de quelques prédicateurs en vogue qui ne rougissent pas de se laisser prùner par des annonces destinées à affriander le public et à faire surenchérir le prix de leurs sermons.

Car nous le demandons : est-ce là la lettre , estce là l'esprit souverainement grand, charitable et désintéressé du christianisme ? Qu'est-ce que ces apôtres payés à tant par heure pour faire entendre la parole de Dieu , et affichés dans les carrefours entre le Rob Laffecteur et le Théâtre du Palais- Royal? qu'est-ce que ces bedeaux transformés en huissiers à chaînes d'argent ? qu'est-ce que ces suisses déguisés en tambours-majors? qu'est-ce que cette splendeur ridicule, immorale, criminelle même, car pendant que les autels, les prêtres et les laquais de sacristie sont

cousus d'or et de dentelles , il y a des paurres qui souffrent de la faim et du froid ■.'

Qu'est-ce enfin que cette rivalité haineuse , jalouse, de paroisse à paroisse, qui s'envie non pas le nombre des malheureux qu'elle nourrit , mais le luxe déplace qu'elle étale?...

Dans cette comédie nous avions donc voulu montrer le contraste affligeant qui existe de nos jours entre la sublimité de l'esprit des fonctions sacerdotales et le matérialisme grossier de quelques-uns de ceux qui les exercent.

Voilà quel était le sens moral de celte comédie ; nous ne la publions pas, nous le répétons, de crainte qu'on ne nous accuse de confondre à dessein la rp:- LHiiON" et ses acteurs.

De crainte qu'on ne prenne notre amère indiçmalion contre les hommes pour de l'impiété, impiété qui , dans nos jours de profonde indifférence religieuse, ne serait pas même audacieuse.

(i PRKI'ACE.

Or, si nous sommes des plus insouciants en matière de curés, de prédicateurs ou de bedeaux , nous avons une vénération d'autant plus grande, une sollicitude d'autant plus respectueuse pour le magnifique et sublime esprit du christianisme, que nous le voyons chaque jour cruellement méconnu , travesti par des gens qui ont la sainte mission de le continuer, de le propager et de le défendre.

Enfin, selon nous, il est assez de membres du clergé dont l'inintelligence ou les mauvaises passions portent de mortelles atteintes à la religion, pour que nous ne voulions pas risquer d'être

confondu avec eux, et paraître attaquer ce qui est au coniraire l'objet de notre admiration et de notre culte.

ELGKXE SUR.

Paris, ;e l-'i nviil 18:$!».

IXTRODUCTION.

Le juge, le législateur et le prêtre, représentant la loi, la justice, la divinité, sont les agents des trois plus formidables influences sociales.

Le but de ces esquisses est de mettre simplement en opposition et relief l'idéale et souveraine poésie de ces trois imposantes missions avec les intérêts prosaïques et les pencbants inexorablement humains de leurs fonctionnaires.

L'espèce de chœur dialogué qui précède et suit chaque acte de ces comédies est destiné à montrer chacune de ces trois fonctions telle qu'elle devrait être pratiquée, selon toute la majesté de sa lettre et de son esprit... La comédie la montre telle qu'elle est exercée, selon toute la pauvreté de notre nature.

Ainsi, dans cette première partie, dont le juge est le sujet, le chœur tâche de faire comprendre tout ce qu'il y a de presque surhumain dans ce redoutable sacerdoce , et non-seulement de prouver combien

peu d'hommes vertueux , parmi les plus vertueux, sont dignes de l'exercer, mais encore par combien d'épreuves, de méditations et de sacrifices sérieux ils ont à s'épurer pour s'y préparer, et prétendre à ime autorité morale et personnelle, qui devrait seule ga-

rantir l'autorité de fait dont ils sont revêtus par la constitution de pouvoirs.

La comédie montre, au contraire, comment la cupidité, jointe à un misérable népotisme, décide absolument de la vocation d'un de ces fonctionnaires qui plus tard, dans la profession de sa charge (^quant aux vices de l'humanité), ne diffère en rien des autres hommes, dont il demeure pourtant le suprême arbitre.

Sans doute ceci est une des dernières et des plus épouvantables vulgarités sociales ; sans doute il est difficile qu'il en soit autrement ; sans doute il en a été, il en est et il en sera bien souvent ainsi , l'homme, dans quelque position éminente qu'il se trouve, subissant presque toujours l'inévitable réaction de sa condition humaine ; mais enfin on ne peut nier que bien des fois cela se passe de la sorte ; et ce contraste entre l'idéal et le positif des trois fonctions qui résument les moyens d'action de la société tout entière, ce contraste a semblé un curieux sujet d'étude à celui qui écrit ces lignes.

Quant à la pensée première de cette œuvre, elle dérive du profond mépris que l'auteur a toujours eu pour ce paradoxe, à son sens aussi puéril qu'immoral et dangereux, à savoir: qu'il est une distinction à



établir entre la vie publique et la vie privée de l'homme public.

\on, il n'y a pas de vie privée pour l'homme public ; sa maison doit être de verre, et l'imposante autorité de son caractère public doit être seulement la conséquence rigoureuse et absolue de l'autorité morale de son caractère privé : sans cela, on se soumet in-

différemment à la justice qu'il rend, à la loi qu il fait, à la divinité qu'il proclame; on la subit, n.ais on n'y croit pas. En un mot, si ceux qui représentent cette loi , cette justice, cette divinité, n'inspirent pas par une vie exceptionnelle, comme l'éminent sacerdoce dont ils sont revêtus , une sorte de respect religieux et sacré , ce sera un métier ; on n'aura en eux ni foi ni créance. Or, du manque de foi au mépris, il n'y a qu'un pas ; du mépris à la négation d'autorité , un autre pas. La conclusion de ceci va de soimême.

## ACTE PREAIIER

liE CnOËUR.

LE CHOEUR. — o justice ! ô justice sainte et sacrée! magnifique reflet de la divinité! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter? quel est celui qui, sans terreur, viendra

dire aux hommes assemblés: u Écoutez moi!

ceci est la vérité ! -n

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée! les hommes austères , majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal, doivent être sages... parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés ! ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère religieux et pur de leur mission solennelle; et, de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes , de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit res-

sembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes !

u\E VOIX. — !Mon père, je sens dans mon âme une incurable tristesse ! les plaisirs de mon âge me sont

LE JUGE. Il

indifférents. Souvent le soir, o mon père ! dans notre solitude, je vous ai vu pensif, le front chargé de soucis, méditer et méditer encore sur de longues, pages ; et vous disiez, en levant les yeux au ciel avec une douloureuse angoisse : — Homme ! je dois juger les autres hommes! Mou Dieu, éclaire-moi d'un de tes divins rayons !

UNE AUTRE VOIX. — AIou fils. . . mou devoir est si formidable que mon âme est toujours inquiète, mon sommeil toujours agité. Eu vain ma vie est pure et sainte ; en vain je me recueille dans l'isolement ; en vain je fuis les vaines joies du monde. . . ces mots : — Homme, tu dois juger les autres hommes — m'épouvantent chaque jour; car c'est là une bien effrayante mission, ô mon fils I

— Et pourtant, malgré l'amertume où je vousv^ois, ô mon père ! malgré vos longues nuits passées en réflexions dévorantes, malgré la mélancolique retraite où vous vivez loin de tout, je me croirais béni de Dieu, ô mon père ! si un jour je vous semblais digne de juger aussi les hommes !

— Pauvre et ambitieux enfant ! sais-tu ce que tu demandes? Sais-tu les continuelles épreuves que tu devras subir, les privations que tu devras supporter? Sais-tu qu'il te faudra renoncer à tous les plaisirs du monde? Sais-tu que l'homme placé si haut

parrîii ses semblables , ses semblables qu'il doit rencontrer au jour du malheur devant son tribunal redouté ; sais-tu que celui-là ne doit jamais être vu parmi leurs enivrements? Car, si l'accusé que demain je dois con-



damner ou absoudre allait reconnaître sous la toge magistrale celui qu'il coudoyait hier dans le tumulte d'une fête , que penserait-il en me voyant si grave sur mon siège, alors qu'il m'a vu si emporté, si frivole dans un joyeux tourbillon? il penserait qu'à l'heure dite je revêts avec ma toge un caractère faux et factice.

— Gomme vous, ô mon père ! je m'abstiendrai de ces joies bruyantes. Je vous le dis, les paisibles jeux démon âge m'attristent ; je préfère songer en silence, à l'ombre de nos grands arbres, à tout ce qu'il y a de grand et de saint dans la mission que vous remplissez si vertueusement.

— Sais-tu encore, ô mon fils! qu'il te faudra peutêtre redouter ou fuir jusqu'aux tendres épanchenients de l'amitié , de peur que cette douce influence n'amollisse la froide et inexorable impartialité de ton jugement? Hélas! ne me vois-tu pas pour cela presque solitaire?

— Je vous le dis, ô mon père ! l'isolement plaît à mon âme ; qu'ai-je besoin d'autre ami que vous, ô mon père !

— Sais-tu encore, mon fils, qu'il te faudra vivre de notre modeste patrimoine ; car notre sacerdoce est de ceux qui ne doivent pas être rémunérés ici-bas?

— Comme vous, ô mon père ! je vivrai content du peu que nous avons.

— Sais-tu, mon fils, qu'il te faudra de nouveau pâlir sur de tristes et bien arides enseignements.

et consumer ainsi dans de laborieuses veilles les fraîches et florissantes années de ta jeunesse?

— Ce nouvel avenir de travail me plaît et m'intéresse, car il peut me mener, si vous m'en trouvez digne, au terme que je souhaite si ardemment, o mon père !

— Il est vrai, mon fils, que tu es laborieux, grave et pensif; il est vrai que le germe des plus sévères et des plus rares vertus est en toi. Je sais que les nobles aspirations de ta jeune ùme, si pure et si radieuse, t'emportent vers cette souveraine mission ! ilais , hélas! mon enfant, songe bien que celui qui doit juger ses semblables n'aura jamais la satisfaction sereine et consolante de savoir qu'il a justement jugé ! Toujours un doute effrayant , ù mon fils ! Toujours craindre que notre raison , oliscurcic par une influence humaine, n'ait peut-être pas su discerner le juste de l'injuste ! ait confondu le coupable et l'innocent! o mon enfant ! mon enfant! cela n'est-il pas bien affreux de penser enfin qu'au jour de l'éternilé seulement. . . la voix de Dieu nous dira si le jugement que nous avons porté est selon la vérité.

— o mon père ! vous m'épouvantez ; je le sens aux craintes qui m'agitent ; je ne suis pas encore ù la hauteur de cette vocation sainte et solennelle ! Je vais m'épurer davantage, me recueillir davantage, et un jour peut-être, un jour, me trouverez-vous digne d'aspirer humblement à ce divin sacerdoce.

LK CHOKi R. — o justice ! ô justice sainte et sacrée, magnifique reflet de la divinité ! quel est celui qui

ne tremble pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant l'interpréter? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux bommes assembles : « Kcoutez-moi, ceci est la vérité !!! »

E.A CO.UEUia^.

M. DE CLERVILLE, conseillt-r d'une conr royale.

Madame DE CLERVILLE, sa femme.

ÉPAMIXONDAS DE CLERVILLE, leur (ils, d'aboid éludiant en

droit , puis juge , pois conseiller.

MARCELLINE , femme de charge.

La scène se passe à Paris.

## SCÈNE PREMIÈRE

Un salon moderne. Il est quatre heures.

.M. ET Madame DK CLKRVILLK.

^I. DE tl.i'.RV II,!,K A .MADAAIE DE CLERVILLE, (JUI Cllhe.

— Ebbicn! madame?

MADAME DE CLERVILLE, firrc un souptr. — E!i bien ! mon ami, vous aviez raison ; Kpaminondas est rentré liier à minuit.

M. DM (;lkr\illk, rrf/itniit. — C'est un monstre!

MADAME DE CLERViLLE, timidement. — Alon ami, peut-être sera-t-il resté beaucoup plus tard que d'habitude chez son répétiteur de droit, afin de travailler à ses examens.

M. DE CLERVILLE. — Oul ! va-tcn voir s'ils xieu-

nent chez son répétiteur de droit! Il faut, en

vérité, que vous soyez aussi aveuglée que vous l'êtes pour croire à cela. Je parie qu'en en sortant il aura été dans quelque café, dans quelque estaminet, avec sou garnement de AI. Simonneau.

MADAME DE CLERVILLE , effrayée. — Epaminondas dans un café ! dans un estaminet !

:\i. DE CLERVILLE. — Et pourquoi pas? Je vous dis que ce sera encore ce mauvais sujet de AI. Simonneau qui l'aura entraîné là pour boire du punch ! fumer... que sais-je?

MADAME DE CLERVILLE , ^'o?</W«//^ leS mciiliS dCet'

terreur. — Fumer dans une pipe ! notre Eparainondas... élevé comme nous l'avons élevé!,.. Ah! mon ami, c'est impossible.

M. DE CLERVILLE. — Je VOUS dis qu'il en est capable, moi ; vous ne connaissez pas le caractère impérieux et opiniâtre de cet enfant-là. Joignez à cela la détestable influence de ce misérable Simonneau sur lui... Vous verrez qu'il le perdra... Son avenir m'épouvante !

MADAME DE CLERVILLE. — Alais aussi ne vous exagérez-vous pas l'influence de M. Simonneau sur f]paminondas"? Ils

sont du même âge, camarades de collège ; M. Simonneau est bien né, sa famille hono-

rable ; quel mal voyez-vous à ce qu'Epaminondas aille avec lui?

M. DE CLERViLLE. — Le mal? le mal?... Vous voilà toujours à voir tout en beau. Quand je vous dis que ce Simonneau est un vaurien, qui, sous prétexte d'étudier la peinture , passe sa journée à ne rien faire et à manger l'argent que ses parents lui envoient de leur province. C'est lui, je vous le répète, madame, qui dérange mon fds, qui lui met cent balivernes dans la tète, et, j'en suis sur, tâche de le dégoûter de la carrière de la magistrature. Mais il aura beau faire, il sera magistrat, corbieu ! Il sera magistrat, ou il dira pourquoi !

MADAME DE CLERVILLE. — Alais aussi , mon ami, peut-être Kpaminondas n'a-t-il pas de vocation pour celte carrière ; et puis à son âge, à dix-sept ans, que voulez-vous? la magistrature doit sembler une chose bien grave... bien sévère.

M. DE CLEKVii.LE. — La vocatiou ! qu'est-ce que cela signiûe, la vocation? Y a-t-il besoin de vocation pour faire son droit, prendre ses degrés, devenir substitut, procureur du roi, juge, et peut-être conseiller à douze mille francs inamovibles? Mais en vérité, madame, vous êtes folle avec votre vocation; est-ce que j'avais plus que lui la vocation, moi? Gela m' a-t-il empêché d'arriver? Et d'ailleurs n'a-t-il pas été élevé là-dedans? \'est-il pas enfant de la balle, comme on dit? Est-ce qu'il ne voit pas sans cesse chez moi des magistrats? Qu'y a-t-il donc là Me si effrayant? Est-ce qu'il n'y a pas parmi nous de vrais

houte-en-train ? Est-ce qu'on doit rtre triste comme un bonnet de nuit parce qu'on est juge? Et pourvu que notre vie publique soit convenable, personne n'a rien à voir dans notre vie privée ; seulement il y a certains dehors à garder, et on peut bien, ce me semble, faire ce sacrifice-là à l'espoir d'une aussi belle position! Douze mille francs d'appointements inamovibles, bien positivement inamovibles ; où trouverez vous un tel avantage? et dans cette vie, il faut avant tout songer au solide ; aussi , avec cet avenir et la fortune que nous lui laisserons , il pourra faire un superbe mariage. \ oilù à quoi vous ne songez jamais.

MADAME DE CLERViLLE. — Vous avcz raison , mon ami ; mais , sans vouloir excuser Epaminondas , il a les goûts de son âge : il est gai ; il n'a ni sérieux ni gravité dans le caractère, et pour une profession aussi austère... il me paraît bien étourdi.

M. DE CLERViLi,?:. — Mais enfin, puisqu'on ne peut le changer... n'est-ce pas? il faut bien le prendre comme il est.

ArADA.ME DE CLERVILLE, Iiésitaut et civec Ihnidité. — Mais puisqu'on ne peut changer son naturel, ne pourrait-on pas... au moins... changer sa carrière?

M. DE CLERVILLE, ctvec Vite effroyable exylosion. — Changer sa carrière, madame !.,. changer sa carrière!... Ah çà! y pensez-vous? Et que diable voulez-vous que je fasse de cet enfant, s'il vous plaît? Où trouverai-je ailleurs toutes les facilités que j'ai pour le pousser là-dedans? Est-ce que mes amis.



mes protecteurs ne sont pas dans la magistrature? Est-ce que sa ligne n'est pas ainsi toute tracée?... Changer sa carrière ! mais

c'est absurde. Après tout, voilà ce qui arrive : suez sang et eau pour assurer l'avenir de vos enfants... et ils prennent justement tout au rebours... Changer sa carrière?... et c'est vous, vous, sa mère, qui l'entretenez peut-être dans ces sottes idées-là!

MADAME i)E ci.KRVii.i,K. — Mon ami, le pensez-vous, le pouvez-vous penser?

AI. i)K CLERViM.E. — Cc que je pense , madame , c'est que je n'aurai pas travaillé quarante années de ma vie, cultivé des connaissances précieuses, entretenu mes amis de mes projets sur mon fils pour voii* un beau jour tout cela s'en aller à vau-l'eau. Mon fils sera dans la magistrature, entendez-vous! Et ce ne sera pas sa carrière qui changera, mais, corbleu ! ce sera son naturel, ou il dira pourquoi.

## SCÈNE II

Les mêmes, MARCELLI.VE.

M. DE ci.ERViLLE. — Marcclline, pourquoi m'avezvous caché que mon fds était rentré hier à minuit?

MARCEi.MNE. — Ail ! mou Dieu, monsieur, il ne lui est rien arrivé, allez, à ce pauvre cher enfant! AI. Simonneau l'a accompagné jusqu'à la porte, et...

M. DE (:i,ER\ ii.i.E, nrfr impntioire. — Encore ce

M. Sirnonneaii ! Mais je trouverai donc partout cet homme-là?

^i.^RCELLixK. — Ah ! c'est là un jeune homme jovial et aimable, et qui a de l'esprit plus gros que lui. Figurez-vous, monsieur, qu'hier, en revenant avec AI. Kpaminondas, il a aboyé à la por.'e, mais si naturellement... mais si naturellement, que j'ai cru que c'était unirai chien. Ah 1 mon Dieu, mon Dieu, le drôle de corps que ça fait !

AI. DE CLERViLLE, gravement. — Marcelline, quoiqu'il y ait quarante ans que vous soyez à mon service, je vous chasserai de chez moi la première fois qu'il vous arrivera de me cacher à quelle heure rentre mon fils , et de soutenir ainsi ses débordements.

MARCELLi.VE. — Mais, monsieur, il était avec M. Simonneau, et d'ailleurs il va vous répondre lui-même, car il vient de rentrer avec ses gros livres sous le bras, le pauvre chérubin.

M. DE CLERVILLE , (ivec uue coUve concentrée. — Ah ! il vient de rentrer !

AiARCELLixE. — Oui , mousicur, et jamais il n'a été plus gai, il chante comme pinson.

M. DE CLERVILLE. — Ah ! il chautc ; eh bien ! dites-lui de monter et de venir me trouver. ( A sa femme. ) Madame , laissez-moi seul avec lui.

MADAME DE CLERVILLE. — Mou ami , ne vous emportez pas ; ne le grondez pas trop ! prenez-le par la douceur , vous savez que c'est le meilleur moyen d'en faire quelque chose.

AI. DK CLKRVii,LK. — Jc sais cc (jue j'ai à fairo , madame.

AiARCKLLiXK. — Ail! tenez, monsieur, le voici : l'entendez-vous comme il chante ?

On entend une voix chauler : i; Il fiiul rire, il faul boire à l'hos-2)ilalili: ! » Sur un signe impérieux de M. de Clerville, iiiadanio de Cleiville et ^laicelline soitenl.

M. DK CLKRVii.LK , seiil. — A uous deiiv inainleiiaiil , monsieur : il faut vire!

## SCÈNE

M. DE CI.ERl H J.K , ÉPAMIXOXDAS.

l'.nlre Kpaniinoiidas ; il a dix-luiil ans, mais l'air encoïc fort écolior. M. de Clerville s'assied gravcnienl dans son fauteuil, cl regarde un inhiant son (ils eu silence.

M. DK ci,K!Uii,î,K. — A (juellc licure , monsieur, (Mes-vous rentré hier soir ?

Ki'.^Mi.voNDAS. — Je suis rentré en sortant de chez mon répétiteur de droit ; il devait èlre à peu près...» dix heures.

M. DK ci.KRViî.i.K. — Vraiment... il devait élre à peu près dix heures... (Il le rccjardo fr.ccmci}!.) Vous êtes hien siu* de cela ?

Ki'un\OM)AS. — Je ne puis pas en être sur ù la minute, car je ne suis pas une horlojje , non plus! mais qu'est-ce que tu as donc à me refi[arder comme ca ? Je te dis qu'il était dix heures, c'esl qu'il était dix heures...

M. m: CLKRV'ILLE, èclataut. — \'ous êtes un imposteur !. . . il était minuit , monsieur, minuit passe. . . Qu'avez-vous fait jusqu'à celte heure ? répondez !

ÉPAiiixoxDAS. — Mais, puisque je vous dis que je suis rentre à dis heures , en sortant de chez mon répétiteur de droit.

M. DE CLERVILLE. — Je VOUS dis que vous mentez impudemment ; vous êtes rentré à mànuit, monsieur, avec ce frarnc-ment de AI. Simonneau , qui vous perdra.

KP.AMixoxDAS. — Simonneau n'est pas un garncm.ent, il a beaucoup de talent pour la peinture, sa famille est riche et...

AI. DE CLERVILLE. — Il ne s'agit pas de la famille de M. Simonneau, mais de vous, monsieur, qui vous permettez de rentrer à des heures indues , et de ce vaurien, qui vous encourage dans votre paresse et votre dissipation.

KPAMLvoxDAS. — Au Contraire, il me donne de très-bons conseils.

## V.. DE CLERVILLE. Oui... ils SOnt bcaUX , SCS

conseils 1 Je vous le répète , c'est lui qui vous met en tète mille balivernes.

KP.A.MixoxDAS. — Aussi , VOUS lui en voulez toujours , parce qu'il m'a mené une fois au manège avec lui.

M. DE CLERVILLE. — Aumauégc!... au manège!... et qu'allicz-vous faire au manège, monsieur? est-ce au manège ([ue vous prendrez vos grades ?

■21 CÛMliDIKS SOCIALES.

Ki'.\Mi\u\nAS. — Oiicl mal y a-t-il à ce que je monte à cheval?

M. DE CLERViLi.E. — Alootcr à chcval 1 est-ce qu'un magistrat monte à cheval? Est-ce que j'ai monté à cheval de ma vie?... Mais allez donc tout de suite à l'Ecole de droit en cravache et en éperons ! A cheval... et c'est ainsi que vous pensez vous distiuguer dans la carrière que vous voulez embrasser... n'est-ce pas ?

ÉPA.Aii.\o\i)AS. — Tiens... vous savez bien que ce n'est pas moi qui l'ai embrassée , cette carrière !

M. DE CLERViM-E. — Comment, ce n'est pas vous? Vous le regrettez peut-être maintenant ?

Kr\.Aii.\(>\D\s. — Je ne dis pas cela... mais enfin j'aurais tout autant aimé entrer dans la diplomatie comme de V^erncuil, ou être artiste comme Simonneau.

M. DE CLERvii.i.K. — Diplomate!... artiste!... ah ci! mais vous êtes fou ! est-ce que vous avez le nom et la fortune de M. de Vcrneuil pour être diplomate? Est-ce que vous avez la moindre disposition pour être artiste ?... D'ailleurs, c'est un bel exemple que vous me citez là, votre Simonneau , un mange-tout ! un vaurien !

Éi'.AMixo.VDAS. — l'ous attaquez toujours Simonneau , parce qu'il n'est pas là pour se défendre.

AI. DE ci.KP.i ii.i.E. — Taisez-vous, monsieur, et ne laites pas l'impertinent... songez plutôt à mériter votre pardon... ingrat que

vous êtes...

Éi'A.AiiNovDAS. — Ingrat... ingrat...

LE J L G t. i.i

M. DE clp:rville. — Certainement oui , ingrat ! ingratissime !... \'avez-vous pas, grâce à moi, à mes travaux , à mes amis , un avenir magnifique , qui ferait l'envie de tout autre ? Xe pouA ez-vous pas arriver un jour à être juge , puis conseiller à une cour souveraine , avec 12,000 francs d'appointements inamovibles... traitement supérieur à celui d'un lieutenant-général , sur lequel vous avez même le pas dans les cérémonies, sans compter l'avantage de juger les autres , ce qui vous donne toujours une grande considération, un grand relief, et vous met à même de cultiver les belles connaissances qui viennent vous solliciter et que vous pouvez obliger ? Alais non , rien ne vous plaît ; vous n'avez pas le moindre amour-propre, pas la moindre vanité : vraiment , quand on pense à cela , c'est à se désespérer pour votre avenir !

ÉP.AMi.voxuAS. — Ah ; oui , de l'amour-propre 1... Ayez donc de l'amour-propre avec un bonnet carré, une béte de robe noire comme un professeur, et un rabat comme un prêtre.

M. DE CLERViLLE, île poucd fit Croire ce qu'il entend. — Une bète de robe noire I un rabat comme un prêtre!... Voilà autre chose maintenant, il est habillé comme un prêtre !

ÉPAMixoxD.AS. — Xe pouvoir pas seulement porter des habits de coulenr claire.

M. DE CLERVILLE. — AlloDs... dcs couleurs claircs à présent...

ÉPAMixoNDAS. — C'est vrai aussi , être toujours

ûi COMKDIES SOCIALES.

vêtu de noir comme un croque-mort ! et puis vous ne voulez pas seulement me permettre de porter des bottes î

M. DE CLKRVILLP], lidussant Ics cjiaules. — Des bottes ! ! des bottes ! non , monsieur!.,. La botte a un air cavalier et impertinent qui ne sied pas à un majjistrat ; et tant que je vivrai, du moins... vous n'en porterez pas. ( Avec une dignité titiste ci un soupir.) Après ma mort, monsieur, après ma mort... vous serez libre...

Kiw.Aii.vo.vnAS , jn-u iourJiè de cette funèbre réflexion. — Ah ! mon Dieu !... mon Dieu ! je vous demande un peu ce que ça fait , qu'on porte des bottes ou non... I\Iais c'était bon autrefois, ces prcjujjcs-là!

.AI. DK CLEUVILLK. — C'était bou autrefois !.. . C'est- \

ù-dire qu'autrefois on n'avait pas le sens commun , n'est-ce pas, monsieur? Taisez-vous... vous êtes un novateur... un révolutionnaire; car je soupçonne fort ce ^I. Simonneau d'être un fieffé jacobin.

Kl' ^Aii.\().\i)A.s. — \'ous me arondcz toujours aussi ! M. DK ci.Eiuii.i.K. — Je vous groudc , parce que vous le méritez, drAle que vous êtes !

Éi'.\.Aii\o.\i)AS. — Eh non! je ne le mérite pas, car c'est ennuyeux à la fin. Qu'est-ce que ça me fait à moi , après tout , d'être mafrisirat ?. . . Ça m'est bien i éj]al de ju'jer les autres... Avec ça que c'est bien régalant : toujours entendre parler de voleurs et

d'assassins , et ne pouvoir pas seulement se déguiser au carnaval !

LE J L G t. 25

M. i>E CLKRiiLLE, cu'ec èpouvcinte. — Se déguiser au carnaval!... Encore une idée de ce M. Simonneau... j'en suis sur! Ali ! Je malheureux !

Éi'.A.MixoxDAS, outré. — Eh bien , oui ! Simonneau est mon ami. Je le regarde comme mon frère ; je ne puis pas en entendre dire du mal ; et, si on me tourmente , je m'engage : voilà ce qu'on y gagnera.

M. DE CLERViLLE. — Ail ! VOUS parlez de vous engager! Eh bien! c'est moi... mauvais sujet, qui vous engagerai, qui vous ferai manger de la vache enragée ; et si vous ne marchez pas droit, je vous ferai mousse, entendez-vous, mousse sur uii vaisseau !

ÉPAAiiNOXDAS. — Eh bien ! j'aime mieus encore être mousse sur un vaisseau que de passer toute ma jeunesse, toute ma vie dans un état aussi assommant que celui de juge.

M. DE CLERViLLE, Stupéfait. — Un état aussi ass... ( il n'oie prononcer le mot. ) Vous êtes un mauvais fils... sortez de ma présence.

ÉPA.MixoxDAS. — VAï bien! je sors; mais je vous déclare que je déteste la carrière que vous voulez (|ue j'embrasse... Oui, je la déteste ! je l'abhorre! et je ne souffrirai jamais qu'on dise du mal de Simonneau , parce que c'est entre nous deux à la vie et à la mort.

Fp-'îiniiîondas sort furieux, pt M. de CliT\illu reste absorbé dciiis ses doulouieiiscs pensées.

â6 (COMEDIES SOCIALES.

1<E CD OKU».

o justice sainte et sacrée , magnifique reflet de la divinité ! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant l'interpréter? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : ft Ecoulez-moi, ceci est la vérité. t>

## I.K CIIOeUR

i.\"E VOIX. — Mon fils , votre front est sombre et soucieux ; vous êtes pourtant arrivé aux termes de vos vœux. Il y a cinq ans vous me disiez : u Je me croirais béni du ciel si un jour je pouvais comme vous , ô mon père, être «ligne de la sainte et souveraine mission de proclamer l'innocence et de punir le crime. » Cette mission, vous la remplissez, ô mon fils! qu' avez- vous , qu'avez-vous? Kpanchez vos chagrins dans mon sein.

i.VK ALTKK i uix. — o mon père .' raon àmc est triste et désolée, que n'ai-je suivi vos conseils? Chaque jour je vois de plus en plus combien est formidable notre mission, et combien peu, hélas ! j'en suis digne ! En vain j'ai renoncé aux joies du monde ; en vain ma vie privée est pure de toute souillure ; eu vain je passe comme vous de longues nuits à méditer sur les terribles questions dont je dois souverainement décider. Hélas! hélas! l'im-

mense pouvoir dont je suis revêtu m'effraie malgré moi, je suis toujours épouvanté quand je pense que je puis confondre le mensonge et la vérité, et je dis comme vous : i Seigneur, Seigneur, au milieu de ces ténèbres éclairez-moi d'un de vos rayons. -^

LE CHOEUR. — o justice, ô justice sainte et sacrée! si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables ne les dominait pas de toutes les fortes et sereines vertus , d'une vie exemplaire , les innocents ne lui diraient-ils pas : — i De quel droit nous absoustu? » — et les coupables : — * De quel droit nous condamnes-tu ? — Si tu as commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute? — Xe frémistu donc pas , 6 juge indigne , lorsque tu t'écries : Honte et châtiment au prévaricateur, alors que toimême tu es prévaricateur ! — honte et châtiment à l'adultère, alors que toi-même tu es adultère! — honte et châtiment aux passions mauvaises, alors que toi-même tu es sous le joug des passions mauvaises! — X'entends-tu pas les coupables te

dire : » Allons , allons , notre complice , quitte ton



trône magistral et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie avec nous autres criminels ! — 5

o justice sainte et sacrée ! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? etc.

MailcmuispIIc FAXXY LELOl'P, figurante d'un petit tiiéàlre.

SIMOWKAl", ami d'Epaminondas.

M. DE ISLKNAC , colonel eu retraite.

Un Président de tribunal.

Un Avocat.

(jardes municipaux.

## SCÈNE PREMIÈRE

KPAAIIXOXDAS, FAWV.

La jcine se passe chez Epaminondas de Clerville ; il a Irenle-deui ans, il est procureur du roi. A l'éfourderie de la première jeunesse succède l'air fat et rengorgé; la gravité roide de sa profession lui donne liabituellcment nn air faux, impertinent et guindé. Sa chambre a coucher est meublée d'acajou. Pendules et vases d'albâtre remplis de fleurs arti6cielles. Dans les cadres, on voit nue Léda et une Danaé. Sur une console, une Vénus Callipjge en plâtre et plusieurs charges de Dantan. II est dix heures du matin. Epaminondas , véta d'une robe de chambre à ramages, ayant dépouillé la morgue magistrale, est gracieusement assis par terre sur un coussin , aux pieds d'une assei jolie fille de vingt ans, mademoiselle Kanny Leioup , 6guranlc d'un petit théâtre ; elle est brune, vive et rieuse.

KAWV, aprrs un moment de silence, el promeiunil

une main un peu grosse et un peu rouge dans les cheveux hlond- ardent d'Epamuiondas. — Mon Dieu ! mon Dieu ! que je ris donc quelquefois toute seule , quand je pense que tu es comme qui dirait un juge !

KP.AMi.vo.YDAS. — Comment ?

FAXXV. — Oui, enfin, que tu es là en robe noire et en bonnet carré pour faire d'une grosse xo'w de la morale aux autres.

KPAMLVOXDAS. — D'abord , ma charmante , je ne prends pas une grosse voix pour cela ; mais qu'estce qu'il y a d'extraordinaire à ce que je parle au nom de la morale ?

FAWY. — Rien si tu veux ; mais moi je trouve ca drôle.

KPAMLVOXDAS, avec une nuance d'impatience. — Moi... je ne trouve pas...

FAXXY. — Si enfin, c'est toujours drôle, que toi, un vrai farceur quand nous sommes ensemble , un chéri qui, quand il veut, singe Arnal à crever de rire, tu ailles tous les matins à onze heures précises prendre un air grognon pour faire de la morale aux autres, et leur reprocher, par exemple, des farces comme celles que tu as faites cent fois avec ce grand scélérat de Simonncau quand tu étais étudiant en droit!

Ki'AMixoxDAS, se Contenant cncore. — D'abord, ma charmante, si j'ai fait ce que vous appelez assez vulgairement des farces , c'a été tout au plus et absolument dans la vie intime; et quant à mes fonctions publiques , une fois pour toutes , rappelez-vous que



je ne fais pas de morale en mon nom , mais, ce qui est, pardieu ! bien différent, au nom de la société. Car c'est comme son organe que j'appelle la vindicte des lois sur ceux qui troublent l'ordre et le repos public.

KAWV. — C'est possible... c'est peut-être dans la nature que ça soit comme la ; mais tu ne peux pas empècber que je trouve ça drôle , n'est-ce pas ?

Ki>AMi\oxnAS, se Icrant avor dépit. — Enfin cela est ainsi; on est lionime après tout, el on ne peut pas non plus se faire trappiste parce qu'on est dans la magistrature.

Kïwv. — Trappiste!... moi, je voudrais te voir trappiste!... .Ali! par exemple, ce pauvre chéri! trappiste! le plus souvent... Les trappistes, ce sont des carés qui ne mangent que des carottes par pimition de leurs fredaines, n'est-ce pas? el qui disent toujours : lii/re , il faut nourrir, comme emblème (|ue les hommes finissent toujours par aller dans la bière, n'est-ce pas? .\h ! mon Dieu! mon Dieu ! c'est ça (jui doit être triste à la longue !

KPAMixoxD.AS, orec mépris. — Ce que vous dites là est absurde et bète à faire pitié.

KAWV. — Kcoute donc , moi , je ne suis pas une savante non plus ; je répète ce qu'on m'a dit.

KPAMivoMus, levant les épaules. — Et vous répétez de jolies choses... Mais voilà dix heures, il faut (jue j'aille au Palais. Prenez votre manteau, baissez bien votre voile, et passez vile devant la loge du portier.

KAWV. — Tu me renvoies déjà? Alais au fait tii

as raison, c'est ton heure. (L'embrassant maJqrt lui.) Allons, allons, allez faire jugette , mon chéri; allez mettre votre robe noire et votre bonnet carré. Ah! mon Dieu, que nous avons donc ri avec ce grand scélérat de Simonneau, quand pour la première fois nous t'avons vu déguisé comme ça ! Et ce monstre de Simon-

neau qui, au fond de la salle, te faisait des grimaces pour te faire rire! Mais toi ! ah bien, oui! fier comme Artaban, tu regardais en l'air... sans cela je suis sure que tu n'aurais pas pu y tenir. Ah ' mon Dieu! que tu étais donc drôle!

ÉPAMixo.VD.AS , en colère, — J'étais drôle... j'étais drôle! vous n'avez que ce mot-là à la bouche... Eh bien après?

F.AXXV. — Allons , allons , ne vas-tu pas te fâcher maintenant et me brutaliser?

KPAîiixoxD.AS. — Xon , je ne me fâche pas , mais c'est qu'aussi vous êtes toujours à me parler de cela, à me dire que je suis juge , que j'ai une rol)e noire ; je le sais bien, ce n'est pas la peine de me le répéter sans cesse, car à la fin c'est insupportable, et il est des convenances qu'on doit respecter!

FAXxv. — Ah ! par exemple ! voyez-vous ça , des convenances ! Xe vas-tu pas me faire aussi de la morale, à moi ?

KPAMixoxDAS. — Je ne vous ferai pas de morale, mais je vous dirai une bonne fois pour toutes que, puisque j'ai pu m'oublier assez pour faire connaissance avec vous , et continuer cette liaison par des

relations coupaliles, il est de votre intérêt de ne pas me devenir insupportable, parce que...

FAXXY. — Parce que ?

^^FAAII^o^■DAS. — Parce que je vous prierais de ne jamais remettre les pieds chez moi.

FAXXV. — Ahl c'est une scène!... Bon, nous allons joliment rire... car tu vas être à croquer, tu vas ressembler comme deux

crouttjEs d'eau à Arnal dans r Humoriste. \'a... va... je t'écoute... {Elle s'((sseoit. ) Me voilà aux premières , va maintenant, mon chéri.

h;rA:\iixoxi).AS. — Xous n'allons pas rire du tout, et je vous prierai de choisir ailleurs vos comparaisons, ^lais , puisque vous m'écoutez , apprenez que si un jeune homme a des faiblesses , il faut au moins qu'il ait le tact d'en choisir les objets dans une classe dont il ne puisse pas rougir!

KAXXV. — Dans la classe des femmes mariées, n'est-ce pas? c'est plus moral...

KPAMixoxDAS. — l'ous L'tes uuc sotte.

KAXXV. — Kt vous un sot ! Tiens , voyez donc, après tout, qu'avez-vous à me reprocher? Je suis ri|7urante aux Variétés , c'est vrai ; mais le peu que j'y gagne me suffit, car un serin n'aurait pas de quoi se soutenir avec ce que vous me donnez, vu que vous ne me donnez rien du tout. Quant à ça , ce n'est pas un reproche, car vous êtes un amant de cœur; mais ce n'est pas une raison pour me traiter... comme vous me traitez... Et puis vous ne voulez jamais sortir avec moi! Depuis que nous sommes ensemble,

LE J L (J E. 3:i

VOUS ue m'avez pas menée une seule fois au spectacle... pour toute partie fine, vous me dites d'aller vous écouter à l'audience : comme c'est régalant ! La première fois j ai ri avec Simonneau , parce que ça me paraissait farce ; mais après ! ca devient joliment embêtant , ma parole d'honneur.

ÉPAMi.voxDAS , frongant les sourcils. — En vérité I il sied bien à une créature de votre espèce de...

FAXW, l'bder rompant par un soufflet. — Une créature ! Voilà ce que vous méritez , manant que vous êtes!

Ê?.\Mi\o\\y.\s, furieux. — Si je m'en croyais.'...

FA.wv. — Allons , bien ! il ne vous manque plus que cela, battez les femmes à cette heure ! monstre I Vous ne me reverrez de votre vie !

ÉP.AMi.voNDAS. — Allez aux cinq cent mille diables, et ne revenez plus 1

F.AXXV, avec cjraritè. — \ ous ne me reverrez plus non plus 1 Mais je me vengerai ! car vous êtes un scélérat, et je ne sais pas où vous finirez ! {Elle sort.)

## M <;oME»1 ES SOCIALES

j)uis doux mois quel supplice I et dire que j'étais assez faible pour la supporter !

Eiilre Simonucaa ; vingt-cinq ans , moastachc cl barbe épaisse. II a un cigare à la bouche, son chapeau posé de coté, et ses rnains dans les poches de son large pantalon. La porte est restée ouverte. Ëpaminondas reste absorbe ; Simonneau entre sur la pointe des pieds, s'approche de l'oreille de son ami, et, sans être aperçu, pousse un cri effroyable ; Ëpaminondas fait un bond de frayeur, et se retourne.

sniowKAi , d'une voix de basse-taille. — Bonjour, magistrat !

Kiv\.Mi\oM)AS, se reuiettant de son ejfroi. — Tti peux te vanter de m'avoir fait joliment peur !

sniowKM . — Xous rêvons à nos amourrrrrs, à ce ()ii'i! paraît, car je viens de voir Fanny qui sortait de chez toi, comme si le diable l'emportait, je n'ai pas pu lui dire un mot. Qu'est-ce qu'il y a donc? de la brouille dans le ménage !

KiMMiNo.vnAS. — Il y a, mon cher, que je viens de lui faire une scène, de la mettre à la porte, et que je suis ravi d'en être débarrassé. Voilà ce qu'il y a.

si.Mo.v.MvU . — Eh bien! tu as tort; vois-tu, c'était une bonne fille, rieuse, pas gênante, qui ne te cotjtait pas un liard, et avant que d'en trouver une pareille...

K!'A:iii.\(>\i)\s, d'un tiir fat. — On peut pourtant, mon cher, trouver mieux... bien mieux... beaucoup mieux... mais beaucoup, beaucoup mieux!

si.uowKAi:. — Kst-ce que vraiment tu te lancerais dans les femmes {\w monde? (Gravcmcnl.) Prends

LE JLGE. :j.j

jrarde, majjistrat ! prends garde, la femme du monde est dure à cuire.'... comme dit Bossuet.

KPA.Mixuxu.AS. — Ecoute. . . entre nous , une créature comme Fanny ne pouvait plus me convcuir pour toutes sortes de raisons ; mais ia meilleure de ces raisons est que je suis amoureux, fou, mon cher, je délire... en un mot. On peut te confier cela, à toi... mon ami d'enfance; j'en tiens pour madame Grasset.

si.MOxxEAi. — Madame Grasset! la femme de l'ancien avoué , une grosse blondasse qui a des yeux de poisson !

VA\\\i\\o\b\>, pique. — Une grosse blondasse, une grosse blondasse!... on t'en donnera des grosses blondasses comme ça ! Quelle femme ! quel hou genre ! et surtout tante de mon ministre, mon cher... tante de mou ministre ! ce qui est un peu flatteur pour Tamour-propre, j'espère...

snioxxEAi'. — Et pour ton courage donc ! Magistrat, voilà un courage ! Qu'est-ce que le courage civi!... le coui'age militaire... auprès de celui-là... qu'on pourrait appeler... le courage Grasset?...

KrAAiixnxD.AS, haussant les éj?aulcs. — Il est irapossible de causer sérieusement avec toi.

snioxxEAL". — Eh bien ! sérieusement cette femmelà seranour toi à la fois une mère et une maîtresse. C'est bon... mais c'est rare.

KPAMixoXDAS. — Parblcu ! je sais bien qu'elle n"a pas quinze ans.

si.MuxxKAi. - — Comment ! elle ua pas ([uinzc ansî



mais elle les a plutôt trois fois qu'une... au contraire.

KP.A.AiixoxDAS. — C'est justcmeut parce que c'est une femme d'un âge mùr qu'on la dit très-intluente sur sou neveu, et pour parvenir, vois-tu, mon cher, il n'y a que les femmes... et une femme qui peut vous protéger... n'a pas d'âge.

siMOWE.AL. — tiens... tiens... tiens... je comprends... \ oyez-vous le finaud... avec ton petit air bonasse, tu ne t'endors pas, toi !

KPAMi.voxDAS, secouant la tète avec fatuité. — ^lais non... mais non...

siMOXXKAL. — C'est que c'est très-bien calculé... la tante d'un ministre!... Ton chemin est sur... Et où en es-tu?

KPAMixoxDAS. — Au micux... mon cher... Quand je suis là, elle est toujours à dire à son mari . ]\Ion Dieu! mon Dieu! comme..'. {Entre le portier.)

## SCENE Tll

Lks .mkmes, le portier.

LK l'ORTiER. — Monsieur, voilà un monsieur en cabriolet bourgeois; il a l'air très-brusque, et demande s'il peut vous voir... voilà sa carte.

si.MoxxKAL, prenant la carte. — Monsieur le comte de Blenac ; et au crayon... « Pour l'affaire Saint-

Pierre... » Qu'est-ce que ça, l'affaire Saint-Pierre? {Au portier.) Savez-rous, vieillard, que saint Pierre est le patron des portiers ?

KPA^n.voxDAS, arec impatience. — Allons ! encore cette affaire! on ne peut pas être un moment en repos... c'est insupportable. (Au portier.) Est-ce que vous avez dit que j'y étais?

LE PORTIER. — Oui, monsieur.

ÉPAMivoxD.AS. — Vous n'en faites jamais d'autres. Ah! quel ennui! Allons, voyons, puisque vous avez dit que j'y étais, il faut bien que je le reçoive : faites monter ce monsieur dans mon cabinet. (Le portier sort.)

## SCÈNE IV

ÉPAMIXOXDAS , SLMOXXEAl .

si.AioxxEAU. — \'eux-tu que je le reçoive à ta place? C'est ça qui serait farce.

KPAMixoxDAS. — Ah ! quel ennui ! moi qui avais mille choses ù te dire ! Je voulais te demander d'emmener il. Grasset à ilont-morency dimanclie , de monter une partie de garçons, et, pour dérouter les soupçons , j'aurais dit que j'y serais allé avec vous, tandis qu'au contraire, tu comprends, mon cher, au contraire. . .

siMOxxE Al . — Voyez-vous le don Juan !

ÉPAAiixoxiJAS. — Pas mal trouvé, n'est-ce pas? Ah !



si ce n'était cette maudite robe ! Mais après tout il faut être juste aussi... j'ai un bel avenir!

SiMOXXEAi. — C'est-à-dire que tu as un avenir superbe, avec la protection de ton père, qui à cette heure est aux anges de te voir eu pleine carrière, toi qui avais l'air de n'y pas mordre ; sans compter que maintenant, avec l'appui de madame Grasset, tu peux devenir conseiller à une cour royale ; et c'est inamovible,

ça!! c'est du solide... c'est aussi sur qu'une rente sur l'Etat. Ainsi, pas de bêtises : reste-moi là-dedans. ^lais, pour revenir à tes amours, c'est dit, j'emmène l'ancien avoué à Montmorency; il est bon vivant et aime à rire avec les dames ; je lui monte donc une partie de garçons, et je commence par lui décocher la grande Justine, une ancienne danaïde de la Porte-Saint-Martin : ce n'est pas tout à fait une dame, si tu veux, et ça date de loin, mais c'est juste ce qu'il faut pour Grasset; je les mets sur deux ânes, je vous les lance au galop, je vous les perds, et ils ne reviennent à Paris qu'à minuit. Compte sur moi. Mais, dis donc, et ton monsieur de l'affaire Saint-Pierre qui t'attend .■'

KPAiiFXovDAS. — Ticus, j'ai bien le temps !

sniovxKAT. — Le fait est que, si tu as le temps, il doit l'avoir aussi, et n'a rien à dire. Mais où en estu avec ta belle?

Ki'AMixnxDAS. — Je te disais donc que devant son mari... (Le portier entre.)

## SCENE V

Les mêmes, LE PORTIER.

KPAMixoxDAS. — AlloDS , qu'est-ce encore? On ne pent pas, ma parole d'honneur, rester un moment tranquille! Que voulez-vous, voyons?

i.K PORTIER, l'émettant une carte. — C'est ce monsieur; il vient de redescendre à la loge me demander si j'étais bien sur que vous y étiez , et m'a donné encore sa carte pour vous l'apporter.

KP.AMixoND.AS. — Est-ce qu'il croit que je suis à ses ordres, par exemple? [Au portier.) Aussi c'est votre faute ; vous ne pouvez pas dire que je n'y suis pas 1 \ ous êtes bête comme une oie. Allons, allez lui dire que je viens. Ah! quel ennui! Enfin, Simonneau, trouve-toi ce soir au Palais-Royal, à la Rotonde; nous. causerons de tout cela, et que le diable emporte l'affaire Saint-Pierre !

siAiowEAi. ■ — Allons, voyons, calmez-vous, calmez-vous , scélérat d'organe de Thémis que vous êtes ! Ainsi donc, à ce soir, à la Rotonde, magistrat ! i il sort.)

KPAMivoxnAS. — A l'autre, maintenant. Mais qu'il ne croie pas m'influencer. D'abord je trouve ces deu-\ cartes coup sur coup fort impertinentes, et puis je suis d'une humeur!... j'avais tant de choses à dire à



Simonneau! Il faut aussi, ma parole d'honneur, que les fjens aient bien la raf|e des visites et des sollicitations pour venir vous relancer ainsi. Voyons, liabillons-nous , car je ne veux pas recevoir ce monsieur en robe de chambre. Voilà encore un ennui du métier, toujours en tenue. Voyons, l'habit noir et la fic[ure idem. (Il s'habille.)

## SCÈNE VI

M. DE BLEXAC, ÉPAMI\o\DAS.

I,a sft'iip ipprt'SPnte le cabiiifl de Iravai] (l'Kj)aminon(la<!. Sur le bareau Irois bustes en plaire bronzé : au milieu , celui du roi ; de cliaqoe côté, ceux de Mallbieu Mole et de IHospilal. AI. de Blenac se pronième avec impatience. M. de lilenac a cinquante ans, colonel de cavalerie en retraite ; l'air \iolpnl , rude et mâle , véritable vieux soldat de l'empire.

\[. DE Hi-FAAC. — Ah cà! cst-cc quc ce monsieurlà me prend pour un conscrit? Voilà la seconde fois que je lui envoie ma carte, ça commence à m'échauffer diablement les oreilles. Est-ce qu'un grognard de mon âge est taillé pour faire antichambre? Ah! si ce n'était mon pauvre Edouard!... Mais, après tout, j'ai tort, je ne suis pas le seul, ce monsieur a peut-être d'autres solliciteurs.

Kpaminondas entre, velu de noir, l'air «jrave et i'in|)esi'. [| fait sii^nr à M de Mleiinr de s'asseoir.

AI. DE RLEX'AC. — C'est à M. de Glerville, procureur du roi, que j'ai l'honneur de parler?

KPAMixo.VDAS. — Oui, monsieur.

:\r. DE BLE.VAC, lui remettant une lettre. — l'oici , monsieur, une lettre de mon ami M. de \ ertpuis, qui a bien voulu me recommander à vous, et s'intéresse particulièrement au jeune et infortuné Edouard de Saint-Pierre, mon pupille, monsieur.

Epaminondas saloe , prend la lettre , et , toat eu lisant , jette an coup d'oeil en dessous sar M. de Blenac , qui l'examius aussi avec attention.

ÉPAMiNOXDAS, à part. — Cette grande figure brutale-là ne me revient pas du tout.

M. DE BLENAC, à part. — Il a l'air faux comme un jeton.

ÉPAMixoxDAS, ayant lu. — Dans toute autre occasion , je serai toujours heureux de pouvoir être agréable à AI. de \'ertpuis (souriant d'un air forcé); .salva justitia, bien entendu, car vous le savez, monsieur, la justice doit avoir son cours; d'ailleurs l'affaire du prévenu Saint-Pierre est grave, fort grave ; il s'agit de coups et de blessures ayant occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours. La mallieureuse femme qui a été ainsi maltraitée par le prévenu Saint-Pierre a failli mourir.

M. DE BLEXAC, à part. — Le prévenu Saint-Pierre! entendre dire cela de mon pauvre Edouard, sans pouvoir répondre !

ÉPAMIXOXDAS. — En un mot , cette infortunée est à peine rétablie, monsieur.

M. DE BLE.VAC. — Ah! mordieii ! c'est bien dommage! une pareille drolesse !

KP.AMixo.vDAS, avec dignité. — Alonsiem-. . .

:\i. DE BLEXAC. — Tenez, excusez la brusquerie de mon langage, monsieur ; je suis un vieux soldat, et le souvenir de cette misérable m'exaspère. Le pauvre Edouard de Saint-Pierre est le fils d'un de mes anciens camarades, qui est mort dans mes bras ; je suis son tuteur, monsieur, et, quoiqu'il soit emprisonné comme un criminel, je le maintiens, moi, envers et contre tous, pour le plus noble, pour le plus brave, pour le plus loyal garçon!

KPA.AiixoxDAS. — La justicc en jugera, monsieur. {.\ part.) Décidément je n'aime pas du tout cet homme-là. Il devrait pourtant bien savoir à son âge que les grognards sont passés de mode.

:\i. DK HLEXAC. — Alais c'est tout vu pour les gens d'honneur, monsieur; jugez-en. A dix-huit ans Edouard sort de l'Ecole militaire, possédant quarante bonnes mille livres de rente. Le service lui paraît trop rude, et, après avoir resté deux ans dans un régiment de cavalerie, il donne sa démission, et vit en bourgeois. Comme tout joli garçon de son âge, il commenèe par s'amuser de coté et d'au(re , et finit par s'amouracher d'une donzelle, fort jolie d'ailleurs, et détestable acirice, dans je ne sais quel taudis de petit théâtre. Saint-Pierre est aussi bon que généreux ; il met cette fille sur un excellent pied, mange à peu près deux ou trois mille louis avec elle ; mais au boul d'un an, voyant que tout cela n'allait ni à son

cœur ni à son esprit, qui sont des meilleurs, il se conduit en gentilhomme, donne six mois de gatres à cette créature, et lui enjoint de ne jamais remettre les pieds chez lui.

KPAMixoxDAS. — - C'est ce qu'il aurait dû faire plus tôt, monsieur ; de semblables habitudes sont sévèrement réprouvées par la morale publique.

m. DE BLEXAC , regardant Epaminondas. — Ah bah ! allons donc !

KiwîiixoxDAS, avec dignité. — Comment, ah bah!

M. DE BLEXAC. — Ah çà, voyons, entre nous : vous me direz qu'un jeune et joli garçon qui a de l'argent à dépenser ne peut pas entretenir une fille tant que ça lui convient, et quand ça ne lui convient plus la fourrer à la porte ?

kpa:\iixoxdas. — Je vous répète, monsieur, que la morale publique es^ blessée de pareilles liaisons.

.AI. DE BLEXAC. — Ail çà ! que diable voulez-vous qu'il fasse alors? Qu'il courtise les femmes des autres? Et ne vaut-il pas encore mieux payer des créatures que de s'avilir au point d'être leur amant ?

ÉPA-Aiixuxi)AS, intérieurement hiessé. — Monsieur, ces appréciations me semblent étrangères à la cause ; je vous répète que la morale publique réprouve de pareils rapports. Si la société est malheureusement obligée de les tolérer, elle ne doit du moins jamais les accepter comme convenables ni même excusables.

"\i. DE BLEXAC. — Ah çà ! voyous , monsieur, parlons franchement : je conçois, par exemple, qu'un ' prêtre, qu'un magistrat, qu'un homme grave enfin.

revêtu comme vous, je suppose, d'un caractère public, ait de ces scrupules-là, rien de plus juste ; c'est le point d'honneur de votre condition, comme de jouer sa vie à pile ou face est le point d'honneur de la nôtre; mais quand on est jeune, riche et indépendant, je vous le demande un peu, que diable cela fait-il? Qui a jamais dit que...

ÉP.AMi.\o\"i)AS, l'interronijjout. — Ma conviction est formée à ce sujet, monsieur, vous ne pourriez la changer.

M. HE nLK\ \c. — A la bonne heure , monsieur. Mais pour en revenir à mon malheureux, pupille, aussitôt que M. de Saint-Pierre eut mis cette fille à la porte, soit cupidité, soit amour, soit ces deux sentiments, car mon pauvre Mdouard est assez joli j![arçon et assez généreux pour les inspirer tous deux , la damnée créature se mit à ses trousses et lui fit des scènes si violentes enfin , dans les rues et dans les endroits publics , qu'il fut obligé de s'adresser à la police pour le délivrer des poursuites de cette drô-

lesse ; pour couper court plus sûrement ù ces ennuis, Saint-Pierre partit pour l'Italie, et y resta deux ans. A son retour il n'entend plus parler de la donzclle, et, désirant fixer son avenir, il demande en mariage une de ses cousines germaines, mademoiselle de V^erneuil, un ange de candeur et de bonté, qui, à cette heure, est dans un état à fendre l'àme. Enfin tout s'accorde, tout s'arrange , lorsqu'un mois avant son mariage, comme Saint-Pierre, sa fiancée et sa mère se promenaient sur les boulevards, celte

infâme créature, qu'il croyait aux cinq cent mille diables, s'approche de Saint-Pierre, l'injurie, et, prenant sans doute la pauvre mademoiselle l'erncuil pour une rivale, ose l'insulter de la façon la plus ignoble et porter la main sur elle... Mille tonnerres ! monsieur! Edouard est, ainsi que moi, violent comme du salpêtre ; il lève sa canne...

KPAMiNo.vD.AS. — Et Cette malheureuse , tombant baignée dans son sang , resta deux mois entiers malade de cette blessure qui a failli l'emporter.

AI. DE BLE.VAC. — Ah! corbleu î ça aurait été ou beau malheur ! avouez-le.

KPAJiixoxDAS. — C'est du moins un grand bonheur pour AI. de Saint-Pierre , monsieur, car il est déjà bien criminel... mais...

M. DE BLEXAC, F hiterrompaut hnisquement. — Comment, criminel! comment, une pareille drôlessc aura l'audace de venir insulter en plein boulevard une jeune fille, un ange de vertu que j'ai à mon bras, oser lever la main sur elle, et je ne pourrai pas, et ne devrai pas châtier l'infâme qui viendra outrager une femme que je vais épouser! Ah! c'est un peu trop fort , par exemple !

ÉPAMixoxDAS. — Monsieur, la justice eût vengé le prévenu Saint-Pierre ; il devait y avoir recours, et en attendre l'effet , au lieu de se venger si brutalement lui-même.

M. DE BLEXAC. — Comment, morbleu! attendre! Est-ce qu'aussitôt l'injure reçue, on peut dire au sang qui vous bout dans les veines d'attendre? Je vous



trouve encore bon là, vous!... attendre! je voudrais l)icn vous y voir. . .

i:!'.A:\n\(».\nAS. — Monsieur, votre amitié pour le prévenu Saiot-Picrrc vous emporte et vous excuse. Songez, je vous prie, à qui vous parlez.

M. i>K Bi.K.VAC. — \ ous avcz raison , monsieur : pardon ! mais je plaide pour aiusi dire la cause de mon enfant, et je sais d'ailleurs que je parle à un galant homme, à un jeune homme comme mon pauvre lOdouard. Mais , monsieur, si la gravité de votre état vous met au-dessus de pareilles faiblesses, vous pouvez du moins y compatir, n'est-ce pas? et conjprendre l'exaltation, la violence d'un sentiment si respectable? C'est à votre cœur que je m'adresse, monsieur. \ oyons, entre nous, qu'eussiez-vous fait à la place de mon pauvre Edouard, si vous aviez eu à votre bras celle qui allait être bientôt votre femme, une parente avec laquelle vous avez été élevé, la fdic de la sœur de votre mère enfin?... et puis que vous ayez vu une ignoble créature venir injurier cet ange là, devant vous !... !Mordieu !... vous me direz encore nne fois que vous auriez pu attendre, au lieu de châtier sur l'heure une telle infâme!

Ki'.AMiNOXDAS. — Monsicur, je suis l'organe de la morale publique, je. ne dois compte à personne de mes sentiments personnels. Quant à mon caractère public, il m'impose le devoir de poursuivre le crime là où je le trouve évident.

M. UK Fn,K\\c. — Mais erilln, monsieur, qu'auricz- \ous fait à la place de Saint-Pierre?

LE JLGE. 41

Ki'AMixo.vuAS, rt<ec' imjyat'ience. — Encore une lois, monsieur, il ne s'agit pas de moi; il y a dans le magistrat l'homme privé et l'homme public : l'homme privé pourrait comprendre , excuser même un emportement punissable, que l'homme pubh'c devrait le poursuivre.

M. DE BLEXAC. — Alors OU a doDC une conscience privée et une conscience publique , monsieur? Morbleu 1 je suis trop brute pour comprendre ces diffé* renées ; c'est, à mon avis, comme si vous me disiez qu'un soldat ne doit être brave qu'en uniforme , et qu il peut être lâche en bourgeois.

KP.unvnxDAS, pique. — Je ne discuterai pas cette question , monsieur ; tout ce que je puis vous dire . c'est qu'il faut que la justice ait son cours. Et d'ailleurs la première faute dans cette affaire ne doitelle pas être reprochée au prévenu, qui, au lieu de chercher d'abord dans une union respectable et approuvée par les lois un bonheur solide et durable , va non-seulement prodiguer l'or à ces créatures effrontées qui vivent d'un lucre d'infamie , mais encore encourager leurs pareilles par l'appât du luxe honteux qu'elles voient déployer à leurs complices?

M. DE BLEXAC. — Ah çà ! encore une fois , monsieur, pensez-vous que M. de Saint-Pierre soit assez misérable pour jouer l'ignoble rùle de... ?

KP.îJiixoxD.\s, se levant. — Je vous demande pardon , mais voici l'heure de l'audience... Pour me résumer, quant à l'affaire du prévenu Saint-Pierre, je vous dirai , monsieur, que ma conviction est for-



mce à ce sujet , puisque dans cette cause je remplis les fonctions de ministère public et que je poursuis Taccusation... Oui, monsieur, tout en déplorant le sort de votre pupille, je ne puis m'empccher de vous dire que , s'il n'avait pas d'abord encouragé le vice en rémunérant la corruption avec une aussi coupable générosité , ce qui lui arrive ne lui serait pas arrivé. Mais il a d'abord flétri, puis endurci son jeune cœur jusqu'à la férocité, dans un précoce et honteux commerce avec ces immondes créatures qui , presque fières de leur turpitude , parce que de jeunes dissipateurs les couvrent d'or, ont secoué toute honte, ne rougissent plus de rien... et le front sans pudeur... viennent...

On eiilcnd en dehors du cal)inet un bniit do voix ; le portier crie : . ^loiisieur u'y esl pas. » Une voix de femme répond : " Je sais bien (ju'il y est. n

Ki'.i.\ii.\oM).AS, iiifcrrowpant sa jJcrîode. — Qu'estce que cela?

M. DE BLKWC. — Ou SB disputc, je crois?

## SCÈNE VII

Les jiè.mes , FAXXY LELOUP, suirie du portier.

Epamiuondas rongit d'indignation à la vue de la jeune tiliC.

FAXxv, au portier en lui montrant Epaminondas. — Vous voyez bien qu'il y est, ce pauvre chéri, vieille bète que vous êtes !

AI. DE BLK.VAC , Cl part. — Ail ! parbleu ! voici (iu nouveau.

ÉPAMixo.VDAS, acec diynitê et cachant mal son embarras, fait des signes à Fanny. — Que voulez-vous ici, madame? Vous vous méprenez sans doute?

LE PORTIER. — Là... j'en étais bien svu' ; j'avais beau dire à mamzelle que monsieur n'y était pas , elle m'a répondu que puisqu'elle venait de chez monsieur , elle savait bien qu'il y était.

ivnïiso\M\?>, furieux. — Sortez. (Le portier sort.)

FAXXV. — Tiens, mon Dadas chéri, jai eu tort, j'ai été une petite folle , je t'ai donné un soufflet , je viens t'en demander pardon... Xe refuse pas ta Xini... embrassons-nous et n'y pensons plus...

ÉPAAiixoxDAS, la repoussant et s' adressa fit à M. de Blenac. — Monsieur, je suis au regret de cette méprise. [Il fait des signes à Fannij.) Encore une fois, madame se méprend sans doute.

FAX.vv , étonnée , regardant Epaminondas. — Qu'est-ce que tu as donc à me clignoter comme ça de tes beaux yeux chéris? {FAle montre M. de Blenac.) Est-ce à cause de ce monsieur? Eh

bien ! quel mal faisons-nous, après tout? Tu n'es ni cure, ni marié, ni moi non plus, n'est-ce pas?

M. de Blcnac , sans mol dire , jette an regard de mépris sur Epaminondas.

ÉPAMixoNDAS, prenant son chapeau. — Monsieur, je suis désolé... mais l'heure de l'audience...

FAXXv, se mettant devant la porte. — Pas de ça , Lisette; nous irons faire jugette quand nous serons raccommodés; pas avant... pas avant, mon petit chéri... pas avant... [Elle étend sa robe comme si elle dansent, pour cacher la porte. )

KPAAiixoxuAS, furieux. — Encore une fois, madame, je ne vous connais pas; sortez d'ici, ou j'invoque l'autorité.

FAXXV. — Tiens, l'autorité... je me moque pas mal de l'autorité , moi ! Qu'est-ce que ça fait à l'autorité que tu sois mon amant? J'ai eu tort de te donner un soufflet, je me repens, je reviens à toi... ne repousse pas celle qui t'adore.

M. DE RLEXAC , has à Epauiinondas. — \ous voyez bien qu'après tout , monsieur, ce pauvre Saint-Pierre est excusable.

ÉPA.MixoxDAS. — Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur ; je ne connais pas cette fille, elle est folle.

LE JLGE. ôl

v\\s\ ^ pleurant. — Ah 1 tu ne me counais pas, monstre ; ah ! tu as luir de me mépriser devant Je monde!... ah! je suis folle!... helas ! oui... mais folle de toi, pour mon malheur. Eh hien ! monsieur, (se tournant vers M. de Blenaci vous allez tout savoir. Figurez-vous, monsieur, que j'ai tout quitté pour cet être-là!... Ce n'est

pas lintérèt qui me fait agir ainsi. Dieu merci, non!... car il peut hien vous dire si depuis que nous sommes ensemhle j'ai jamais rien voulu recevoir de lui, mais c'est tout simple, c'était mon amant de cœur. (Hpaminondas reut sortir ; Fannij tient toujours la porte. )

KPAMi.voxD.4S. — Sortcz , misérahlc créature , sortez d'ici!... Monsieur, excusez cette honteuse scène, je ne sais vraiment où j'en suis , tant l'impudence de cette malheureuse-là me confond.

M. DE BLE.VAC. — Je couçois volrc emhari"as, monsieur, et je suis trop galant homme pour en ahuser.

F.A.wv, exaspérée , a Epaminondas. — Impudente!... Malheureux!... c'est toi qui es un monstre de me recevoir ainsi quand je viens avouer mes torts,

Y.v\M\\o\ViM , furieux. — Voulez-vous ouvrir cette porte à l'instant , et me laisser sortir?

FA.v.w. — Xon ! non ! il faut que tu me promettes de nous remettre ensemhle , plutôt la mort !

ÉPAMi.xo.VDAS, la prenant rudement par le Iras. — Mais sors donc d'ici , misérable !

FAWV. — Au secours !

M. DE BLE.VAC. — Mousicur!... mousicur ! c est une femme !



FAWV. — Je te suivrai partout, à l'audience... j'irai...

KPAMixo.vDAS , furieux , la pousse si rudement qu'elle tombe et se blesse au front. — Au diable la misérable créature !

M. DE BLEXAC , virement, prenant Epaminondas par le bras. — Monsieur!!! ab ! monsieur!... (Se contenant.) Avouez du moins que M. de Saint- Pierre est excusable...

KrAAiixoxDAS, recenaut. Avec sang-froid et dignité. — Monsieur, vous avez été témoin d'une scène de ma vie privée ; l'bomme public n'a rien de commun avec l'bomme privé. (// sort.)

.M. i»K HLKX \(;. — Ab ! morbleu î puisque vous le prenez comme ça , c'est ce que nous verrons.

c&îeî

## SCENE VIII

La saJIe des Pus-I'erdus au Pal;iis-dc-Justicc. M. de Blciiac, licsngilt', se proini'iie avec un avocat.

l'avoc.\t. — C'est-à-dire, mou cber monsieur, qu'en agissant de la sorte, vous risquez tout bonnement de vous faire condamner à deux ou trois mois de prison , sans pour cela sauver votre pupille.

M. DE BLEXAC. — Comment , morbleu ! mon pauvre Edouard sera poursuivi et peut-être condamné sur les réquisitions, comme vous appelez ça, sur les

LE JUGE. âS

réquisitions d'un homme qui en a fait au moins autant que lui

î

l'avocat. — Mais vous sentez bien qu'on ne peut pas porter un œil inquisitoire sur la vie privée. Dans le fonctionnaire, il y a deux hommes, mon cher monsieur, l'homme public et l'homme privé : vous ne voulez pas absolument comprendre cela.

M. DE BLKXAC. — Xon , morbleu .' je ne puis pas comprendre qu'un homme ait le front de venir accuser quelqu'un d'une faute quand il a commis la même faute.

l'avocat. — Vous sentez ])ien qu'avec ces idéeslà, mon cher monsieur, il n'y aurait plus de justice possible.

M. DE BLEXAC. — Ecoutez-moi : on va tout à l'heure appeler la cause de Saiût-Pierre, n'est-ce pas ?

l'avocat. — Sans doute.

51. DE BLEXAC. — Eli bien ! j'entrerai là, tout droit, et je dirai ce que j'ai vu.

l'avocat. — Eh bien, quoi ? qu'avez-vous \u ?

yi. DE BLEXAC — J'ai vu une fille avec laquelle il vivait , qu'il a poussée si fort , qu'elle s'est blessée au front.

l'avocat. — Cette fille a- 1- elle porté plainte contre lui ?

M. DE BLEXAC. — Je u'cu sais rien.

l'avocat. — Si elle n'a pas porté plainte, quavezvous à dire ?

M. DE BLEXAC. — Comment!.... J'ai à dire que mon pauvre Edouard a bien pu faire par un gêné-

reux emportement ce que son juge a fait par mauvaise honte ; or, si le tribunal excuse la conduite du juge, il faudra bien aussi

qu'il acquitte Edouard ; c'est tout ce que je veux.

l'avocat. — Vous avez , en vérité, une singulière idée des choses. Encore une fois, en admettant que AI. de Clerville soit coupable, cela ne fera pas que votre ami soit innocent ; cela ferait tout au plus , si vous étiez écouté , qu'au lieu d'un coupable il y en aurait deux... Alais d'abord, on ne vous laissera pas parler.

M. DE BLEVAC. — Comment, on ne me laissera pas parler !

i.'avocat. — A quel tilre parleriez-vous ?

^i. DE BLEVAC, — A qucl titrc !

i/avocat. — Oui.

:m. de ulenac. — Comme ami do mon pauvre Edouard , parbleu ! !

l'avocat. — Soit Mais au premier mot que

vous direz de la vie privée de M. de Clerville, on vous fermera la bouche.

M. DE BLEWAC. — On me fermera la bouche î ab ! cordieu ! nous verrons ça.

l'avocat. — Et si vous insistez , on vous fera sortir de l'audience, et on vous condamnera à (pielqucs mois de prison...

AI. DE BLEVAC. — Ail ! c'cst trop fort ! Comment , je ne pourrai pas dire : Vous ([ui accusez, vous avez fait pis ?

l'aiocat. - — \on.

M. DE BLE.VAC. — Alais c'cst Une infamie ! qu'estce donc alors que la justice des hommes ?

l'avocat. — Que roulez-vous ?ça ne peut pas être autrement : un juge, un magistrat est toujours un homme, après tout.

M. DE BLEVAC. — ^lais, mille diables ! il ne doit être ni faible ni vicieux, dans cet état-là. Qui le force à être juge ?

l'avocat. — C'est comme ça, pourtant.

v\ ixcovxL , s' adressant à M. de Blenar. — Eh bien ! monsieur, on appelle la cause de votre ami. Allons , allons.

l'avocat. — Surtout, monsieur, rappelez -lous mes conseils.

il. DE BLEXAC. — Oui , pour ne pas les suivre.

l'avocat. — Faites comme vous l'entendrez, monsieur.

5G COMUDIES SOCIALES.

## SCÈNE IX

I.'aadieiiCP. — Los juges. — Épamiiiondas remplit les foiirtions du ministère pnhlic. — M. de Saiut-Pierre est au banc des accusés. — Épamiuondas lit un long réquisitoire contre M. de Saint-Pierre , et termine en demandant vengeance contre riioniicido , au nom de la morale et de la société outragées, etc., etc., etc. Après lui, on entend l'avocat de la fille Julie Mangeux, partie civile. L'avocat réclame 200,000 francs de dommages-intérêts pour sa cliente, qui soutenait, dit-il, seule, sa pauvre famille par sou travail, etc., etc. Violente sortie dudit avocat contre les nobles de l'ancien régime cl contre les riches, qui, méconnaissant les progrès du siècle, sont assez scélérats, assez stupides pour songer

à molester de malheureuses jeunes filles parce qu'elles sont pauvres et du peuple. Puis, passant du plaisant au sévère , après avoir ironiquement rappelé le droit du seigneur, et fait une terrible allusion aux férocités de Tibère à Caprée , l'avocat jette un cri de douleur déchirant aa nom de la mère de Julie Mangenx ; il appelle cette mère inconsolable ; elle vient , elle paraît ; mais comme elle se montre an pea ivre et qa'elle balbutie sa déposition , l'avocat s'écrie aussitôt que la malheureuse mère a la tête bouleversée par le triste sort de sa fille chérie , la fait rasseoir, demande 100,000 francs de dommages et intérêts de plus, eu égard an dérangement des facultés mentales de la femme ^langeyx , et conclut à 200,000 francs pour la fille. — Réplique de l'avocat de M. de Saint- Pierre , qui evpose clairement les faits. — Le président demande à M. de Saint-Pierre s'il a quelque chose à dire pour sa défense. .A ce moment ^L de lUenac se lève malgré les recommandations de l'avocat do M. de Saint-Pierre.

M. DE lîLE.VAC. — Moi , monsieur, j'ai à dire quelque chose.

i,K pRKSiiiEVT. — Qui êtes-vous, monsieur?

M. DR BLEVAC. — George , comte de Blenac , colonel en retraite, tuteur de ^I. de Saint-Pierre.

LE PRÉSIDENT. — Que voulez-vous, monsieur?

M. DE BLEXAC. — D'abord je veux prévenir le polisson... (il montre d'un doigt menaçant l'avocat de la fille Mangeux), qui a osé parler de mon pupille comme il en a parlé, qu'il aura rudement affaire à moi en sortant d'ici

A ces mots, l'avocat dé la fille Mangeai prend précipitamment des notes sur son bonnet carré.

LE PRÉsiDEXT. — Monsieur, vous oubliez le respect que vous devez à la cour et à la défense ; songez-y, ou sans cela je vous ôterai la parole.

M. DE BLEXAC. — Soit. . . (se toumant cei's l'avocaf) mais je te retrouverai , impudent bavard î et morbleu 1 tu ne perdras rien pour attendre. {L'avocat l^rend de nouvelles notes.) D'abord, messieurs, je vous déclare que monsieur [il montre Kpaminondas) ^ qui accuse les autres, fait encore pis , lui !

LE PRÉSIDEXT, sévèrement. — Monsieur, taisezvous... Allez vous asseoir.

M. DE BLEXAC. — Gomment, morbleu ! que j'aille m' asseoir !

LE PRÉSIDEXT. — Oui , monsieur, asseyez-vous ; la cour veut bien , à cause de l'intérêt que vous portez au prévenu , à cause de votre âge et des services que vous avez sans doute rendus au pays, user d'indulgence envers vous. Encore une fois , allez vous asseoir.

AI. PK BLEXAC. — Ail çà ! est-cc que je radote ? Mille diables ! je ne veux pas m'asseoir, moi ; je lous dis que 1\I. de Clenille, qui accuse les autres, a commis la même faute, et si vous condamnez mou pupille, vous devez le condamner aussi — si vous le laissez siéger près de vous, alors acquittez Kdouard de Saint-Pierre : j'espère que c'est clair... c'est tout ce (jue je demande...

KiMMiNONDAS, se levatit arer dif/nitr. — Je demande acte à la cour de cette diffamation.

\.v pri'sideiil fait un signe de ti-le affirmatif.

M. i)K lU.KVu:. — Ah corbleu — !

i,K iMiKSiitKVT. — Taisez-vous, monsieur, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. J'engage l'avocat du prévenu Saint-Pierre , dans l'intérêt de son client, à vous en avertir encore une fois. La cour use d'une indulgence extrême en ne vous faisant pas immédiatement arrêter, pour vous punir de l'outrage que vous osez faire au ministère public !

M. i)K in,K\u:. — II ne s'agit pas de tout ça ; il y a une justice ou il n'y en a pas ; s'il y en a une, pour- (juoi ceux qui la rendent...

i.K i-RKSii>F,M. — Huissiers... gendarmes... faites sortir le prévenu.

M. i>K HLEXAC. — Ali ! mille carabines nous

allons voir ça !

i\ hri(;ai)IKK I)K (;km»aumk»ik. — Mon colonel, fdez doux... liiez doux... allez, c'est le plus sur.

M. i)K Bi.KX AC. — C'est une infamie ! j'ai vu iitie fille chez ce drùlc-Ià, et...

LE PRKSiDKVT se 1ère et se courre. — II est impossible à la cour de supporter un pareil scandale , l'audience est levée.

Ou emmène M. de lilenac malgré sa résistance. Pendant ce temps, la cour, délibérant sur l'incident , condamne immc-dia-teuient le sieur de Blenac à trois mois de prison , comme s'étant rendu coupable d'injures, etc., etc. Puis, Ja question de savoir si les. coups portés à la plaignante Julie Mangeui ont occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours , étant soumise au jury et résolue affirmativement . avec circonstances atténuantes ,

M. de Saint-Pierre est seulement condamna à uu au de réclusion et à 2-"»,000 francs de dommages-intérêts.

aQ(*>c

## I.B^ ciior.UR

o justice î o justice sainte et sacrée î magnifique reflet de la divinité , quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? Quel est celui qui ne comprendra pas dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant t'interpréter! Quel est celui qui , sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : - Ecoutez-moi, voici la vérité ? s

## I.E CIIOEt R

o justice ! ù justice sainte et sacrée ! magnifique reflet de la divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpn'"tci*? (^)uel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : t Ecoutez-moi , ceci est la vérité ? »

Et pourtant, o justice sainte et sacrée ! les hommes austères majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal doivent ôtre sages parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés; ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère religieux et pur de leurs fonctions redoutables ; et de même que leur imposant

costume ne ressend)le en rien à celui des autres hommes , de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes.

En pourrait-il donc être autrement ? Si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables ne les



dominait pas de toutes les fortes et courageuses i ertus d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — i De quel droit nous absous-tu ? a — et les coupables : — « De quel droit nous condamnes-tu ? — Si tu as commis la faute , quelle est ton autorité pour flétrir la faute ?Xe frémis-tu donc pas, ô juge indigne 1 lorsque tu t'écries : — Honte et châtiment à l'adultère , alors que toi-même tu es adultère ! — honte et châtiment aux passions mauvaises , alors que toi-même tu es sous le joug des passions mauvaises! Allons, allons, notre complice, quitte ton trône magistral , et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie parmi nous autres criminels ! i Mais il n'en est pas ainsi , ô justice sainte et sacrée 1 Ceux-là qui de leur voix solennelle et retentissante, comme les foudres du dernier jugement, proclament tes arrêts inexorables , ceux-là , tristes , austères et pensifs , imposent le respect et l'admiration aux autres hommes! C'est que ceux-là, tes élus, ô justice ! tes élus parmi les plus purs, ont dès leur jeunesse longuement éprouvé s'ils étaient dignes d'aspirer à cette mission souveraine ! C'est que ceux-là dans leur âge mùr ont exercé leur formidable sacerdoce avec une éclatante et sereine vertu! C'est que ceuxlà dans leur vieillesse enfin , encore épurés par cette longue vie de résignation et de sacrifices, ont atteint le dernier degré du trône magistral, parce qu'ils ont atteint

le dernier terme de sagesse auquel l'homme puisse arriver après avoir triomphé des plus rudes épreuves.

6i r. o .M K D 1 1: s SOCIALE S.

Aussi te glorific-t-on niagnilîqucmenl dans le vénérable et spicndide caractère de ceux-là, (jui sont adorés et bénis de tous comme tes plus divins organes, o justice ! o justice sainte et sacrée !

## SCÈNE PREMIÈRE

j:pami\()M)as, simowkal'.

Kp.nminnndas a trenle-ciii'i ans; de procureur du roi il psl devenu juge ; son air est encore plus rogue el plus rengorge. Sinionueau ne parait pas change. l>n scène se passe dans la chambre à coucher d'Kpaminondas ; au fond une alcôve ; de chaque coté un cabinet dont les vitrages sool cachés par an rideau.

KTAMixoMiAS, tifléchissant. — Le plus fort est lait ; tout ce que je crains maintenant, c'est sa diable de tète !...

siMowKAi. — Écoute donc, mon elier, ta dure depuis cinq ans, et à son à<{e on uc se voit pas ainsi

LE JLUE. 63

quittée sans regrets, vu qu'à son âge les successeurs sont rares ; et puis encore à son âge...

ÉP.Aïiixoxu.AS, ï interrompant. — A son âge, à son âge ! tu es toujours à me parler de son âge... il ne s'agit pas de ça.

siMO.WE.AU. — Mais il s'en agit fort au contraire, car si cette pauvre madame Grasset n'avait pas son âge, elle trouverait un consolateur qui te ferait oublier ; mais avec ses petits cinquante ans il lui faudra passer au moins une bonne douzaine d'années à chercher ledit consolateur, et alors, ma parole d'honneur, je crois qu'il sera trop tard pour. ..

Éi' A.Mi.voxD.AS, l'interrompant et haussant les épaules, — Si c'est ainsi que tu me donnes des conseils, je t'en remercie.

siJiON NE AL.— Voyons, pai'lons sérieusement. Après tout, cette pauvre madame Grasset, que peut-elle faire et dire? t'appeler gros ingrat... te reprocher que c'est grâce à son influence sur son neveu le ministre que tu as été nommé juge beaucoup plus tôt que tu n'aurais du l'être ?

KPAAiixoxD.is. — Eh bien ! oui , c'est justement ce qui me contrarie , je ne puis pas nier qu'elle m'ait beaucoup servi dans cette occasion ; aussi je ne sais pas ce que je donnerais maintenant pour ne lui avoir aucune obligation.

SIMOXXEAU. — C'est surprenant, ça fait toujours cet effet-là dès qu'on n'a plus besoin des gens. ÉPAAiLXOXDAS. — Avcc ccla , cllc d unc Xèie 1 ah !



siiioxxK.AL. — Le fait est que, pour une ex-blonde de son âge , elle est têtue comme une mule.

KPAMixoxDAS. — C'est une enragée.

siJioxxEAi. — Alais quand elle serait mille fois plus hydrophohc , encore une fois, que peut-ellr faire? Elle ne peut pas te

nuire dans l'esprit de son neveu le ministre , puisque lu épouses sa pupille à lui ; à quoi d'ailleurs madan»€ Grasset attribuerait-elle ce revirement contre toi , clic (jui ta toujours s' fort appuyé près de lui i et j)uis enfin le ministre a trop d'intérêt à ce mariage pour ne pas se mettre au-dessus des criaillerics de sa respectable tante.

KTAMixovuAS. — Ccla cst Vraisemblable.

siMitxxEAi. — Cela est sur, car, entre nous, cette |)upillc-là , mon cber , qui n'a ni père ni mère , me fait joliment l'effet d'être un faux pas dudit ministre, quand il était mauvais petit avocat de rien du tout dans la province ; d'abord elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau, en extrêmement affreux, vu qu'il est très-laid par soi-même.

ÉPAMivoxDAS. — Le fait est que l'orpbeline est loin d'être jolie , mais il faut bien passer par là-dessus, la dot est très-ruisonnable; mais l'important, c'est qu'en signant je suis nommé conseiller à 12,000 fr. d'appointements inamovibles. Or, c'est à peu près comme s'il ajoutait 200,000 fr. à la dot.

.siiH)X\K\L. — Juste, car à cinq pour cent, en viager, à ton âge, 12,000 francs de revenu représentent bien 200,000 francs... Tu étais vraiment né pour être bancpiier.

LK .IIGK. 65

KPAMivoxnAS. — Sans compter l'influoncc du ministre, car demain il ne serait plus qu'il se raccrocherait toujours à quelque chose , vu que dans ce lemps-ci on ne vous fait pas ministre impunément pour l'avenir ; et puis enfin j'ai la place , et je ne pouvais guère compter sur un pareil avancement, c'a été déjà bien as-

sez que madame drasset m'ait fait nommer juge ; aussi , sans cette obligation que je lui ai, je me trouverais dans la plus belle passe du monde.

siAiowEAi. — ]\Iais que peux-tu craindre?

KPAAiixoxDAS. — Lcs scèues... madame Grasset est d'une violence !...

• si.AiowEAi . — Et où diable veux-tu qu'elle te fasse des scènes, puisque tu ne lui donnes plus de rendezvous? Ce n'est pas chez son neveu, ni au palais, ni dans la rue, ni chez toi ; car elle n'y est jamais venue, et n'oserait pas y venir; puis, à la rigueur, moi, je te conseillerais, si elle te tourmentait par trop, de tout avouer à ton ministre. Il a été, dans son temps, plus que farceur; il est roué comme un vieux juge, et il comprendra d'autant mieux ta position qu'avant tout, ce qu'il veut, tu ne peux pas te le dissimuler, c'est se débarrasser de sa fille naturelle en te la faisant épouser; ça te convient, soit, mais à lui aussi , et il laissera crier sa tante, sois-en sûr.

KPAMixoN'D.AS. — Au fait , tu as raison , c'est là le plus court ; mais en attendant je vais toujours me sceller le plus possible.

## G6 COMÉDIES SOCIALES

siMO-WEAU. — Ahçà! et tu as écrit à madame Grasset de la bonne encre, j'espère ?

KP.AMINOXDAS. — Oui, trc's-brutalcment et sans explication, je lui ai dit que j'avais des raisons pour rompre, et que je

rompais.

siMowE Al'. — Rien de plus clair ; elle ne sait rien du mariage projeté?

KPAMixONnAS. — Pas un mot; le ministre m'a dit que, pour pouvoir me porter sur le travail d'avancement, il ne lallait pas (ju'on se doutât de mon mariage avec sa pupille, parce qu'alors les journaux se mettraient ù crier comme des aigles contre le népotisme, les passe-droits, etc., et autres balivernes; tandis qu'une fois nommé, le mariage se fera, et après on criera si on veut.

sniowKXL. — Oh! c'est un malin, un finaud que ton ministre; il a fait de fameux tours dans sa petite ville, quand il était petit avocat, et il y a l'histoire de la femme d'un serrurier chez laquelle il s'était mis en pension, qui est à crever de rire; mais tu me diras qu'après tout, dans ce temps-là, ce pauvre cher jiomme ni personne ne pouvait guère se douter (|u'il serait jamais ministre; malgré ça, ça fait tout de même un drôle de suprême représentant de la justice en France !

Ki'XMivnxn^s. — Ou'est-ce qu'il y a d'extraordinaire lii-dc-dans? Chacun fait d'abord son affaire. Parce qu'il est ministre de la justice, faut-il qu'il néjdige pour cela ses intérêts et ceux de sa famille? Après tout, on ne vous laisse déjà pas si longtemps

dans ce poste pour ne pas se dépêcher de caser les siens! sur cent personnes, il y en a quatre-vingts, bien sûr, qui agiraient comme il agit, et comme j'agis moi-même.

sniovxEAi. — Ah cà ! est-ce que tu me prends pour un petit journal pour croire que je pense le contraire? Quatre-vingts personnes! Dis donc qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui agi-

raient comme tu agis; car, après tout, qu'est-ce qne tu as fait? \'oyons : on a su que tu avais eu une fdle pour maîtresse ; eh bien! beaucoup de tes confrères en ont été, en sont ou en seront là. Après ça , quand tu as été juge, rompant d'indignes liens, tu as eu une femme mariée pour maîtresse, beaucoup en sont là. Maintenant que tu montes encore en grade , tu te ranges tout à fait, et tu épouses une jeune orpheline , pupille d'un ministre , qu'est-ce qu'il y a làdedans qui puisse choquer? Qui a le droit de dire quelque chose sur ta vie privée? Tu te liens bien dans le monde ; tu ne joues pas tros gros jeu à la bouillotte ; tu te bornes à la valse et à la contredanse, sans te livrer aux danses de caractère. Si tu vas chez ^ïusard, c'est en bourgeois. Tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, tu deviens l'organe de la morale publique, et tu cries comme un sourd après toutes sortes de vices et de scélératesses. Que diable peut-on vouloir de plus? Mais c'est-à-dire, mon cher, que tu es au contraire l'exemple des représentants de Thémis.

KrAAiivoNDAS , se rengorgeant avec une orgueil-



Ituse modestie. — Allons, allons, l'exemplp... non... c'est trop fort, mais je suis tout bonnement comme le commun des martyrs , et je n'ai rien k me reprocher— aussi me trouverais-je parfaitement heureux sans la peur que j'ai de cette satanée Kulalie...

siMow'KAi. — C'est un mauvais moment à passer, voilà tout.

KPAMiNOXDAS. — C'cst vfai , mals je vais toujours donner des ordres. (If sonne, entre un (Innn-stiffiie.) Pierre, je n'y suis absolument pour personne, vous entende/, absolument pour per-

sonne , excepté pour une dame àj^ée qui doit venir à midi. ( l.e donns^ tifpie sort. )

siMON.NKAi . — Qu'est-ce que c'est que cette danie àjjée ?

Kr\Mi\n\i)\s. — .'\h ! un ennui assommant! une affaire d'adultère ; c'est la mère de l'accusj'e, le ministre me l'a recommandée, pour la forme seulement , me disant qu'il n'y tenait pas le moins du monde ; et comme je préside le tribunal où cela sera juj7é , la rjière vient sans doute p(»ur ni'intéresser à sa fdle.

siMdWKAi . — Kt la fdle jolie... lieim ?

KPAMi\<»\DA.s. — On la dit charmante.

sniowKAi. — .-\li ! scélérat ! scéleratissime !

Kr iMivovDAS. — \on... non... parole d honneur, je ne l'ai jamais \ue; j'ai bien d'autres choses en lète, ma foi.

siMi»\\K\t . — .•\h çà ! voyons, entre nous, ça doit pnuilant toujours te faire un sinfjnlier effet de juj^er

de ces choses-là. . . une cause d'adultère, par exemple.

p:p.ami.\o\d.as. — Pourquoi ?

sniowEAL . — Pourquoi ?

ÉPAMi.voxDAS. — Oui , pourquoi ça doit-il me faire de l'effet ?

si.AiowEAL. — \'a demander cela à ce pauvre , à cet infortuné Grasset... Il te le dira peut-être.

KP.^jiixoxDAS. — Allons , bon ! te voilà comme ce vieux fou de \l. de Blenac ! Que diable veux-tu que ra me fasse ? est-ce que

je suis juge dans la vie privée? est-ce que je suis homme du monde, quand je suis juge? Tu ne veux pas comprendre qu'il y a deux hommes en moi , comme dans tous les fonctionnaires , mon cher : lun commence à quatre heures du soir jusqu'à dix heures du matin, et l'autre depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir : la conduite de l'un n'a aucun rapport avec la conduite de l'autre.

snioNNEAi. — Je sais cela de reste... mais, franchement, ça ne te fait rien de juger certaines causes?

KPA-Mi.voNDAS. — Rien.

siMONXEAU. — C'est drôle.

KFAArixoxDAS. — Allons ! ! c'est drôle! voilà maintenant que tu dis comme disait cette bête de Fanny.

snioxxEAL. — Merci... ça n'empêche pas que, malgré tout, en y réfléchissant bien, ça me semble toujours très-bouffon ;... mais tu m'as dit que tu avais à travailler, je te laisse.

ÉPAiiixoxDAS. — C'est vrai , je lambme , et j'ai énormément à faire : j'ai à relire le dossier de cette

cause d'adultère , je n'ai pas eu le temps d'y mettre seulement le nez tant mon mariage et madame (irasset m'ont continuellement occupé Balli ! après

tout, comme tu dis, je n'ai rien à craindre d'Eulalie.

si.MOWKAi . — Encore une fois , il n'y a pas la plus petite crainte à avoir ; au plus des criailleries, et voilà tout. Allons, à tantôt, après ton audience, magistrat!

KTAMiNONDAs. — \'y mauquc pas, je veux te tenir au courant de tout.

si\io.\.\K.\L. — Allons, courage! (Il sort.)

ce^

## SCÈNE II

i-;r \Mi\(t\it Ks .seul ; il se met devani une table. — Ce (lial)lo de Simonneau m'a tout îi fait rassure ; après tout, il a raison. Qu'est-ce qu'lùdalie peut faire? les liaisons ne sont pas éternelles, autant vaudrait se marier tout de suite, et puis... si elle a sa tcte, j'ai la mienne ; moi je n'en ai pas l'air, mais je vais mon petit bonhomme de chemin... et pas si bêtement... à trente-six ans conseiller. Aussi je n'irai, pardicu ! pas sacrifier une position faite, assurée et considérable , aux cinquante ans passés de madame (irasset... Mais voyons ce dossier. {Il parcourt une liasse de papiers. ) \'oyons le nom de l'accusée... madame Angélique (lermeuil... Tiens, Ciermcuil!... c'est, comme dit Frederick dans VAii-

benje des Adrets : » C'est excellent , Germeuil ! « ilngélique... j'aime assez ce nom-là... Angélique! Angélique... Oui, mais il faut être diantrement jolie pour le porter , comme tous les noms simples du reste. ^lais le mari... qu'est-ce qu'il est? c'est-àdire quel est son état, car ce qu'il est... hé! hé! hé ! ça se devine. Voyons ! Monsieur Dieudonné Bonneval, rentier... Je n'aime pas cet état négatif, rentier, rentier tout court, ça ne rend pas, ni pour l'attaque ni pour la défense. Mais l'accusé , le don Juan , le séducteur, voyons : Ernest de Surville. Ah ! parfait , Ernest de Surville !

\ rai nom d'opéra-comique ; je parie qu'avec cela il est au moins capitaine de hussards. Xon , rentier aussi... Ah! ça se passe entre rentiers , à ce qu'il paraît... Ah! rentiers! {RéJJécliissant. ) Voilà une helle profession , rentier ! ! si demain j'héritais d'un oncle d'Amérique, comme on dit , d'une honue cinquantaine de mille livres de rente, ou seulement de vingt-cinq... je sais bien quelqu'un qui ne lirait plus de dossiers! Bath ! après ça , ma position est bonne , et si mon mariage s'arrange bien... je n'ai pas beaucoup à me plaindre... \'oyons que je calcule un peu. (Il pose des chiffres sur une feuille de jmpier.) 12,000 francs de ma place , une rente de 4,000 francs sur le grand livre que donne le ministre , et une pension de 2,400 francs pour la toilette de sa pupille. [Additionnant.) 12 et 4 font 16 et 2 font 18, ci... 18,400 francs , sans compter les espérances ni mes économies ; mais mes économies passeront pour la cor-

beille et pour rameublement, reste donc 18,400 fraucs net par an ; on ne peut certainement pas mener arand train avec ça, mais enfin on peut très-bien vivre... Après tout , entre moi et ma conscience , je ne puis pas nier que ce soit à cette pauvre Eulalie (jue je doive une bonne partie de tout cela ; si je ne l'avais pas connue, j'aurais été juge moins vite, je n'aurais pas connu le ministre : aussi elle peut véritablement me traiter d'ingrat ; soit, qu'elle me traite d'ingrat... mais, d'un autre côté, je ne puis pas non j)lus perdre une aussi favorable chance pour les beaux yeux de madame (irasset , qui commencent à être diablement ornés de la patte d'oie ; et puis , pendant cinq ans, je lui ai été très-fidèle, à part çà et là (juelques petites obscurités. Mais , à son âge , de quoi se plaindrait-elle? \"e demeurera-t-elle pas d'ailleurs, si elle le veut, mon amie, mon excellente amie? et si elle m'aime véritablement pour moi, ne doit-elle pas se sacrifier? Car, après tout,

c'est comme cela qu'il faut aimer les gens, non pour soimême, mais pour eux; et puis enfin le meilleur, jiprès tout, c'est qu'elle ne peut pas absolument me nuire ; aussi tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Allons! je suis vraiment un gaillard né coiffé, comme on dit; mais, à propos de gens coiffés, voyons donc cet excellent monsieur... mousieur... (// se remet à lire le dossier du procès.) Ah! monsieur Dieudonné Boimcval contre la dame Angélique Germeuil , femme lîonueval , son épouse , et M. Ernest de Surville; c'est le séducteur, {licou-



(inuc de lire le dossier en rliautoiuudtl e/iire ses dents. \ Tra la, la, la!... Ce diable de Cotillon que j'ai entendu hier chez les Saint-Germain ne me sort pas de la tête... ïra la, la, la! Mais voyons, voyons, soyons donc homme!... oublions cet air, et mettonsnous à cette cause. Il paraît que le mari est un drôle de corps, une espèce de maniaque... mais je ne vois pas de preuves de flagrant délit. Ah ! si, si, des lettres, parbleu! ah! j'adore les lettres. (Prenant un pa<iuet de petits papiers.) Voilà, sur ma parole, une délicieuse et bien mignonne petite écriture de femme... voyons... Et le séducteur. Oh! oh! cela devient microscopique... et le style. {Feuilletant.) Celles-ci sont du commencement de la liaison. Madame, madame. Ah! cela s'amende... il n'y a plus madame , il y a seulement cous... Bien, bien, nous voici à Y Angélique tout court, ça marche, ça marche... Ah! voici mon Angélique. (Feuilletant toujours.) Ah! nous voici à Y ange, mon doux ange... mais sans tutoiement... Voyons plus loin, non, non, pas davantage; c'est singulier, il paraît qu'entre rentiers on ne se tutoie pas du tout. ( A ce moment entre le domestique.)

## SCENE III

KPAMIXOXDAS, IMKKHK.

riKHKK — Monsieur, cette dame ùj^ee...

Ki»A.\ii.\o\i>\s, sans lerer la tète. — Faites entrer. ( Le domesfiffue sort. )

KrAMi\().\i»AS. — Ah! quel ennui! encore des supplications, dos pleurs!... Voyons le nom. (// /it le dossier.) C'est à madame (jermeuil, mère de l'accusée, madame Bonneval, que je vais avoir affaire.

Ki'AMiNOM'AS , apercerait! madame (îraxset , fait nu hond .sur son fauteuil. — Diable ! je n'y suis pas! je n y suis pas!

MAi»\MK CR^ssKT, entrant. — Je conçois que vous ne m'attendiez pas, monsieur. {Le domestique sort.)

ki'AMi.vovDAS , à part. — Mt moi qui suis assez bète pour dire à cet imbécile de Pierre une femme àjjée ! sans penser qu'elle aussi est âgée et qu'il ne la connaît pas! (Haut.) Madame! ab ' madame! quelle horrible imprudence !

MXiiAAii. (;mssKT, arec amertume. — Vax vérité, monsieur, vous croyez...

Kivmi\t»\i)AS. — Kulalie ! je vous en conjure, ne restez j)as ici un moment de plus ; j'attends à cette heure une personne...

LE JLIJE. 15

.MADAME GRASSET, éclatcifit. — Ldc hialc'.' j'en étais sure !

Ki'AMixoxDAS. — Je VOUS jure , Eulalie, que c'est une personne que le ministre m'a recommandée.

MAUAJiE GRASSET. — \ ous mentez ! c'est une rivale. Ainsi, voilà le motif qui vous a fait m'écrirc cette lettre , cette affreuse lettre 1

ÉrAMixo.vDAS. — Je vous jure que ce n'est pas une rivale, Eulalie. Je vous en supplie encore une fois, songez donc que j attends quelqu'un.

MADAME GRASSET, s'asseyaiit. — Et moi, c'est justement pour cela que je reste. _

ÉPAMi.vovDAS. — Mais vous vous perdez ; cette personne que le ministre ma recommandée peut vous connaître... et mon caractère... et ma position...

MADAME GRASSET. — Ail I c'cst maintenant que vous y songez... cela fait pitié... Encore une fois je reste. D'ailleurs , j'ai aussi à vous parler du ministre.

ÉPA.MixoxDAS, stupéfait. — Que voulez-vous dire?

MADAME GRASSET. Je Sais tOUt.

ÉPAMixoxDAS. — Quoi?... quc savez-vous?

MADAME GRASSET. — Je sais tout, VOUS dis-jc ; mais ce mariage ne se fera pas. Ah ! vous croyez , monsieur, VOUS servir des gens pour parvenir, et les sacrifier après , avec la plus noire ingratitude. Xon , non ; j'ai une tête , Dieu merci , et ce mariage ne se fera pas ; et c'est moi qui vous le dis , entendezvous ? il ne se fera pas.

ÉPAMIXOXDAS , avec wipatience. — Madame. . .

.MAD.A.ME GRASSET. — Oh! CCS airs-là ne m'effraient

pas, moi! D'abord je reste ici; je veux voir cette femme, car c'est une rivale, j'en suis sûre.

Ki'AMivnxoAS. — Je vous jure...

MADAAFK f.RSSKT. — Alors pourquoi la recevez-vous ici?

Ki'A.\ii.\(»\i)AS. — Parce qu'on répare mon salon ; vous pouvez vous en assurer, c'est la seule raison.

MU)AMK (iinssKT, inoiitvant un des rahiiirts fie i alcôve. — Kh bien ! je vais me cacher clans im de ces cabinels-Ià , et je verrai bien si vous mentez.

ki'aminoxhas. — Mais sonj^ez donc que mon domestique vous a vue entrer ; quand il introduira cette autre personne, ne vous voyant plus ici, que pensera-t-il ?

M\inMK (iiussKT. — l'iuvoyez votre domestique en commission ; et vous ouvrirez vous-même à cette belle solliciteuse.

Ki'UfivovDAS. — Mais je vous répète que cette belle solliciteuse est une femme àj]ee , qui vient m'intéresser à sa fille.

MAUA.MK (iRASSKT. — Alors je la verrai , car je vous répète que je reste, je ne sors pas d'ici... J'ai d'ailleurs à vous parler ; je sais que vous ferez tout au monde pour m'éviter désormais : aussi , puisque j'ai ris(|ué une imprudente démarche, j'en veux au moins recueillir le fruit, et vous dire tout ce que votre infâme conduite mérite...

KPAMivoxDAS. — Madame 1... Kulalie ! je vous en supplie...

MiDAAiE (iUASSKT. — Cela ne sert de rien ; je vous

ai (lit que je resterais , et je resterai : vous me connaissez?... Allez donc renvoyer votre domestique.

KP unsasDAii , furieux. — Il faut bien faire ce que vous voulez ! (Il sort et revient aussitôt. )

JiADAME GRASSET. — \'oilà donç , monsieur, votre o[ratitude pour les services que je vous ai rendus î

KPA.AiixoxDAS. — Madame. ..

MADA^iE r.R.ASSET. — Oscz diro que ce n'est pas à moi que vous devez votre position ?

KP.AiiixoND.AS. — Ln bienfait reproché...

MADAME GRASSET. — Oui , je VOUS le reproche, et j'en ai le droit ; car vous vous conduisez envers moi comme le plus odieux des ingrats, vous rompez avec une brutalité qui n'a pas de nom , vous... ( On entend sonner. )

ÉPAMivoxDAS. — Je vous l'ai dit , c'est cette personne... Pour Dieu ! cachez-vous là, et ne remuez pas.

AiADAArE r;RASSET. — Prenez-y garde, on ne me trompe pas impunément 1 ( Elle entre dans le cabinet. )

KPAMixoxDAS. — Au diable les sollicitations et les solliciteuses ! je suis d'une humeur ! . . . ( // ra ouvrir. )

## SCÈNE IV

Mailamf (ïprnipuil a rinqunnle un», isl niue de noir; clip porle rps rlip\eu\ f^ris hoocli-s. Fis(nre noble, doare el Irisle.

Ki'AMiNoxhAS , avec uur i.i jnrss'ioii il humour itxil rnnfentir. — X'euillez vous asseoir, madame.

\niMMK (;kr\iki II. , tremhlfiiitf rt 1rs hrmrs /lu.r i/fiir. — (iVst à M. do (]l«Mvill(' que j'ai l'honneur de parler ?

KiMMiNovins, /trusfftiriNftif. — Oui, madame.

M\i>\MK cKRMKiii., fn.\-fi/nir. — Monsieur, voici une lettre de M. le ministre de la justice.

KivA^rivovn^s sn/ne tt lit. — {A part. ) (l'est cela même , le bas de la sijjnature recourlié en crochet , ce qui sij^nifie : ne pas avoir e;[ard h lu reconimatidation ; j'en «'tais sûr. .Allons, (h'harrassons-nous-cn \v plus tôt possible. Quel ennui !... VA Kulalie encore qui est là ! ( Ifnnf rt d'itn oir tjlfiri/if a/nrx oroir lu.) Madame, je serai toujours heureux de pouioir avoir é<^ard à la recommandation de M. le ministre , autant du moins que cela sera compalihle avec mes devoirs et avec l'impartialité (pii doit raractt'riscr mon ministère...

MUMMK (iKRMKi II,. — -Ml ! mousieup ! ce?i sejileniont justice que je demande pour ma fille! justice, monsieur, hélas ! et rien de plus.

LE JUGE. -.g

KP.iMi.vovD^s. — Et c'est aussi la justice, la stricte et sévère justiceijui décidera, madame, du sort de madame votre fille ;

mais, je vous l'avoue , je viens de parcourir de nouveau et fort attentivement le dossier de l'affaire Bonneval ; la culpabilité me parait grande , flagrante même ; les lettres prouvent l'intimité la plus criminelle, l'oubli le plus complet des devoirs les plus saints et les plus sacrés.

MADAAiE GER.MEiiL. — Ail! monsieur, ne pensez pas cela... ces lettres , je vous le jure , sont la seule faute de ma pauvre enfant .' et encore, monsieur, si vous saviez tout ! combien elle vous paraîtrait peutêtre excusable !... {timidement.} mais je crains d'être indiscrète.

ÉPAMi.voxDAS , d'ini air sec. — Madame, je me dois à moi-même d'éclairer autant que possible ma conviction ; je vous écoute. (A part.) Allons, m'en voilà pour une bonne beure à entendre pleurnicher. (// regarde avec inquiétude la porte du cabinet où e.<it cachée madame Grasset.)

iiADAME GERiiEL IL , essuijaut ses lurmcs , et d'une voix émue. — Vous saurez , monsieur, que ma fille s'est mariée , il y a environ cinq ans , à M. de Bonneval, mon mari vivant encore... Que Dieu lui pardonne ! mais ce fut lui qui contraignit ma fille à ce mariage , qui fut absolument un mariage de convenance ; la pauvre enfant fit dans toute l'étendue du mot un grand et douloureux sacnfice à d'impérieuses exigences de famille. ^I. de Bonneval avait plus du double de 1 âge de ma fille, monsieur; ses habitudes,



SCS goûts n'étaient pas les mêmes ; mais elle se résigna , et , renonçant à des espérai^es bien chères à son cœur et autrefois formées , elle obéit à son père. Au bout de six mois de mariage ,

^I. de Bonneval déclara à sa femme qu'il désirait qu'elle habitât la campagne l'hiver et l'été; ma fdle y consentit, et nous allâmes nous établir à dix lieues de Paris, dans une terre que je possède. M. de Bonneval, qui avait toujours conservé un pied-à-terre à Paris, s'y rendit d'abord une fois ou deux par semaine, puis ses absences devinrent de plus en plus fréquentes ; il ne parut plus guère à notre terre qu'une fois par quinzaine, puis une fois tous les mois ; enfin, monsieur, il resta souvent deux ou trois mois sans quitter Paris et sans venir nous voir...

KPA.AiiNOXDAS. — Peut-êtrc ses affaires exigeaientelles de lui ce sacrifice , madame ?

MAnAAiK (iKR.MKiiL. — Scs affaires? non, monsieur, il n'en avait pas ; sa fortune et celle de ma fille lui permettaient de vivre dans la position la plus ind("pendante ; mais, hélas! ce qui le retenait, monsieur, c'était une honteuse et criminelle liaison. Oui , monsieur, telle est la cause (jui l'éloignait ainsi dune femme jeune, belle et vertueuse.

KivAAiivoxnAS. — Ceci , madame , est-il bien avéré au procès ?

MADAAiK GERAiEiii.. — Mousicur, il cst dcs secrcls de famille si flétrissants , qu'on répugne à les mettre au arand jour ; pourtant, si , ne reculant devant aucun scandale, M. de Rotme\al poussait les choses à

l'extrémité , comme à tout je préfère la justification de mon enfant, ces preuves, si infâmes qu'elles soient , seraient fournies , car alors je n'hésiterais plus... Enfin, monsieur, nous vécûmes ainsi dans l'abandon le plus complet. Ma fille ne se plaignait pas , mais elle souffrait cruellement ; le chagrin la minait sourdement,

sa santé s'altérait. Trois ans se passèrent ainsi. Près de ma terre se trouvait une maison de campa^'rne autrefois habitée par M. de Surville , un de nos plus anciens amis ; des projets d'union entre son fils et ma fille avaient été presque arrêtés, lorsque d'impérieuses circonstances forcèrent mon mari à les rompre , ainsi que je vous l'ai dit, monsieur, et à supplier sa fille de s'unir à AI. de Bonneval. ?il. Ernest de Surville partit désespéré pour un long voyage ; son père mourut, et après trois ans d'absence il revint en France. Des intérêts de fortune l'appelèrent dans notre voisinage... Il vint nous voir... Hélas! monsieur! je le sens, je commis là peut-être une grande faute... J'aurais dû le supplier, comme je le fis plus tard , de cesser ses visites ; mais que voulez-vous, monsieur? .l'étais et je suis encore si confiante dans la solidité des principes de ma fille , nous étions si seules, si isolées... Et puis, M. de Surville était presque un parent pour nous, ayant été pour ainsi dire élevé avec ma fille... ÉPAMixoxDAS, durement. — Vous fûtes sans doute bien coupable , madame ; ne deviez-vous pas prévoir combien la jeunesse est faible ? ne deviez-vous pas craindre que ces feux mal éteints ne se rallumas-

sent un jour en une flamme criminelle et adultère?

MADAME ger:\iei IL , avcc âUjuité. — Xon , monsieur, je ne pouvais croire cela... je ne pouvais soupçonner ma fille capable d'oublier ses devoirs, et elle ne les a pas oubliés non plus.

KPAMixoxDAS, avec impatience. — Mais, madame, les lettres qui sont au dossier du procès prouvent le contraire.

MADAME GERMEi IL. — Ab 1 liscz-les , monsicur ; ce sont elles que l'on produit pour accuser ma lille !... et ce sont elles que j'invoque , moi ! pour la défendre. Sans doute elles expriment

l'affection la plus tendre, mais aussi la plus pure et la plus chaste...

KPAMixoxDAS. — Madame , ces lettres fussent-elles ainsi que vous le dites , ce premier pas mène toujours à un complet abandon des devoirs, et d'ailleurs n'en est pas moins condamnable et patent... car la justice , madame, admet comme preuve formelle une pareille correspondance.

MADAME CERMELIL. — Mais cck est impossible, monsieur! je m'adresse à la sincérité de votre cœur, ù l'élévation de votre ùme , à votre esprit sérieux et éclairé, à tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans le caractère dont vous êtes revêtu ; je vous en conjure ! relisez attentivement ces lettres , monsieur... Leur expression est telle qu'on ne s'y peut tromper ! Ah ! quand il s'agit de l'honneur d'une femme et de celui de sa famille , monsieur, on doit peser bien mûrement non-seulement le sens rigoureux de chaque mot , mais l'ensemble , mais l'esprit



général d'une pareille correspondance ; et je défie , monsieur, l'esprit le plus prévenu de trouver une ligne qui prouve chez ma fille l'oubli de ses devoirs... C'est un échange tristement affectueux de nobles sentiments... c'est l'impression d'un regret poignant de voir le bonheur que ces deux enfants avaient rêvé à jamais évanoui... Ce sont de bien douloureuses confidences, monsieur... mais, encore une fois... rien de criminel ne s'y révèle 1... Ah ! croyez-en le cœur d'une mère, monsieur! si mon enfant était coupable, je pleurerais avec elle, je la consolerais... (avec une haute dignité) , mais je ne m'abaisserais pas à venir mentir et supplier...

ÉPAMiNONDAS, sèchemeiit. — Je sais l'étendue de mes devoirs, madame, et je n'y ai jamais failli... Je vous le répète, c'est avec la plus scrupuleuse attention que j'ai lu ces lettres , et , lors même qu'elles peindraient seulement les sentiments que vous dites, on doit toujours craindre que la chasteté calculée de l'expression ne cache un sens criminel... Cela est une triste vérité, madame, mais les liens sacrés de la morale se relâchent chaque jour. La corruption étend partout ses honteux réseaux , et la société, alarmée dans ses intérêts les plus sacrés et les plus religieux, demande hautement le châtiment des audacieux qui la bravent.

MADAME GERMEiiL. — ilais... mou Dicu ! mousieur, ma fille n'est pas coupable... je vous dis qu'elle n'est pas coupable... Relisez ces lettres... par pitié... relisez-les... et vous verrez...

KPAMFXO.VDAs, se îevaut accr impatience. — \.e tribunTal décidera, madame; mais la sévérité de mon caractère m'oblige à vous dire qu'un crime aussi dangereux que l'adultère demeure malheureusement trop souvent impuni. Paré de toutes les séductions, de tous les prestiges du vice, il attaque la société dans ses racines les plus profondes , la sape sourdement; et souvent de moins grands coupables

sont piinis plus sévèrement {S'a)iimant ). Car

enfin, madame, l'ouvrier poussé par la faim qui vole... l'homme égare par la haine qui attente à la vie de son semblable sont de grands criminels, d'épouvantables criminels, sans doute ; mais au moins la passion ou une effroyable nécessité les pousse souvent à ces crimes horribles ! Mais dans l'adultère ! madame, dans l'adultère, juste ciel ! on ne trouve pas même cette ef-

frayante excuse!... Qui peut, qui ose pensera justifier ce honteux et froid calcul qui, pour satisfaire une passion indigne, presque toujours née dans le luxe et l'oisiveté, foule aux pieds les liens les plus sacrés?

MAitXME r.F.RMEiFL. — Alais , mon Dieu, ma fille n'est pas coupable, monsieur; toute sa faute, si c'en est une, a été d'écrire ces lettres, (|ui devraient l'absoudre, monsieur, puisqu'elles sont remplies de tristesse et de résignation. Sans doute elle avoue son amour sans doute elle parle de ses cruels chagrins... sans doute elle se plaint du sort qui la pouvait faire si heureuse et l'a faite si malheureuse

mais aussi, monsieur, chaque page, chaque ligne

dit , prouve que ma fille n a jamais méconnu ses devoirs.

KPA.Mi.vo.VDAji. — Madame, je vous le répète, souvent la prudence ordonne de ces feintes réserves.

MADAME GERMELiL, indignée. — Ah! monsieur,

qu'avez-vous dit? Lorsque l'innocence est aussi

évidente, pourquoi, mon Dieu ! vouloir présumer le crime ?...

KPAMixoxDAS, scvèrement. — Madame, la justice doit soulever toutes les apparences, et jeter un coup d œil impartial sur les faits évidents qu'elles peuvent dissimuler.

.A[Ai)AMK GERJiELiL. — Mais, monsicur, l'horrible abus que M. de Bonneval a fait de la sainteté du domicile est aussi un fait évident ; venir pendant la imit enlev(-r ces lettres par la violence! La séduction qu il a employée auprès d'un des gens de M. de Surville pour en obtenir la correspondance de ma pauvre fille, cela

n'est-il pas aussi un fait évident ?... Cela ne prouve-t-il pas une intention calculée de rompre scandaleusement une union qui , dans un temps, parut indispensable à M. de Bonneval, et qui maintenant lui pèse et lui est odieuse ?

Kr.A.AHxoxDAS. — Madame , ^L de Bonneval est dans toute la plénitude de son droit. X'est-il pas attaqué dans son honneur, dans ce que l'homme a de plus sacré au monde ? Or, madame, la loi. qui permet à l'homme offensé de tuer le coupable d'adultère, admet toute preuve. Chaque expression tendre, bien que résignée, n'est-elle pas un horrible outrage



pour M. de Bonneval ? et en admettant même , madame, qu'il ait oublié ses devoirs, est-ce une raison pour que sa femme oublie les siens? Xe doit-elle pas au contraire redoubler de dévouement pour le ramener près d'elle?... Ces lettres, au lieu d'être écrites à un audacieux séducteur, n'auraient-elles pas du être écrites à son mari ?... Eh ! madame, si elle y avait déployé la moitié de la tendresse et de l'affection qu'elle a déployée dans sa criminelle correspondance, j'en ai la conviction , ^I, de Bonneval , reconnaissant ses torts, serait revenu à elle... Mais au lieu de cela, que voit-il?... l'éloignement, peutêtre même de la haine cachée sous les semblants d'une résignation perfide... Alors, madame, fort de ses droits sacrés, irrité justement des coupables projets de celle dont la divinité et la loi lui ont garanti la fidélité à la face de la société, il la cite au tribunal de la justice, et la justice doit prêter son appui au mari outragé.

MADAME r.KRjrKuii, , cwcc iiiie angoisse douloureuse. — Ainsi, monsieur, mon enfant vous paraît coupable... ainsi, sur

votre requête, elle sera traduite sur le banc de l'infamie... Oh ! monsieur, monsieur, pitié... pitié... ayez pitié d'une pauvre mère relisez ces lettres...

ÉrAMiNONDAS , avcc hnpalicncc. — Eh ! madame, croyez que j'éclairerai ma conviction par tous les moyens possibles... mais je suis désolé de vous dire que mes moments sont comptés... l'audience...

MADAME GERMELiL, se Ictaut CWCC uue expi'ession

LE JLGE. 87

de découragement profond. — Je le vois, monsieur. . . tout ceci a été vain... vous croyez mon enfant coupable... De ce moment, monsieur, toute nouvelle supplication serait indigne de ma fille et de moi. (Arec dignité). Je me retire, monsieur... et je n'espère plus que dans l'impartialité des juges.

Épaminondas la reconduit avec une froideur glaciale jusqu'à l.» porte de sa chambre et la salue profondément. Quand madame (jermeuil a disparu , madame Grasset sort du cabinet ; elle parait trés-émne et essuie ses larmes.

## SCÈNE V

Madame GRASSET, ÉPAAIIXOXDAS.

ÉP.A.Aii\OM)AS , rentrant, souriant. — Eh bien I vous le voyez , ma chère Eulalie , était-ce une rivale ? hein , méchante ?

MADAAIE GRASSET. — Ah ! VOUS êtes bien infâme !

ÉPAMixoxDAS, stupéfait. — Que voulez-vous dire, madame ?

MADAME tiRASSET. — Ce quc je veux dire I recevoir aussi sèchement, aussi brutalement cette malheureuse mère ! oser lui débiter impudemment vos lieux communs de morale; et cela sans rougir, sans remords I quand vous avez là, dans votre chambre,

une femme qui , pour vous, a oublié tous ses devoirs ! Ah ! c'est à mourir de honfe.

Ki'.ijri.vo.VDAS, gravement. — Je ne vois pas, madame , en quoi j'ai dit à cette dame quelque chose dorit j'aie à rougir.

.aiai)a:\ik fTRASSKT. — Comment! cela n'est rien? comment ! déclamer comme vous venez de le laire contre l'adultère, tandis que je suis là, tandis que... Allez 1 allez ! tant d'audace et de fausseté me font frémir... Je vous haïssais : maintenant je vous méprise.

Ki'.AAiixoxnAS, avec îin air grave et sèi-ieux. — Eh bien, madame! puisqu'il faut vous l'avouer enfin, je n'ai rien dit à cette dame dont je ne sois, à cette heure, profondément convaincu, intimement convaincu, et je suis ravi que vous m'ayez entendu, car ce n'est pas sans inlenlion que j'ai parlé si haut.

:\i\i)\.MK ciMSSKT, stupéfaite. — \ ous osez me dire cela, à moi, et me regarder en face?

KPA.Aii\oM)\s, avc( componction. — Oui, madame, j'ose vous dire une triste vérité, car nous avons tous deux été coupables, bien coupables, madame; un tel scandale ne pouvait pas durer. Il fallait un terme à cette liaison criminelle, et je n'avais pas assez d'indignation, pas assez de colère pour condamner ces liens réprouvés par la morale. Dans la position où je me trouvais, dans la

vôtre, madame, il me fallait sans doute un grand courage pour flétrir moimême mon indigne conduite. Ce courage, je l'ai eu, madame.

LE JlLiE. 89

AtADA.ME GRASSKT. — Qu'entends-je !

KPA.AH.voxD.AS. — Oui, madame, apprenez enfin que depuis longtemps ce contraste entre ma vie privée et les principes de morale que j'étais continuellement obligé de soutenir me déchirait l'âme et me couvrait de confusion.

Am)A:\iK GRASSET. — Et c'est après cinq années que vous réfléchissez à cela, monsieur! voilà qui comble la mesure! Quelle fausseté ! quel odieux subterfuge!

Ki'A.MixoxoAS. — En un mot, madame, je suis décidément résolu à changer une vie jusqu'ici criminelle, et à chercher dans des liens consacrés par la religion, assurés par la loi, un bonheur pur de tout scandale.

WAiiAME (jR.ASSET, (ivec iiuc voge froiile. — Continuez, monsieur, continuez ; votre grand modèle. Tartufe ne dirait pas mieux.

EPAAiixoxoAS, s' apprêtant à sortir. — Croyez aussi, madame, que je n'oublierai de ma vie les services que vous m'avez rendus. Ma reconnaissance se plaît à avouer que c'est à votre tendre sollicitude que je dois un avancement au-dessus de mon faible mérite.

AiAUA.AiE (jR.ASSET, firec impctuosité. — Vous êtes un misérable! Je vais de ce pas chez le ministre lui dire quel homme

vous êtes, lui apprendre tant de noirceur et de fausseté. Ah! monsieur de Clerville, monsieur de Clerville , je me vengerai , prenez-y garde ! (FAle sort.)



## SCENE VI

Ki'AAiiNoxDAS, sc frottoiit Ics i/ifiiiis. — Ouf ! m'en voilà débarrassé ; ce n'est pas sans peine. Quant au ministre, son intérêt me répond de lui. Il faut avouer que j'ai eu là un beau moment; des remords I de la confusion! Ah! si ce scélérat de Simonneau m'avait entendu , il en aurait eu pour quinze jours à me «{ouailler; mais l'important, c'est que je suis tout à fait débarrassé de madame Grasset : après une pareille scène, je ne la reverrai sans doute de ma vie ; et, (juant à sa vengeance, elle ne m'inquiète guère. Après tout, cela m'a coûté; mais elle s'y est mal prise, c'est sa faute! Si, au lieu de me faire une aussi ridicule sortie en confondant d'une manière si absurde l'homme et le juge, elle m'avait parle convenablement du temps passé, j'aurais été embarrassé, parce que, après tout, je lui dois beaucoup... Mais, ma foi, s'entendre traiter d'infâme, quand on fait un devoir de ministère public, c'est par trop fort ; aussi je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. KUe s'est adressée à l'organe de la justice, au lieu de s'adresser à son ancien amant; eh bien! au lieu de l'aniant, c'est l'organe de la justice qui lui a répondu. Mais voici l'heure de l'audience. {Il sort.)

## SCÈNE VII

LE MI.MSTRE, AIu.ame GRASSET.

Le cabinet du ministre.

.AIAU.A.ME GRASSET. — Eh bien I que dites-vous de cela ?

LE .1II.MSTRE. — Que diable voulez-vous que je dise? M. Epaminondas de Clerville a eu une ferame mariée pour maîtresse. Eh bien ! entre nous, ma chère tante, beaucoup de gens des mieux famés en sont, en ont été et en seront là; il n'y a pas là-dedans de quoi fouetter un chat...

AiAPAME (IRASSET. — Ce quc VOUS ditcs Id est épouvantable... Gomment osez-vous afficher de tels principes, soutenir une pareille conduite?

LE MINISTRE. — Parbleu, il est bien évident que je ne dis pas cela comme ministre de la justice, pas plus que Glerville n'a sa maîtresse comme juge ; je vous dis cela comme homme privé, comme homme du monde ; faites donc cette distinction-là une fois pour toutes. Parbleu, il est très-clair que, si je venais à la chambre étaler ces raaximes-là, je serais singulièrement hué, et qu'on crierait d'autant plus fort après moi [souriant) que les crieurs seraient gêné-



ralement plus ou moins maris trompés ou amants heureux. Mais, voyons, entre nous, entre vieux amis, avouons... à la honte du monde si vous le voulez, mais avouons toujours , que ni moi ni personne ne trouvera jamais épouvantable, odieux, criminel, qu'à trente ans on ait une maîtresse ; c'est tout au plus immoral.

MADAME GRASSP^T. Ah !

LE .AiixiSTRE. — Mais, encore une fois, regardez autour de vous. Parmi les plus hauts et les mieux comptés, qui n'a pas une liaison de la sorte? Les uns y voient une espèce de mariage /// partibus, les autres un plaisir d'un moment, d'autres un moyen de parvenir, que sais-je, enfin? Mais que diable, ma chère faute, il ne faut pas rêver 1 âge d'or non plus ; le monde est le monde , il faut le prendre comme il est ; et, entre nous, vouloir, à cause de cette liaison dont vous accusez CJcrville, empêcher son avancement et son mariage avec Félicité, ?na pupille, c'est une folie; car enfin, en admettant même les antécédents que vous lui reprochez comme aussi condamnables que vous le dites, eh bien! maintenant, il s'amende, il se range, il rompt des liaisons criminelles : rien n'est plus moral.

AiADAMK (;iiASSKT, iri'i/rc. — V^oilà que vous raisonnez aussi sordidement que lui!

LK MiMsriu:, sonv'uoit. — Gomment savez-vous donc cela?

.MADAME (iRASSKT, i'oiif/i.waut. — La personne dont je vous ai parlé, et qu'il sacrifie indignement, m'a



rapporté sa conversation ; et, je vous le dis, raisonner ainsi, c'est raisonner en tartufe. Alors pourquoi les a-t-il noués, ces liens criminels?

i.E MINISTRE. — Ah çà! chère tante, il faut décidément que la pauvre délaissée vous tienne bien au cœur, car vous m'avez toujours jusqu'ici sinpulièrement recommandé Clerviile ; vous étiez son amie la plus dévouée; c'est grâce à vos obsessions que je l'ai

nommé juge il y a cinq ans ; et parce que je lui veux donner ma pupille en mariage, et lui faire, à ce propos, un pont d'or pour lui ouvrir un avenir inspiré, vous vous déclarez tout à coup contre lui... Ah ! ma tante ! ma tante ! si je connaissais moins votre excessive moralité, à vous qui parlez si sévèrement de la moralité des autres, (souriant) je penserais des choses, ahl mais, des choses!...

ji.ADA.ME GRASSET, civec indignation. — Fi! l'horreur! qu'osez-vous dire là? je ne suis en cela que l'écho d'une pauvre et intéressante victime, sacrifiée par votre monstre de protégé. Mais, croyez-moi , si vous tenez à vos projets sur lui, on criera, on clabaudera contre votre choix, car c'est d'abord une injustice criante, et puis votre créature est d'une immoralité flagrante.

LE MINISTRE, souricint. — Je vous vois d'ici faisant insérer un article fulminant dans le Corsaire ou le Charivari.

MADAME GRASSET. — \ ous OsCz rire dc cela... \ ous voilà bien !

LE MINISTRE. — Et pourquoi diable voulez-vous que

je pleurp? Je vous connais, je me connais, je connais Clerville, je connais, en un mot, assez les hommes; et, au résumé, tout cela me semble fort plaisant, parce que je vois le vrai de chaque chose, et que je sais ce qui nous fait agir, vous, Clerville et moi.

AiADAMK GRASSKT, (tvec dépit. — Vraiment... vous savez tout cela?

i,E MiMSTRK. — Parfaitement. Tenez , si j'ai un av antage, c'est de ne pas voir ma position de bas en haut, mais de haut en bas; c'est un jeu du hasard, un quine à la loterie des voix de la

chambre , qui d'un pauvre et obscur avocat que j'élais, m'a fait ministre. .le n'en suis pas plus fier pour cela, et je n'en ferai pas moins bien mes affaires et celles des miens... au contraire.

MAiiAMK eu \ssKT. — l'ous en faites là une belle! donner votre pupille à un homme taré!

i,E MixiSTRK. — Soit, il a été d'une immoralité flagrante si vous voulez; mais, encore une fois, puisqu'il se range à cette heure, irai-je donc fermer le port au naufragé?

M\i)AMK. CRASSKT, avec impafioirc. — Il ne s'agit pas de port ni de naufragé : il s'agit d'un homme à qui vous voulez faire épouser votre fdle naturelle, et vous sacrifiez tout à cela. Voilà qui est clair, je suppose.

LK MIXISTRK. — Très-clair, ma chère tante , clair comme l'évidence. Mais, puisque nous en venons aux clartés, écoutez-moi :jene suis plus au maillot ; je sais le monde et je devine fort bien votre revirement subit

LE JLGK. 95

contre Clerville. (MfKhnneGrnxsft rougit). Cette cause est sans doute des plus flatteuses pour ce monstre de Clerville, et fort excusable chez vous; mais, croyezmoi, que tout cela se passe entre nous et n'en sorte pas ; car, voyez-vous , ma tante , comme disait le grand homme : a Lavons notre linge sale en famille, n et, croyez-moi, dans les affaires publiques on en salit diablement, et les lessives sont fréquentes ; or vos instances pour m'araener à changer de détermination seront vaines ; vos récriminations , si elles étaient connues, vous couvriraient de ridicule sans desservir pour cela Clerville. Ainsi donc , croyez un ami ; prenez bien les

choses ; acceptez ce à quoi vous ne pouvez rien changer; en un mot, ma volonté absolue est que Clerville épouse ma pupille et soit conseiller; et ces deux choses seront d'autant plus selon ma volonté que voici le contrat, l'ordonnance, et que je n'attends plus que Clerville pour signer.

jiada:vie f.RASSET. — C'est une horreur, une infamie !

UN' H' issiER. — M. de Clerville demande s'il peut t'tre introduit auprès de M. le ministre.

LE .MINISTRE. — Tout à l'hcure. (L'/iiiissier sort.)

MADAME GRASSET, se levant. — Mon neveu, vous êtes un ingrat; vous allez vous perdre. Je ne vous reverrai de ma vie !

LE MINISTRE , clun air affectueux. — Cependant, à bientôt, ma chère tante : je compte sur vous pour servir de mère à Félicité.

Madame firassel sort.

cA**b

## SCENE Vlil

LE ^IIMSTRK , KPAMIXOXDAS.

i.R AiiMSiRK, sonnant. — En vérité, ma lanlo Aurore pst folle. (À l'huissier.) Faites entrer M. tle (]lerville. (L'huissier sort.) Enfin, voilà loujours, f^rùce à celte place, ma diablesse de Félicité casée ; maintenant je m'en lave les mains ; qne l'épouseur s'arrange de cet opiniâtre et indécrottable petit caractère-là. Je lui

soubaite bien du plaisir... [Kpominondas entre. Le ministre, allant à lui, le prend par la main y et lui dit à l'oreille en l emmenant rrrs la table où est le contrat et l'ordonnance.) Allons donc, monsieur le conseiller.

kpa:mi\o\das, faisant un signe de resjjectueux rtonnement. — Ah! monsieur le ministre, mon bienfaiteur! comment jamais reconnaître...

i,K AMMSTRK, arec un èpanchement rempli de dignité et de bonté paternelle. — En rendant heureuse l'intéressante orpheline dont je vous confie le sort, mon ami, en vous vouant au bonheur de ma Félicite. Hélas ! c'est une pauvre fleur, une timide enfant qui vous attend pour sourire à la vie et éprouver l'émotion des plus tendres sentiments... Ah! mon ami... je vous confie mon trésor le plus précieux (embras-



saut EpaminonUas avec effusioti}, parce que je sais combien vous en êtes digne.

ÉPA.MixoxDAS. — Ah ! monsieur , elle sera sacrée pour moi.

LE MINISTRE. — A demain donc l'ordonnance et dans un mois le contrat ; vous avez ma parole comme j'ai la vôtre.

## SCÈNE IX ET DERNIÈRE

L'église Sainl-Germain-des-Prés. — Un aiilel. — Le ministre el ma* dame Grasset servent de pèie et de mère à Félicité. — M. et

madame de Clerville accompagnent Ëpaminondas en pleurant de joie.

— Le caré bénit et unit les fiancés. — Bruit religieux et mélancolique de l'orgue. — L'encens brûle , sa fumée odorante s'irise au reflet des vitraui. — Silence profond et tendre recueillement. — Tous les yeux sont humides de larmes , excepté ceux de Simonneau , témoin d'Epaminondas, qui fait des mines grotesques à mademoiselle Fanny Leloup, qui rit de tout son cœur dans un coin de l'église , eu faisant des réflexions ironiques sur la taille et la toilette de la mariée.

— On se rend pour le banquet à l'hôlel du ministère.

## L.E CHOEUR

o justice ! ô justice sainte et sacrée ! magnifique reflet de la divinité, quel est celui qui d*? tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter ?

iig GOMKDIES SOCIALES.

Quel est celui qui , sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : — Kcoutez-moi, ceci est la vérité?

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée! les hommes austères, majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal, doivent être sajjes parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés ; ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère reli-

gieux et pur de leurs fonctions redoutables ; et de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des aulrcs hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'exislcncc frivole et joyeuse des autres hommes.

Kn pourrait-il donc être autrement? Si celui q;ii doit absoudre ou condamner ses semblables ne les dominait pas de toutes les fortes et courageuses vertus d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — t De quel droit nous absous-tu?» — et les coupables ; <• — De quel droit nous con- , domnes-tu? — Si tu us commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute? — \e frémis-tu donc pas, ô juge indigne! lorsque tu t'écries : — Honte et châtiment au prévaricateur, alors que toimême tu es prévaricateur! — Honte et châtiment à l'adultère , alors que toimême tu es adultère ! — Honte et châtiment aux passions mauvaises, alors que toi-mêiue tu es sous le joug des passions mauvaises! — Allons, allons, notre complice, quitte ton trône magistral, et viens t'asseoir sur la sellette de linfamic parmi nous autres criminels ! ))

LE JUiiE. 99

Skiais il u'eii est pas ainsi, 6 justice sainte et sacrée! Ceux-là qui, de leur voix solennelle et retentissante comme les foudres du dernier jugement, proclament tes arrêts inexorables , ceux-là, tristes, austères et pensifs , imposent le respect et l'admiration aux autres hommes! C'est que ceux-là, tes élus, ô justice ! tes élus parmi les plus purs, ont dès leur jeunesse longuement éprouvé s'ils étaient dignes d'aspirer à cette mission souveraine ! C'est que ceuxlà, dans leur âge mûr, ont exercé leur formidable sacerdoce avec une éclatante et sereine vertu '. C'est que ceux-là, dans leur

vieillesse enfin, encore épurés par cette longue vie de résignation et de sacrifices, ont atteint le dernier terme de sagesse auquel lliomme puisse arriver, après avoir triomphé des plus rudes épreuves.

Aussi te glorifie-t-on magnifiquement dans le vénérable et splendide caractère de ceux-là, qui sont adores et bénis de tous comme tes plus divins organes, ô justice ! ô justice sainte et sacrée !

FIN" Dl JUGE.

## I.E CHOEUR

Législateur... titre souverain et majestueux! Est-il uu plus magnifique sacerdoce , une plus divine mission : Aux hommes donner des lois.

Imposer des lois à tout un grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence , du savoir et de la vertu.

Donner des lois!... pouvoir écrire son mot, sa j)ensée dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes et sages méditations des élus, et qui sont religieusement écoutés par une nation tout entière.

Faire enfin la loi ! la loi ! devant laquelle le roi môme se découvre et s'incline ; car il est le premier de ses sujets.

Mais aussi qu'ils sont sages, austères et éclairés, ceux qui ont à remplir ces puissantes fonctions ! Quel foyer de lumières chacun

fait rayonner autour de soi, et quelle splendeur en rejaillit sur le pays!

Oh ! c'est que chaque législateur a compris que sa mission était si vaste que, pour la dijïnement remplir, il fallait pouvoir faire planer sa pensée des plus hautes théories gouvernementales aux individualités et aux connaissances les plus diverses.

Et ils ont encore compris que, pour être à la hauteur de leur mission impériale , il fallait avoir longuement médité l'histoire des gouvernements de tous les peuples , les causes de leur ruine ou de leurs prospérités, puisque le législateur doit décider drs formes et de la marche du gouvernement des peuples.

Et ils ont encore compris qu'il fallait avoir profondément observé l'humanité , ses penchants , ses vertus et ses vices, puisque, par la loi qu'il fait, le législateur dirige , réforme et améliore la condition des sociétés.

Et ils ont encore compris qu'ils ne devaient demeurer étrangers à aucun savoir ; que leur pouvoir décidant universellement de toutes les questions possibles, leurs connaissances devaient être aussi universelles ; et ils ont enfin compris qu'ils devaient avoir étudié depuis la guerre jusqu'à l'industrie, depuis les belles-lettres jusqu'aux sciences exactes

puisque l'action du législateur s'exerce sur tout, depuis la guerre jusqu'à l'industrie , depuis les belleslettres jusqu'aux sciences exactes.

Sans cela , s'ils étaient uniquement voués à une connaissance spéciale, s'y montrassent-ils supérieurs, quelle lumière, quelle conviction pourraient-ils ap-

porter dans l'examen de tant de questions qui leur seraient étrangères, et qu'ils devraient pourtant résoudre! Quelle autorité, quel poids aurait alors leur voix dans ces augustes débats qui fixent l'attention de l'Europe?... Leur adhésion ou leur refus serait donc dicté par l'ignorance, la faiblesse, ou une lâche complaisance?

Mais, non ! non ! leur savoir, leur intelligence est immense comme leur pouvoir. Avant de les choisir pour représentants, leurs concitoyens ne leur ont>ils pas demandé un compte sévère de toutes les bienfaisantes et sages institutions dont ils se proposaient de doter le pays, et des moyens que chacun possédait pour arriver à ces fins magnifiques?

Sans doute, les preuves de supériorité intellectuelle qu'on exige des élus sont bien grandes ; sans doute, peu d'hommes peuvent les réunir... Assez riche pour garder une indépendance honorable et payer l'éducation la plus ample et la plus complète, il faut encore s'être voué depuis sa jeunesse à des études sans nombre i à des travaux immenses, universels, afin d'être digne de se présenter au suffrage de ses concitoyens réunis.

Ce n'est pas tout : il faut que la vie privée la plu.s pure, la plus austère, la plus respectée, vienne donner une autorité majestueuse à l'imposante voix du législateur...

En pourrait-il être autrement? Celui qui fait la loi, la peut-il violer? Ceux qui, par l'organe de cette loi, disent aux autres hommes : « Vous serez régis

selon notre volonté ; nous vous ordonnons cela, nous vous défendons ceci ; n ceux-là ne doivent-ils pas être prêts à toute heure, par la vie la plus magnifiquement exemplaire, à justifier de la haute confiance qu'on leur a témoignée?

Est-il enfin pour eux des actions privées? Xon. Les moindres détails de leur vie doivent resplendir aux yeux de tous. La plus inexorable sévérité doit leur demander compte de tous leurs actes et n'admettre aucune faiblesse , aucune erreur , aucune faute...

La mission est haute et superbe et volontaire ; ils la briguent ardemment, qu'ils en soient dignes ! Elevés au-dessus des hommes par leurs puissantes fonctions, qu'ils les dominent également par une iiilelligence et une vertu surhumaines.

Législateur!... titre souverain et majestueux! Eslil un plus magnifique sacerdoce ! une plus divine mission : Aux hommes donner des lois !

Imposer des lois à tout un grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu !

Pouvoir écrire son mot, sa pensée dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus, et sont religieusement écoutés par la nation tout entière!

Faire enfin la loi! la loi! devant laquelle le roi même se découvre et s'incline ; car il est le premier de ses sujets !

li.!^ COMÉDIE.

Les Candidats.

Le marqnis DE REAL'MÉXIL, pair de France.

M. JÉIUJME DIBREUIL, riche propriétaire.

M. (JOUARD, avocat.

M. KRKDÉRIC MELVAL, publiciste.

M JARII.OT. épicier.

M CHRISTOPHE DL.MOXT.

M. FRiyiET, journaliste.

Deux lialiituis de c.ifé.

Madame lU RREHL.

Madame C.ODARD.

Madame J.AHII.OT.

Madame MEL\ AL.

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ESTFIKR 1)1 RREML, i,k maroi is .ALFRED DE BEAIMÉXIL.

La scéue se passe à l'holel de )L Jérôme Uuhrenil, dans un parloir d'une rare élégance. Une glace dépolie placée au-dessos de la cbemi- Dce laisse voit une serre-cbaude pleine de (leurs. Tout , dans cette pièce, remplie de tableaux, de vases de porcelaine de Saxe et du Japon, garnis de plantes rares, révèle un goût exquis. — Madame Dubreuil a vingt-cinq ans; elle est blonde, un peu pâle, d une déli-

ciease figure ; ses grands yeni bleus sont voilés par de longues paupières ; le timbre de sa voix esl doux et frais : son pied aussi ebarmant que sa main ; elle est coiffée en cheveux et vêtue d'une robe de taffetas vert émeraude , garnie de volants de dentelle noire et de nœuds d'un rose vif. — Le marquis Alfred de Beaoménil , pair de France , a trente ans ; il est fort distingue, fort agréable, et sa toilette do matin d'une eitrème et élégante simplicité. — Il est quahe heures de l'aprés-diner. — Madame Dubrenil est assise sur une chaise longue de bois doré. — M. de Beauménil debout accoudé sur la cheminée.

MADAME ESTHER DUBRELiL. — Maintenant, Alfred... quand vous verrai-je '?

LE MARQUIS DE BEAiMÉxiL. — Malheureusement pour moi, pas demain soir, car j'ai une foule de visites en retard, et puis il y a petit bal au château, et il faut absolument que j'y paraisse un moment.

:\rAD.AME DUBREUiL, soupirciut. — Ainsi donc, à

bientôt Encore une soirée passée comme tant

d'autres... loin de vous !

LE MARQUIS DE BEAUMÉML. — Esther, je VOUS en supplie, ne vous attristez pas ainsi... \'ous savez si je ne souffre pas au moins autant que vous de ce que mes relations, de ce que les exigences de ma position, m'obligent à voir un monde que , par un caprice inexplicable de votre mari, vous n'embellissez pas.

:\IADAME DUBREUIL, lui tendant hunoin. — Pardon, mon ami ; c'est un enfantillage, je l'avoue, mais je suis désespérée de ne pouvoir vous rencontrer chaque soir dans les salons oîi vous

brillez de tant d'avantages. Obi si vous saviez combien une femme est heureuse et fière de jouir des succès de celui qu'elle

aine, de le voir recherché, compté... de voir enfin le monde pour ainsi dire approuver le choix qu'elle a fait, en entourant de prévenances celui dont le nom la trouble et la ravit !

LE MARQUIS DE BEAIAIÉXIL. \'oUS ètCS injUSte,

Esther, car chaque jour, en me voyant à vos pieds, n'assistez-vous pas à mon plus beau tiMomphe? V otre amour, enfin, n'est-il pas mon plus éclatant succès? celui dont je suis le plus orgueilleux, le plus jaloux? AiADAME DLHREi IL. — Oh! je sais bien que les plus tendres flatteries ne vous manqueront pas pour donner le change à mes chagrins; mais mon cœur jouit seul, et en silence, du triomphe que vous dites, et la vanité de mon amour est insatiable : aussi , ne pouvant vous rencontrer dans le monde, vous ne sauriez croire avec quelle émotion j'attends le jour 011 vous devez parler à la Chambre des pairs. D'abord ce sont des inquiétudes... des craintes sans fin ; puis bientôt je deviens d'une fatuité radieuse, en songeant à votre supériorité, à l'autorité que donnent à vos paroles la noblesse et l'indépendance de votre caractère ; et malgré cela, ou plutôt à cause môme de votre supériorité si reconnue, mes doutes, mes terreurs renaissent... Car je songe à une triste vérité que vous m'avez cent fois répétée... c'est que la majorité de l'esprit n'est ])as du tout la majorité des assemblées. Enfin , quand le jour vient , quand j'assiste à une séance pendant laquelle vous devez

parler, quand j'entends les accents de votre voix

bien que mon voile soit baissé , je tremble toujours

qu'on ne lise sur mes traits les mille impressions qui m'agitent. Et puis, si vous saviez aussi combien je hais ceux qui vous répondent, ceux qui osent se révolter contre le charme de vos paroles, contre la cjénéreuse puissance de vos convictions! Car, en vérité, je ne comprends jamais comment tout le monde n'est pas de votre parti.

i.E MARQUIS DE BEAL.MK.viL. — Bonue et tendre Esther, combien votre cœur vous exagère ce que vous appelez ma supériorité , qui n'est autre que mon désir de vous plaire. Hélas! Esther, cela est triste, ou plutôt très-glorieux à avouer, mais, quand vous n'êtes pas là, je n'ai aucun plaisir, aucun intérêt à faire triompher l'opinion que je défends ! En un mot, savez-vous? ma conviction, c'est votre présence; mon parti, ce sont vos beaux grands yeux. Enfin, dans l'impression que je cause, dans les opinions que j'ébranle, je ne vois, je vous jure, qu'un moyen de vous plaire, de mettre à vos genoux mon triomphe ; et, puisque de nos jours il n'y a plus de tournois où l'on puisse combattre avec la lance et l'épée pour une femme adorée qui vous regarde, il faut bien prendre la lice telle que le progrès, comme ils disent, nous l'a faite, et au lieu d'imiter mes aïeux (pardon de cette expression toute gothique), au lieu d'envoyer à kl (lame de mes pensées quelque vaillant champion couvert de fer, mettre son gantelet à ses pieds... je ne puis, hélas! que vous faire hommage de quelques votes, remportés contre le bavardage d'un hargneux avocat... ou d'un rhéteur pédant.

MAnAAiE ni BRKiii.. — Xe dites pas cela je vous

en supplie, Alfred... ne dites pas cela... c'est là tout mon chacjrin. Vous le savez, rien ne me fait plus de mal que de vous voir un pareil dédain des choses les plus sérieuses. Comment voulez-

vous que je croie à la vérité de toutes vos délicieuses tendresses, lorsque je vous entends défendre , avec une éloquence en apparence si convaincue, des opinions qui vous sont pourtant, dites-vous, si indifférentes?

i.K MARQi is. — Ainsi , Esther, vous croyez qu'on peut feindre en amour, parce qu'on feint en politique?

MADAME DiBREi IL. — Saus doute, et cela m'afflige.

LE MARQUIS. — Combien vous vous trompez!

Qu'est-ce qu'un triomphe politique , dont la vérité n'est jamais prouvée, même à celui qui le remporte ? Tenez, Ksthcr, vous allez vous moquer de moi ; mais il n'y a que deux choses au monde qui donnent un bonheur complet, parce qu'elles sont d'une vérité absolue et irrécusable.

MADAME DUBREiiL. — Et quelles sout douc ces véritables vérités ?

LE MARoi is. — La solution d'un problème mathématique, et la solution, le dénouement d'un bien plus charmant problème l'amour d'une femme!

:\iAi)AME DiUHELiL. — V^ous êtcs fou — Alfred

Je vous en supplie, ne plaisantez pas ainsi. Si vous saviez combien nous souffrons de voir celui que nous aimons faire le mensonge le plus insignifiant, tant notre pauvre cœur tremble toujours d élre abusé !

LE MARyLis. — Pouvez-vous craindre cela de moi, Esther ! Cette indifférence même de toutes choses ne vous répond-elle pas de mon adoration? car enfin, plus on s'élève... plus on dédaigne... Et c'est votre faute après tout... ne me rendez pas si orgueilleusement heureux, et je ne serai pas si méprisant pour tout ce qui n'est pas vous... ou mon bonheur.

madamï: dlbrelil. — Ah ! que vous savez bien vous faire croire!... ou si vous trompez, l'erreur est si charmante que je n'ai pas la force de m'en défendre. Mais, non, je vous aime trop pour que vous me trompiez... Et p oui-tant je voudrais être toujours près de vous, tant je redoute l'absence ; je vous le répète, c'est mon chagrin de chaque jour de ne pouvoir vous suivre des yeux dans ce monde où vous allez et qui m'est interdit... Ah! Alfred, si j'ai jamais regretté de porter le nom vulgaire que je porte, c'est aujourd'hui.. .

LE MARQLIS DE BEAL.AIÉXIL. QuC fait Cela?... LeS

plus belles fleurs ne portent-elles pas aussi quelquefois des noms vulgaires ? Leur parfum en est-il moins doux? leur éclat moins brillant?

MADAME DLBRELIL. — Alais au moius ces noms ne les privent pas de la douce influence des rayons du soleil, leur vie et leur amour ; ces noms ne les condamnent pas à végéter tristement dans l'ombre. (Elle .soupire.)

LE .MARQUIS DE BEAUMÉxiL. — Que faire ? votre mari est d'une aigreur si intraitable contre ce qu'il

appelle la cour, qu'il a toujours repousse la moindre ouverture à ce sujet, et qu'il vous condamne à vivre loin de toute société ; enfin, à part vos jours de llouffons et d Opéra, vous menez ici l'existence d'une recluse?... Sans l'opiniàlretc de votre mari , je vous l'ai dit cent fois, ma méi'e se serait fait un plaisir de vous présenter au château, partout oii vous désirez aller; car, sans parler de Joute votre distinction native, l'immense fortune de votre mari, son influence de <]ran(l propriétaire, peuvent égaler de nos jours les plus hautes positions sociales et donner accès partout; mais, encore une fois, il s'opiniàtre à ne voir personne : que faire ?

ji.vda:vik 1)1 KRKi ir,. — Vous avez raison... cela est vrai, mais, hélas! bien triste, mon Dieu! Vous savez si c'est par vanité puérile que je dt'sire aller dans ce monde, il me semblerait une solitude affreuse si vous n'y étiez pas; mais, je vous l'avoue, Alfred, mille pensées douloureuses m'obsèdent dès que vous n'êtes pas là... et puis, s'il faut vous l'avouer... enfin... eh bien , oui... une jalousie ardente, concentrée, me consume ; je ne puis croire que toutes les femmes ne vous admirent pas comme je vous admire Je les hais.... je les envie Oh! je leur

envie surtout le bonheur qu'elles ont de vous voir, d'entendre votre voix , d'écouter enfin vos jjalanteries, vos paroles les plus indifférentes... Ah! Alfred... Alfred... je suis bien malheureuse!

LK MARQUIS, tendrement. — Ksther, je vous eti conjure, ne soyez pas ainsi ; voulez-vous que je re-



nonce à ces relations que vous m enviez , comme si elles ne m'éloignaient pas de vous?

MADAME DUBREiiL. — Pouvez-vous pcnscF Cela? est-ce ainsi que je vous aime, Alfred? Votre position, la tranquillité de votre mère, tout cela ne m'est-il pas mille fois trop précieux , trop cher, pour le sacrifier à mes chagrins égoïstes, à mes idées puériles? car enfin, je vous vois presque chaque jour... Comment, en vérité, oser me plaindre ?

LE MARQUIS. — Alon Dieu ! je conçois si bien vos craintes, vos doutes I ne les partagerais-je pas moimême, si je vous voyais quitter la solitude où vous vivez, pour un monde où je ne pourrais vous suivre? (Il vére un instant.) ^lais vous m'y faites songer... et... que nous avons été fous! Le moyen de forcer, pour ainsi dire, votre mari d'aller partout où vous désirez d'aller est trouvé. C'est parfait ! obligéde la sorte à faire chaque année un long séjour à Paris , nous n'aurons plus à craindre ce dont il vous menace, la vie de province pendant neuf ou dix mois de l'année... C'est parfait ! c'est parfait!

MADAME DLBRKuiL. — Comment? que ditesvous ?. ..

LE MARQLiSi — Parfait... parfait... tout s'y réu^ nit, convenances, facilités. Car ce qui le rend si ombrageux, croyez-moi, c'est son dépit de n'avoir pas à Paris, malgré sa jortune, une position sociale déterminée, qui le classe et le mette à la hauteur d'un certain monde ; et mou moyen la lui assure d'emblée, cette position.

ll:i COMEDIES SOCIALES. .AIADA3IE DLBRELIL. Alais CnCOrC ?

LE MARQUIS. — Eh , mon Dieu ! il faut qu'il soit député.

."\iada:\ie BLBREiiL. — Lui!... mon mari!... député!... Vous n'y songez pas; lui... lui député?

LE MARQUIS. — Saus doute ; alors plus d'obstacles, car sa vanité est satisfaite. Ce qu'il voulait , c'était un titre qui le fit compter dans le monde ; ayant ce titre, il ne refusera plus de vous y conduire... Oh ! Esther, Esther! quelle heureuse pensée !... et qu'on médise à cette heure du gouvernement représentatif! V oyez un peu s'il ne représente pas à merveille tous les intérêts î

MADAME DUBREUiL. — Je u'cu rcvicus pas , mon mari député... mais vous êtes fou, Alfred î

LE MARQUIS. — Comment!

MADAME DUBREUIL. — Enfin , cela est pénible à dire , mais vous savez combien son éducation a été négligée ; son père était loin de l'aimer , et c'est presque malgré lui qu'il lui a laissé son immense fortune, à laquelle, hélas! mon père a voulu joindre les grands biens qui me venaient de ma mère... Vous savez son refrain continuel : c Je n'entends rien à la politique, moi... je suis du parti de ma fortune... ï Vous savez enfin qu'il ignore même les lois qui nous gouvernent ; cent fois j'ai rougi devant vous de cette ignorance, à laquelle vous ne pouviez croire.

LE MARQUIS DE BEAUMÉML. — Tout ccla ne fait pas qu'il ne soit aussi capable d'être député que tant d'autres... incapables. Il est vrai que pour être

maître d'école de village on doit justifier de quelques connaissances, mais pour être législateur, pour être un des quatre cent cinquante souverains de la France , fi donc ! il n'est pas même question de savoir lire ou écrire ; ce qu'il faut avant tout pour être

élu, c'est une influence qui vous donne des voix; or la fortune de votre mari lui donnera certainement cette influence-là?

MADAME DUKREiiL. — Alais acccptcra-t-il? se rcsoudra-t-il à ces démarches?

LE MARQUIS. — Je n'en doute pas... il faut seules meut l'y amener adroitement.

MADAME DLBRELiL. — Gcst très-difficile ; ses idées d'indépendance exagérée, son éloignement du monde, rcmpêclieront de tenter aucune démarche.

LE .MARQUIS. — Xe pcnscz pas cela ; je vous le répète , je crois fermement que cette indépendance farouche ne demande qu'à être un peu violentée. On ne médit généralement si haut que des choses qu'on désire fort. Et puis , malgré sa richesse , je le crois fort intéressé, n'est-ce pas?

MAiîAME DUBREuiL. — Quelque pénibles que soient ces aveux (rougissant) , et bien qu'il ne *me soit plus maintenant permis de l'accuser... il tient à l'argent beaucoup plus qu'il ne devrait. Je voulais établir une école et une sorte d'hôpital pour mes pauvres , à notre terre de la Morlière , dans uu bâtiment absolument inutile; eh bien! M. Dubreuil m'a toujours opposé les refus les plus opiniâtres , et il ne s'agissait pourtant que d'une somme annuelle



de 8 à 10,000 francs; jugez du peu que cela était pour notre fortune... Je fais des aumônes sans doute, mais le résultat n'est pas le même , et pour moi c'est un regret de tous les instants. (Tristement.) Car, je vous l'avoue, mon ami, il me semble que, si

je pouvais faire du bien, beaucoup de bien, mes remords seraient moins amers.

LK AiARQiis. — Esther, ne vous attristez pas ainsi. X'cst-ce pas moi seul qui dois me reprocher ces torts? ne dois-je pas au moins en prendre la moitié? Mais courage ; grâce à mon projet , vous pourrez imposer à votre mari vos vues charitables, comme une des conséquences impérieuses de sa nouvelle position de député...

.MADAME DUHRKiiL. — Mais, cucorc une fois, quelle chance pourrait-il avoir d'être élu? Aucune.

i,E .MARQiis. — Au contraire , d'immenses Je

vous le répète, votre fortune est énorme , et le gouvernement tâche toujours de se rallier les grands propriétaires , parce qu'eux plus que personne ont intérêt à maintenir l'ordre matériel ; aussi , si votre mari veut s'y prêter, je crois pouvoir vous répondre du succès. Alors, voyez-vous, Estliei-, toutes ces bienfaisances que rêve voti'e excellent et noble cœur sont réalisées, le même monde nous réunit, vous n'êtes plus triste ; et moi aussi , je suis heureux , oh ! bien heureux; car, croyez-vous que je ne souffre pas cruellement de votre absence? Si vous saviez combien il est doux en entrant dans un salon d'avoir

la joie d'y trouver... ou même le chagrin de ne pas y trouver celle qu'on aime 1 Sans cela, qu'est-ce que le monde, dès qu'il n'offre ni but ni intérêt?

## SCENE II

Ou entend ouvrir broyamment une porte qui précède le parloir, ce dernier n'étant fermé que par des portières. Entre M. Jérôme Dubreui! : il est de taille moyenne , fort carré , fort ventra , fort replet ; il a treute-cinq ans, est coloré de visage, les cheveux bruns et crépus ; le cou lui manque absolument. Il est vêtu avec un luxe de mauvais goût, et porte des gilets resplendissants de broderies de toutes sortes ; il parle très-haut. Somme toute, son extérieur, son accent, ses façons, sout des plus vulgaires.

Les mêmes, M. DLBREUIL.

M. DLBREiiL, entrant SOU chapeau sur la tète sans saluer sa femme. — Bonjour, Beauménil. Ah! tenez, je suis furieux... furieux... un vrai lion dévorant.

LE MARQUIS DE BEALMÉML. — Eh! mOU DicU, COUtrC

qui donc?

:m. DLBREUIL. — Contre qui?... contre le gouvernement, contre le ministère... contre tout le monde.

MADAME DUBREUiL , se levant, au marquis. — Pardon si je vous laisse, monsieur, mais il faut que je réponde à une lettre.

:m. DUBREUIL. — Eh bien ! c'est ça , va-t'en , j'aime autant ça ; je ne suis pas du tout en train d'être gentil à cette heure.

## SCÈNE III

LK MARoLisDE BEAIMÉML, M. DLBREIIL.

LE MARQUIS. — Gommeut , dans cette furie générale... personne n'est excepté, pas même notre chambre ?

M. niHKKiiL. — Ah bien! c'est ça qui serait du joli ! pas du tout... puisque vous êtes les pairs aux autres... (Ih!... les pairs rni.r (ni/rcs .' Mais c'est qu'il y est, le coquin de calembour I il y est... Comprenez-vous..., hein! fameux celui-là : les pairs de de France et lespércs ; j), a, i, r, s^ pairs de France, tandis que pères , comme qui dirait père de famille, Père éternel , j), v, r, r, c, deux r avec un c.

LK .\i\ftyiis. — C'est charmant ; M. de Bièvre vous eût envié celui-là. ilais la cause de cette fureur ?

M. Di itRKrii.. — Qui ça, M. de Bièvre?... est-ce que je le connais ? est-il aussi fort qu'Odry pour les calembours ?

LKAUKQii.s. — AI. de Bièvre, (ils de Maréchal, chirurgien de Louis XtV... était fort renommé pour ses jeux d'esprit. Mais la cause de votre colère?

AI. nrimKiii,, l'interrompant. — Du I^ouis XIV de la place des \ictoires?

LE MARQLis. — De lui-même... .Mais cette colère ?

M. DiBREi'iL. — Tous voycz qu'on est un peu ferré sur son histoire de France ! hein? Mais, puisque vous voulez savoir pourquoi je suis en colère, c'est tout hètement à cause de six chevaux de ferme que je viens encore d'avoir estropiés dans un maudit

chemin, à ce que m'écrit mon régisseur... un chemin vicinal qui conduit de la grande route à mon château de la Morlière , dans le département du \ord ; neuf lieues de traverse épouvantables , des fondrières affreuses qui gênent horriblement l'exploitation de mes bois, qui, sans cela, me rapporteraient prodigieusement ; mais il n'y a pas de débouchés ; il faut que je fasse mettre jusqu'à dix chevaux sur une voiture pour l'arracher des ornières : au^si il n'y a pas d'année que je n'aie quelques chevaux sur paille... Je vous demande un peu à quoi servent les chambres, le gouvernement, si on laisse les chemins vicinaux dans cet état-là. . . Que diable... moi, je paye assez d'impôts au gouvernement pour qu'il entretienne les routes, c'est son métier... qu'il le fasse... Je ne me gêne pas pour le dire... je n'ai besoin de personne, et par conséquent je ne crains personne, moi !

LE MARQUIS. — Prenez garde!... Tous l'tes d'une hardiesse, d'une indépendance si téméraii-e ! !

M. DUBRKLii-. — Je m'en moque pas mal, je paye assez d'impôts pour pouvoir parler... Parbleu , si je voulais, je serais quitte de ce chemin pour une centaine de mille francs, et j'ai assez de fortune pour me moquer de cent mille francs ; mais je ne veu v

pas... je veux me plaindre... et dire son fait au gouvernement.

i,R MARQUIS. — Le malheur est que le gouvernement ne vous entende pas.

M. DUBRELiL. — Ça, c'est vrai... mais c'est égal, je crie comme un sourd , je le dis à tout le monde : et il faudra bien, à la fin, que ça amve à ses oreilles.

LE :\iARQLis. — ^lais pourquoi n'avez-vous pas vu le ministre de l'intérieur ? Pourquoi quelques députés de votre département n'appuient-ils pas votre demande, qui, après lout, intéresse autant les habitants que vous-même ?

M. nniKErii.. — Je me moque pas mal des ministres et du monde, moi ; je ne fais de visite à personne \^ n'ai besoin de personne. Quant à notre député , comme il a une dent contre moi , il a tout fait au contraire pour nuire i ma demande ; et puis, comme il n'y a que moi do grand propriétaire à la Morlière , vu que je possède tout le territoire de ma commune à peu de chose près , ça est bien égal aux paysans que les chemins soient affreux, ils n'ont ni bois ni terre à exploiter; et, comme je fais valoir moi-même, tout me retombe sur le dos, et c'est ça qui me paraît surtout une infamie : aussi je le dis tout haut.

i.K MARQris. — Mais j'y pense... vous voulez dire son fait au gouvernement, n'est-ce pas?

M. DLBREi II.. — Certes , et je n'irai pas prendre des mitaines pour cria, je vous en réponds.

i.K MARQi is. — Kh bien! si vous le voulez, vous

pouvez d'abord dire son fait au gouvernement, d'une manière retentissante , foudroyante , et mieux qu'^ cela, doubler une partie de votre fortune.

M. DUBREiiL. — Eh ! comment diable cela.

i-E MARQUIS. — En devenant député.

M. DUBREUIL. Moi, député!

LE MARQUIS. Oui.

M. DUBREUIL. — Député... moi!

LE MARQUIS. — Sans doute.

M. DUBREUIL. — Député ! et pourquoi diable voulez-vous que je sois député ?

LE MARQUIS. — Je VOUS le répète , pour adresser au gouvernement les reproches que vous avez à lui faire et obtenir peut-être des avantages qui doubleront votre fortune. Voilà deux raisons assez majeures, ce me semble ?

M. DUBREUIL. — Député! moi député!... Ah! ça, vous êtes fou, Beauménil !

LE MARQUIS. — Pas du tout ; vous avez d'immenses propriétés , votre fortune vous donne une trèsgrande clientèle... la chambre est dissoute... vous avez au contraire une très-belle chance.

M. DUBREUIL, ré/Iéc/iissatit. — Député!... député!... mais c'est qu'en vérité je n'avais jamais songé à cela... Député... ma parole d'honneur la plus sacrée, quand ce ne serait que par curiosité, si je n'aurais pas envie d'essayer. Mais c'est que c'est très-drôle, il n'y a que ce diable de Beauménil pour avoir des idées pareilles... Moi, député, ah! mo Dieu, mon Dieu, moi, député! quelle farce! (D'itn

(lir très-scrieux. ) Dites donc , Beauménil , quelle drôle de chose que notre existence!... ce que c'est que de nous, pourtant? Je vous demande un peu qui est-ce qui aurait dit, il y a un quart d'heure, que j'aurais jamais pensé à être député? [Avec un accent philosophique.) Ah! on a bien raison de dire : la fie est un voyage !

h¥. MARQUIS. — Votre réflexion est très-juste et ne manque pas de profondeur. Ainsi , vous adoptez cette idée?

M. I5RKL IL. — ]\Iais , d'abord , comment cela se fait-il?

LE M.AKQLis. — Comment?

M. DiHREiiL. — Oui, enfin... par quels moyens est-on député? Comment ça peut-il s'arranger?

i,E MARQUIS. — Mais c'est fort simple : la (]hambre des députés étant dissoute , les collèges électoraux assemblés , vous vous présentez comme candidat représentant telle ou telle opinion.

M. DUUREUiL. — Ah bien ! en voilà une bonne!... est-ce que j'ai des opinions politiques, moi? mais j'ai toujours eu horreur des opinions politiques! Ala politique, c'est de garder ma fortune et de la régir; (le mener bonne vie et de me moquer du reste ; voilà ma politique, à moi {ctvec un fredonnement) , Ion, la, la, la, voilà ma politique!

LE MARQUIS. — Eh bicu ! nous sommes très-près de nous entendre. Votre politique est de garder votre fortune , n'est-ce pas , et de l'augmenter même si vous le pouvez ?

AL DiBREiiL. — \'ous me clevinez;... voilà ma politique !

LE MARQUIS. — V'ous avez déjà vu les tentatives du parti républicain ; eh bien , s'il avait le dessus, vous auriez évidemment tout à craindre... de la loi agraire, par exemple.

M. DIBRELIL. VoUS ditCS?...

LE MARQUIS. — Du partage des propriétés, si vous le préférez.

M. DUBREUiL. — Mais je ne le préfère pas du tout... Ces enragés-là!... ce serait une horreur!... le partage des propriétés!... ah, bien oui !...

i,E >i.ARQUis. — Je conçois que rien n'est plus terrible ; aussi en devenant député , vous pouvez nonseulement vous opposer à ce partage , mais peutêtre même augmenter de beaucoup votre fortune, au lieu de craindre de la voir attaquée.

AI. DUBREUIL. — Et comment cela ?

LE AiARQUis. — Je VOUS le répète , en devenant député.

AI. DUBREUIL. — \'oilà qui va de plus fort en plus fort, c'est comme chez Xicolet, dit le proverbe... Expliquez-moi donc cela...

LE AIARQUIS. — Le parti républicain menaçant les propriétaires, le gouvernement, défenseur naturel de l'ordre matériel établi, peut seul s'opposer à ses envahissements ; or, pour que le gouvernement soit fort, il lui faut l'appui des grands propiétaires. Ici comme dans vos terres , vous disposez d'une immense clientèle , eh bien ! assurez-vous les voix de

celte clientèle , empêchez-la de nommer ainsi un membre de l'extrême gauche , et vous rendrez déjà un très-grand service au gouvernement et à vousmême, en ruinant d'ailleurs une candidature qui aurait pu être hostile à vos intérêts et à ceux du pays. Comprenez-vous ?

M. DiBRELFi,. — Xon , mais c'est égal... Maintenant parlez-moi un peu du moyen d'augmenter ma fortune , c'est surtout ça

qui me paraît louche.

i,K MARQiis. — Kcoutcz-moi. Il est question d'un chemin de fer qui doit traverser le département du \ord , n'est-ce pas ? Il y a deux plans pour ce chemin : un des tracés passerait par les plateaux, l'autre par les vallées , et vos propriétés avoisinent , je crois , les vallées.

M. DiBREi IL. — Parbleu ! elles sont en pleines vallées... absolument en pleines vallées.

LE MARQMS. — Eh bien!... une fois député, vous acquerrez de l'influence, vous pourrez faire donner la préférence au tracé des vallées, et par ce moyen vos propriétés doubleront, tripleront ainsi de valeur. Mst-ce clair?

M. DiRREi II,. — Comme vous y allez... un chemin de fer? Peste! je crois bien, un chemin de fer. \ ous n'y allez pas par quatre chemins, vous. Oh!!... pas /)nr quatre rlieminx à propos des chemins de fer! je ne l'ai pas cherché celui-là; et de deux avec : les ■ jjères aux autres... Ah çà, qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui?

i.K MARQi is. — Il y a des jours comme cela.

M. DiBRELiL. — X'cst-ce pas ? Mais assez d'esprit pour le quart d'heure. Ah çà ! pour en revenir à nos moutons , savez-vous qu'avec un chemin de fer qui les traverserait, mes revenus de la Morlière seraient plus que doublés ; car ce qui manque à cette terre , qui me rapporte pourtant 80,000 francs de rente en sacs , ce sont les débouchés , les communications ; puisque, comme je vous le disais , il n'y a pas d'année que je n'aie huit ou dix chevaux sur la paille à cause des chemins de traverse.

LE MARQUIS. — Vous le voycz maintenant , ces avantages ne valent-ils pas la peine de vous laisser élire?

M. DiBREiiL. — Mais c'est que plus j'y sonc^e, plus ça me frappe, ça m'étourdit; je crois rêver. Mais cette influence, comment l'aurai-je ? Fit d'abord pom* cette élection, comment ferai-je?

LE MARQUIS. — L'important est que vous vous décidiez à vous proposer comme candidat ; alors je vous enverrai un certain M. Friquet, très-dégourdi, très-alerte, très-adroit, fort lancé dans le journalisme, et qui, pour conduire à bien une élection ministérielle, n'a pas son pareil ; confiez-vous à lui les yeux fermés ; maintenant voyez , décidez-vous ; un mot de votre part, et ^I. Friquet deviendra votre âme damnée , et je vous réponds du succès.

M. DUBREUiL. — Mais cette influence pour arriver au chemin de fer?

LE MARQUIS. — l uc fois député, vous verrez vos confrères, vous irez aux réunions où ils se trouvent.

aux ministères , au château , dans le monde enfin ; peu à peu vous vous ferez connaître , vos relations s'étendront. Votre nouvelle position vous met au niveau de tout et de tous , vous avez une très-belle fortune, eh bien ! vous ouvrez votre salon aux réunions politiques , ces réunions prennent nécessairement votre nom ; dès lors votre influence et celle de vos amis devenant considérables , x^ous n'avez plus qu'à demander pour obtenir.

M. Di BREUiL. — Tenez... entre nous, mon cher ami , mon bon ami , je suis comme un homme à qui une tuile énorme vient

de tomber sur la tête ; je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois cela. .. .levais réfléchir.

i.K AiAROi is. — Adieu; écrivez-moi aussitôt que vous serez décidé. (// sort.)

## SCENE IV

M. DIBREIIL, sntr

Ce diable de licauménil peut se vanter de me laisser dans une fameuse perplexité ! le fait est que je n'avais jamais songé à cela ! député !... D'abord, c'est très-beau : sans avoir d'ambition, on n'est pas fâché d'avoir, par exemple, le droit d'aller à la cour. Autant ce m'aurait été insupportable d'y aller sans droit et en le quémandant, autant (juand c'est un droit,



c'est agréable; et puis, pouvoir parler aux ministres, c'est fort agréable aussi, mais c'est surtout le chemiu de fer qui me donne dans l'œil... C'est qu'il est, parbleu, très-clair que ma terre de la Morlière doublera son revenu , et gagner 60 ou 80,000 francs de rente d'un coup de filet... peste ! c'est à considérer. Seulement ce que je ne comprends pas trop bien, c'est mon influence future... Mais au fait, quel intérêt Beauménil aurait-il à me dire cela, si ce n'était pas vrai?. . . et puis , quand même je n'aurais que la gloriole d'être député, c'est déjà fort gentil... Et dire que je n'avais jamais réfléchi à cela? Si, pourtant, si... , malgré ma grande fortune , je sentais bien qu'il me manquait quelque chose... Mais, qu'est-ce qui m'aurait dit, il y a un quart d'heure , que je penserais à être

député?... iloi , député!... En vérité , Beauménil me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même... Et le sage a bien raison de dire : ù Connais-toi toi-même. '^ Moi, député!... ^lou Dieu! quelle drôle de chose! [Il sort.)

liE CHOEUR.

Législateur, titre souverain et majestueux! Est-il un plus magnifique sacerdoce , une plus divine mission : Aux hommes donner des lois !

Imposer des lois à tout un grand peuple ! non par



la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu !

Pouvoir écrire son mot , sa pensée , dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus et qui sont religieusement obéis par la nation tout entière.

Faire enfin la loi ! la loi I devant laquelle le roi même se découvre et s'incline ; car il est le premier de ses sujets!

## SCENE PREMIERE

M. GOD.ARl), rtoid'uhd radical, aroraf ; Madame GODARD , avocate radicale.

M. (lODAiU), lisant un journal. — Comment,'... mou confrère Raynal se retire, et propose à sa place

aux électeurs Jérôme Dubreuil , comme candidat ministériel I Qu'est-ce que c'est que Jérôme Dubreuil ? En vérité, ça sort de dessous terre. C'est sans doute quelque millionnaire ou quelque gros fabricant ; car je n'ai pas vu ce nom-là sur le rôle des avocats. Diable I un millionnaire ! c'est une dangereuse concurrence, car mon élection était presque assurée contre Raynal , avocat comme moi ; je ne redoutais guère le candidat légitimiste , \l. Tristan de Saint- Maur , ni cet original de M. Frédéric Melval , l'auteur de nombreux ouvrages moraux et politiques , que personne n'a lus, bien entendu, et qui, sans désigner le parti auquel il appartient, avertit tout bonnement les électeurs (pi'il est à nommer... (]'est charmant! ma parole d'honneur! Ce monsieur annonce tout bonnement qu'il est à nommer ! Aussi je ne puis que rire de ses prétentions , mais il n'en est pas de même de celles de ce Dubreuil, s'il est millionnaire... Mais, bah! après tout, qu'est-ce qui sait que AI. Dubreuil existe ! au lieu que le nom de Godard est connu, très-connu, et cet imbécile troupeau d'électeurs doit être bien plus flatté de se voir représenté par un avocat renommé que par un millionnaire ou un carliste comme ce il. de Saint-Maur. D'ailleurs , le règne des millionnaires et des Vendéens est passé ; c'est au tour des avocats d'être millionnaires, s'ils le peuvent, ou au moins ministres, et ça se peut, puisque ça se voit. Le courant des opinions démocratiques est évident, il y a de la chance. [Auec emphase.) On a beau vouloir arrêter

la démocratie par des digues, elle les renversera par son impulsion populaire. Le vent souffle de ce côtélà (il se calme) ; et, en me lançant en plein dans le parti radical , bien qu'il n'ait pas la majorité aujourd'hui, j'agis comme ces gens d'instinct qui savent

acheter à temps des marchandises sans beaucoup de valeur quand ils les achètent, mais qui doivent un jour en acquérir beaucoup. Somme toute, je ne crois pas faire, comme on dit, une mauvaise affaire, en me jetant à corps perdu dans la plus violente opposition.

## SCÈNE

M.idiimc (jodard, tronk» ans, fcninio virile et foiie.

>ni»\MK (iMinni), (J'une voix aiqre et avec pélnlajirc. — Eh bien! eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, (iodard? Tu land)incs , lu paresses, au lieu d'être déjà sorti pour chauffer nos électeurs... Ah! si le ciel m'avait faite homme , je ne sais pas où je serais arrivée à l'heure (ju'il est! Je voudrais être au moins ministre, ou président d'une république! Si seulement les droits de la femme libre étaient proclamés!... ^lais non ; il faut se résigner à vivre comme une esclave! Ah çà! finiras-tu! Ilabille-toi donc, Godard ! allons donc , dépêche-toi donc! Ah! quelle patience... Il faut l'avouer, tu es un véritable sang de navet , comme on dit.

1,K I,i:t;iSLATKl R. 13»

M. GODARD. — Calme-toi, calme-toi donc ; car toi, tu es toujours emportée comme une soupe au lait., je ne perdais pas mon temps ; je réfléchissais en lisant ce journal, oîi je viens de voirie nom du nouveau candidat ministériel. .. Raynal se retire; c'est un M. Jérôme Dubreuil qu'il présente à sa place , et je ne sais pas du tout ce que ce peut être que ce M. Dubreuil.

AiADAME GODARD. — il. Jérôme Dubreuil 1 mais c'est l'hôtel qui fait le coin de la place !

M. GODARD. — Gomment !

MADA.AIE GODARD. — Oui, c'cst le propriétaire du bel hôtel de là-bas.

M. GODARD. — Tu le conuais ?

MADAME GODARD. — C'est-à-dire que je suis passée cent fois devant son hôtel; c'est une horreur!

AI. GODARD. — Son hôtel ?

AiADAMK GODARD. — C'cst une horrcur de magnificence, au contraire , à ce qu'on en voit, du moins, par les fenêtres de la rue : des rideaux de damas , (les grands pots de porcelaine, des dorures, un luxe honteux, affreux, enfin! tandis que des personnes comme nous sont logées à un troisième. Et sa femme donc, toujours à se dorloter en voiture ; pas du tout jolie d'ailleurs, toute pâle, toute maigre ; on la renverserait en soufflant dessus ! Je le déteste , ce petit monstre-là... Et c'est là le candidat ministériel!... Ah bien! c'est du joli! Vois-tu, Godard, tu ne mélites pas de t'appeler Godard si j'ai le crève-cœur de \oir ce Dubreuil dépulé à ta place! Oh! si j'étais

J30 COMF.DIES SOCIALES.

homme ! si j'étais homme ! comme je vous empêcherais ce gros imbécile de Dubreuil d'être nommé ! Et sa femme, donc! Cette petite mijaurée, c'est à la souffleter, en pensant qu'elle ne peut pas se contenter d'être femme d'un millionnaire , sans vouloir être la femme d'un député... l'intrigante!... Tiens, vois-tu, Go-

dard, c'est révoltant... Encore une fois, tu ne seras qu'une poule mouillée si ces gens-là sont députés !

M. GODARD. — Cela t'est bien facile à dire , à toi ; tu crois qu'il n'y a qu'à vouloir.

RIADAME GODARD. Oui... Oui... Oui... CCUt fois

oui... ce qu'on veut on le peut. Gomment, ça ne te fait pas bouillir le sang dans les veines, de voir un homme comme ce Dubreuil avoir un hôtel , des domestiques, des voitures, et par là-dessus peut-être venir souffler la députation?

M. GODARD. — Tu m'impatientes à la fin ; est-ce que si tout cela ne me choquait pas aussi , j'aurais abandonné ma clientèle pour être député ? est-ce que je n'aimerais pas autant qu'un autre à avoir une bonne voiture, un bon hôtel, et tout ce qui s'ensuit? est-ce que quand je vois Bertuchon (de l'Ouest j ministre, ça ne m'indigne pas? Bertuchon (de l'Ouest) , avec qui j'ai dîné mille fois à vingt-deux sous, pendant que nous faisions notre droit... Bertuchon (de l'Ouest), avec qui j'ai partagé une petite chambre de la rue du faubourg Saint-Jacques !

MADAME GODMU). — Eli luon ! au moins Bertuchon

(de l'Ouestj a eu le bon sens d'arriver, de se caser, et maintenant il se moque de toi. '

M. GODARD. — Il se moque de toi 1... il se moque de moi!... Eh bien! moi, je me moquerai de lui à mon tour, si, une fois député , mon parti l'emporte sur le sien et le renverse. Parbleu, je suis tout aussi ambitieux qu'un autre ; mais j'ai la sagesse de n'en rien laisser paraître et d'attendre. A quoi bon se presser, puisque je me suis dévoue au triomphe d'une cause qui n'est qu'en germe

, et que la force irrésistible des choses doit développer peu à peu? En agissant ainsi , j'ai l'air de me conduire avec le plus beau désintéressement du monde, puisqu'à cette heure mon parti ne dispose d'aucune place ni faveur; et puis, en un mot, je ne puis pas faire autrement; je me trouve trop avancé, Irop compromis dans ma cause pour reculer. Ah ! si c'était à recommencer!... et encore, je ne sais pas... j'aurais peutêtre le présent , tandis que l'avenir nous appartient.

MADAAiE GODARD. — L'aveuir. . . l'avenir... c'est joliment creux , l'avenir ! mais enfin , il faut bien s'en arranger, puisqu'on ne peut pas faire autrement, car le présent n'est pas grand' chose. As-tu assez plaidé , assez défendu de patriotes, et tout cela, comme on dit, pour le roi de Prusse. Pas un délit de presse, pas une émeute, pas une échauffourée, qu'on ne vienne à toi. Tu plaides, tu plaides... tu gagnes leurs causes ou tu les perds , qu'importe ! ça ne te regarde pas, vu que ce n'est pas toi qui juges, n'estce pas?... mais enfin, au bout de tout cela, pour



fout salaire , on le donne du Cicéron par le visaj^e, voilà tout ; et c'est de la monnaie de sincje comme on dit.

M. coDARi). — Que faire, encore une fois? Je te le répète, je suis trop compromis pour chanjTer : le parti est pauvre ; il ne peut pas payer en numéraire, mais il paye en réputation , il vous prône dans ses journaux ; et puisqu'on ne peut pas avoir autre chose... il faut bien s'arranger de cela.

M\i»uiK (ioDUU). — Oui, mais tout cela ne t'avance guère; car, après tout, ce n'est pas les dix ou douze mille francs que tu gagnes bon an, mal an, dans ta clientèle, qui peuvent nous mener

loin. Puis, une fois député, la chambre va te faire perdre un temps ! un temps!...

M. coD^Ri). — Alors, sois donc conséquente; In m'as relancé jour et nuit , tu n'as pas eu de cesse (lue tu ne m'aies décidé; et puis maintenant te voilà à le regretter. Parbleu , il est bien sur que si je n'avais pas l'espoir de voir un jour mon parti à la tète des affaires, et d'obtenir alors (|uelque bonne place inamovible , je ne me serais pas fourré là-dedans ; car je ne m'exagère rien en beau ; je sais bien que c'est im quine à la loterie. Xous pouvons avoir le dessus, comme aussi nous pouvons avoir le dessons.

MADAME Gon^RO. — Mais quand je pense que ces Dubreuil peuvent pourtant venir renverser tout cela, je les abhorre, je les déteste ; et cette pécore de ma- «lame Dubreuil avec son petit air insolent!

M. r.oiuRn. — Ah çà ! voyons, il s'agit mainicnnni

Li; LECiiSLATKlR. nio

(le redoubler d'elTorts ; car, avec l'inllueûce que leur donne la fortune, ces gens-là vont terriblement nous donner du til à retordre.

.MADAME (iOKARi). — Comptc sur moi , Godard , je vais aller voir les femmes des électeurs les plus influents, et entre autres madame Jabulot, la femme de l'épicier. Si ça ne fait pas pitié!... la femme d'un avocat oblige d'aller solliciter la femme d'un épicier!... Enfin notre tour viendra, patience; mais il n'y a pas à hésiter, car ce lourdaud de Jabulot dispose au moins d'une trentaine de voix. J'avais déjà inventé raille histoires contre Raynal , il va falloir recommencer sur de nouveaux frais à propos des Du-

breuil; mais c'est égal : Dieu merci, le courage et l'imagination ne manqueront pas. Cette petite madame Dubreuil, voyez-ious ça! Ah ! je vais joliment l'arranger, et son imbécile de mari aussi.

M. (;o»ARi). — Moi, de mon côté , je vais voir Dumont , le notaire ; il a aussi quelques voix à lui et j'y compte, il m'a donné sa parole à la dernière séance de notre loge de francs-maçons... Ah î quel tracas ! quel tracas !

madamp: (lODARi). — Ah bien! si tu te décourages déjà, si tu crois que ce sont les électeurs qui vont venir te chercher, tu es encore bon là, par exemple.

AI. (.ODARU. — Parbleu , je le sais bien , qu'ils ne me viendront pas chercher ; ils font déjà assez les renchéris, et ce n'est qu'en allant soi-même se proposer, les harceler, qu'on peut espérer d'être choisi.

\ Ils sortent. )



## L.E CHOEUR

Législateur , titre souverain et majestueux ! Est-ii un plus magnifique sacerdoce , une plus divine mission : aux hommes donner la loi?

Imposer des lois à tout un grand peuple , non par la force , mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu !

Pouvoir écrire son mot, sa pensée, dans un de ces commandements qui résument les hautes méditations des élus, et qui sont religieusement obéis par la nation tout entière !

Faire enfin la loi ! la loi devant laquelle le roi luimême se découvre et s'incline , car il est le premier de ses sujets.

## L.A €o1ï]<:DIE

Lgs Candidats.

La scène représeole un cabinet d'étude trés-simple : une bibliothèque en remplit la plus grande partie. — Frédéric Melval est assis devant une fable chargée de livres et de papiers. Il a trente ans : l'expression de sa figure est à la fois douce el noble. Qaelqaes rides précoce» sillonnent son front , déjà pâli par l'étude et la méditation.

## SCENE PREMIERE

FRÉDÉRIC. — Plus le jour des élections approche... plus je tremble... Ma conscience pourtant me rassure ; depuis quinze ans, je n'ai qu'un but : la noble ambition d'être librement choisi par mes concitoyens pour représenter mon pays et concourir à lui donner des lois. Xoble tâche, aussi grande qu'elle peut être féconde... De bonne heure j'ai compris toute l'importance, toute l'autorité de ce sacerdoce... pensant

im CUMEDIES sociAi,i:s.

que je pourrais être appelé un jour à l'exercer; et pourtant c'est avec effroi, c'est avec une insurmontable défiance, que je pense à me proposer aux élections. ]\Ie proposer! m'offrir! mendier des suffrages, aller quêter des voix! le pourrai-je jamais? et pourtant, il le faut, il le faut. (Sileiire. ) Kt je pensais cependant (|ue ces ouvrages dans lesquels j'avais si mûrement développé mes théories et mes principes, . . (jue ces travaux, fruits des veilles de ma jeunesse, me recommanderaient suffisamment d'eux-mêmes, et m'éviteraient cette démarche, à la fois si orgueilleuse et si humble : aller dire aux hommes assemblés : — y\o\ seul je suis digne de votre choix... — et pourtant j'avais réié cela, je m'étais dit : Grâce à ces (cuvres qui prouvent sinon du génie , du moins (le la bonne foi et des sentiments généreux , grâce à ces éludes profondes qui montrent que je ne suis étranger à aucune des sciences et des vues du publiciste, à aucune connaissance humaine; grâce enlin à ma vie simple , honorable et ouverte à tous, peut-être mes concitoyens diront-ils d'eux-mêmes : Choi.sisson.s-le... Mais non, c'est un rêve, un rêve... et pourtant quelle belle couronne (|ue celle qu'on viendrait ainsi vous offrir! quel dévouement sans bornes une telle marque de confiance n imposeraitelle pas! tandis qu'il faut mendier, ruser, feindre, pour s'arracher les électeurs. Aussi n'a-t-on pas (luelquefois le droit de se croire quitte envers eux lorsqu'on a si péniblement, quelquefois si bassement acheté leur vote? Est-ce plutôt comme représentant



(1 1111 parti que vous êtes choisi ? Mais vous ne

vous appartenez plus. . . vous êtes inféodé à ce parti. . . hou ou mauvais , il vous faut défendre ses principes, adopter ses erreurs.

Est-ce comme candidat du pouvoir? Mais cet appui, lors même que l'esprit et la direction de ce pouvoir seraient selon vos convictions , cet appui ne semble-t-il pas vous flétrir d'avance? ne fait-il pas supposer que votre adhésion à ses principes, au lieu d'être consciencieuse, n'est que l'expression de votre gratitude , de votre vénalité peut-être? Pourtant il faut opter, dit-on : représenter le gouvernement ou exclusivement uti parti, c'est-à-dire toujours une opinion nécessairement plus ou moins fausse ou dangereuse, parce que toute conviction , quelque noble et généreuse qu'elle soit d'abord, dès qu'elle arrive à l'état de parti , se dénature et devient une exagération funeste. Et pourtant il faut choisir ou renoncer à l'espoir de toute ma vie , ou accomplir la dernière volonté de mon père , qui , fidèle jusqu'à l'échafaud à la plus haute indépendance... m'a légué son exemple. (Il de incure arrablc dans ses réflexions.)

## SCÈNE II

Eugt'iiie Mclval , femme de Frédéric ; liyuio gracieuse et nuive ; vètiii' avec aiie élégante simplicité. — Elle entre doucement, et, s'approchant de son mari sans être entendue, elle arrive derrière son faiileiiil et lui met les deux mains sur les yeux. Frédéric tressaille, se relourne, prend les mains d'Eugénie et les baise avec tendresse.

l'KÉDÉRic. — Bonjour, Eugénie... Quelle douce surprise !

EUGKMK. — Et à quoi pensiez-vous ainsi, monsieur... si absorbé que vous ne m'avez pas seulement entendue?

FRÉDÉRIC. — A cette élection... toujours... Hlais au moins me pardonnes-tu cette fâcheuse et maussade rivale?

EU(iK\'iR. — Xon ; car elle ne vous rend pas heureux.

FRÉDÉRIC. — C'est vrai mais que faire, Eugénie ?. . . ne pas accomplir le dernier vœu de mon père ! Renoncer peut-être au prix de tant de travaux qui m'ont, hélas ! ravi si souvent aux doux loisirs de ta tendresse. . . Pauvre enfant !. . . [Il est resté assis, Eugénie est debout près de lui; il l'entoure de ses bras et la

regarde arrc tendresse.) Eugénie ! Eugénie !

Avec quelle résignation adorable n'as-tu pas partagé mes longues veillées d'étude ! Quelle part n'as-tu pas prise âmes espérances, ù mes craintes !... Quand je pense que c'est toujours en vain que je t'engageais



à aller dans le monde avec tes sœurs , pour y chercher les distractions de ton âge... Mais, non, là, toujours là , près de moi ; tâchant par ta présence de me rendre douces et fleuries les heures arides du travail... venant rafraîchir ma pensée partes caresses, ou par le son de ta voix. (Arec émotion.) Oh ! laissemoi, laissemoi te remercier à genoux de tant d'ineffables bontés !

EUGÉME, retournant la tète pour cacher une larme. — Frédéric... mon bon Frédéric... ne me remercie pas ainsi... qu'ai-je donc fait de si extraordinaire?

\'étais-je pas fière heureuse de ces travaux? —

Mais, mon Dieu î ma conduite était toute simple —

FRÉDÉRIC. — Toute simple !.... toute simple !.... Oui, pour ton âme noble et pure, pour ton cœur bon et dévoué : mais parce qu'il est facile à Dieu de nous combler de ses magnificences, faut-il moins l'adorer?... Oh ! merci ! merci ! encore de m'avoir encouragé, soutenu... aidé dans ces travaux... qui peutêtre ne seront pas vains.

EUGÉNIE. — Aidé... je nie cela, par exemple... Je veux te laisser toute ta gloire... pour avoir le bonheur de te la faire oublier un jour par ma tendresse.

FRÉDÉRIC, souriant. — Gomment, tu ne m'as pas aidé quelquefois !... Xe me servais-tu pas de secrétaire ? ton esprit, si droit et si sur, ne me guidait-il pas souvent dans le dédale des faits ? {Lui prenant les mains avec amour.) Car, dis-moi, par quel miracle du cœur l'amour a-t-il pu assimiler à ce point ta pensée à la mienne ? car enfin tu partages mes

I io COUKDIKS sot; LA Li: S.

«{oùJs et mes travaux les plus arides. Que si j'eludie, tu étudies ; que si je me passionne, tu te passionnes comme moi , plus que moi peut-être, pour le Aiil , pour l'homme, pour l'époque de l'histoire qui m'intéresse. Oh ! dis-moi le secret de cette reflexion adorable d'une âme dans une autre âme ?...

KiCK.viK. — Rien de plus simple, mou Frédéric; c'est le secret de la réflexion d'une imaj^e dans un miroir. Pauvre miroir, qui n'est ricu sans l'image qu'il leproduit !

kkkdkrk; l'emltrossc tcndreitunl. — Xohle C(i ur ! femme aimée !... Kt que de lois encore, cet hiver, le soir, après une laborieuse joiu-née d'étude, lorsque ma pensée, épuisée par de longs

travaux, devcnail fébrile ou languissante , je ressentais un bien-èlre enchauleur en écoutant l'harmonie de ta voix. Avec (|uclle ivresse, sortant des profondeurs de la méditation, je me sentais, pour ainsi dire, transporte* dans une sphère idéale par la divine harmonie de tes chants !

?:u;iÎMK. — Oui, sans doute, mais pourtant ce sont là nos vilains jours ;... car l'étude semble te fatiguer davantage à Paris qu'à la campagne !... Tandis que mes beaux jours à moi , je les attends au printemps , lorsqu'il nous ramène dans notre petite maison de (irangeneuve , au milieu de nos bois. Oh 1 c'est là qu'alors je règne en despote ! Combien ne m'as-(u pas sacrifié d'heures d'étude ! (]ommc je brouillais tous tes livres , tous tes papiers, pour t'emmener faire nos longues promenades !... VA tu parles

LE LKGISLATKUR. 141

(If sacrifices... Frédéric ! mon Dieu, moi, je ne t'ai Jamais sacrifié que quelques heures , plus heureusement passées près de toi que dans le monde. . . tandis que souvent, toi, ne me sacrifiais-tu pas des heures (le renommée, de gloire, d'avenir!

frédp:ric, arec un soupir. — Ah ! la ^loire ! l'avenir !

Eur.KME. — Oui, sans doute... la gloire... l'avenir... si tu ne te décourages pas, si tu poursuis ta route jusqu'à ton but avec opiniâtreté... Enfin le moment est venu... tâche au moins, mon ami, de retirer le fruit de tant de travaux. Qui plus que toi peut mériter d'être élu ? Ton savoir est immense, tes travaux t'ont placé parmi les plus hautes et les plus nobles intelligences de notre siècle ; notre fortune est médiocre, mais enfin nous faisons le peu de bien que nous pouvons; tu n'appartiens à aucun parti, tu n'as que

les plus généreux antécédents... que les plus nobles convictions : que peux-tu donc craindre ?

KRKi)f:R[C. — Que sais-je ? je crains cela même... je crains ma défiance... Je ne saurai, je n'oserai peut-être jamais faire valoir le peu que je vaux.

Kl (JKMK. — Avec la dignité de ton caractère, je conçois ces répugnances... et pourtant... cela est indispensable... dit-on.

r\ i)o:\iESTiorK , entrant. — Monsieur Friquet demande s'il peut parler à monsieur.

FRÉDÉRIC. — Sans doute, l.e damestKpie sort).

kl<;k\ie. — Je te laisse... je n'aime pas cet homme.

KHKDKRrr. — Pourquni ? c'e^t nn omi d'ennince. do

## COMKDIES SOCIALES

collège, et qui m'est dévoué autant qu'il peut l'être.

ErfiK.ME. — Soit , mais il est si remuant , si intrigant , si éloigné par esprit et par nature de ce qui est simple, noble et grand... qu'il me déplaît.

l'RKDKRic. — Sois plus indulgente envers lui ; ce n'est pas sans doute un esprit très-éminent , mais il est, pour moi, si serviable , si prévenant! et puis c'est enfin mon guide électoral î... Seulement nous ne pourrons, je crois, jamais nous entendre sur ce qu'il appelle les démarches nécessaires. Après tout, avec toute sa légèreté, toute son intrigue , il a quel- ((ues bons instincts ; et

je; suis quelquefois, je l'avoue, flatté d'inspirer une sorte d'intérêt à un homme aussi indifférent que lui pour tout et pour tous.

KLC.KME. — Je l'entends, je te laisse. ( Elle sot, )

FRÉDÉRIC , la regardant s'en aller. — Xoble cœur, bonne et tendre créature !... et l'on songe à d'autres intérêts !

## SCENE III

TRIQl ET, FRÉDÉRIC.

FRiQi'ET. — Bonjour, futur ministre, bonjour.

ERKDÉRFC. — AH! mon Dieu, quelle ambition soudaine m'est venue... dans ton esprit?

ERigi ET. — Ah ! si j'avais ton esprit, tes anlécédents, ta position !... je le serais bientôt, moi, ministre! mais, hélas ! je crains bien , mon pauvre Fré-



déric , que tu ne saches pas employer à ta fortune politique tant de rares avantages, et que tu ne succombes faute de vouloir ou d'oser les mettre en œuvre. Tiens, il y a le relVain d'une chanson stupide qui renferme pourtant une grande vérité... (Il chante.)

Ce n'est pas tout, mon cher, d'êUe bel homme , II faut «ncore savoir s'en servir.

FRKDÉRIC. Toujours foU.

FRiyiET. — Moins que toi , qui veux perdre obstinément ta cause.

FRÉDÉRIC. — \on , mais sans croire ma cause perdue, quelquefois, je l'avoue, je doute de son succès...

FRiQiET. — Eh bien ! c'est justement pour cela que je viens te demander encore si tu consens, oui ou non, à suivre mes avis ? Le moment des élections approche ; crois-m.oi , ces démarches , que tu dédaignes , que tu repousses , sont indispensables ; sans elles tu ne réussiras pas...

FRÉDÉRIC. — Je ne pourrai jamais me résoudre à ces intrigues, je te l'ai dit.

FRiQLET, très-sérieux. — Ecoute-moi , Frédéric : nous avons été au collège ensemble, nous sommes amis d'enfance ; quoique bien insouciant, bien léger, la grandeur de ton caractère m'a frappé ; j'admire ton talent, je t'aime, j'éprouve enfin pour toi un sentiment que je n'ai jamais ressenti pour personne ; pauvre, sans génie, mais non pas sans esprit et sans activité, je suis lancé très-avant dans le journahsme et dans le manège électoral ; mon influence, oljscure



peut-('h*e , n'est pas sans action. Je connais les électeurs puissants de ton arrondissement ; eh bien , si tu me secondes, je saurai te les ménager, te les assurer, j'en réponds... aussi écoute mes avis, croismoi D'ailleurs insisterais-je autant si je n'étais

certain du succès? ne suis-je pas venu de moimême mettre toute mon industrie, toute mon activité ù tes ordres, pour te faire arrivera ton but?

KRKDKRic , lui scirant la )n(i'ni. — Ce pauvre Kriquet ! c'est vrai , et , bien que je ne puisse accepter les service» , je t'aurai toujours une véritable reconnaissance de me les avoir offerts.

KRiyiET. — Entre nous, ne me sois pas non plus trop reconnaissant : en te servant je me sers; je n'ai jamais douté qu'avec du métier, de l'audace, ou plutôt une noble conscience de ta valeur, 1rs brillantes facultés (jue tu possèdes ne fissent de loi un liomnie (ri'ltat bientôt hors de ligne; aloi-s je me serais livré à ta fortune et ma position était assurée. Alais, entre nous, si tu persistes à n'oser rien tenter, à attendi-e qu'on vienne à toi, avec tout ton mérite, fous les avantages qui défraieraient la fortune politique de vingt autres... tu resteras là et tu" verras des gens sfupides, tarés ou mc'diocrcs, t'enleverce que tu mérites.

l'KKDKiuc. — Cela peut être vrai, alors ma conviction d'avoir mieux mérité de mon pays me consolera ; mais j'ai meilleur espoir dans l'instinct supi-rieur des masses.

KîîiorKi. — Tu le trom|)es, lu le Irompes ! si les



masses élaieut abandonnées à elles-mêmes, peuU être écouteraient-elles cet instinct ; mais on les capff, on les séduit, on les flatte ; ce que tu ne veux pas te résoudre à faire, d'autres le feront, et, je te le répète, tu seras méconnu?

FRÉDÉRIC. — Je serai donc méconnu.

FRFQi KT. — Chacun son goût ; c'est le tien , soit , mais non le mien ; ta furlune est médiocre, mais au moins tu peux \ivre, ne rien faire, tu as le loisir de passer ta vie à demeurer méconnu; tu peux braver élections et électeurs du fond de ta charmante re-

traite de Grangeneuve , que tu partages avec une femme adorable ; moi, je n'ai rien, ni fortune médiocre, ni femme adorable, ni charmante retraite; je vis de ma plume et de mon industrie politique ; avant tout il me faut du mouvement , de l'intrigue , de l'agitation ; je te l'ai dit, tout mon espoir est de servir assez à la fortune d'un homme d'Etat naissant, mais destiné par sa capacité à devenir indispensable au pays, de le servir assez , dis-je, pour devenir le lierre de ce chêue gouvernemental ; voilà de la poésie... j'espère ! ^laintenant, oui ou non, veux-tu être mon chêne ? veux-tu que je sois ton lierre ? veuxtu grandir, grandir, grandir ! en me laissant seulement te cultiver comme je l'entends ? Sois l'arbre puissant et vigoureux, moi, je me contenterai de l'humble rôle du jardinier. .. Encore de la poésie !

FRÉDÉRIC. — \on, encore une fois, non, mon cher Friquet, un tel manège ne me saurait convenir; je t'ai dit mes intentions, je te les répète. Par l'exemple

lie, COMKDIKS SOCIALES.

(le ma vio et de mes longs travaux , foujours dirigés vers le noble but que je poursuis depuis quinze ans, je crois pouvoir être utile à mon pays et mériter le choix des électeurs ; mais autant je serais lier d'obtenir ce choix par la seule influence de mon mérite , autant j'aurais honte de le mendier. La seule démarche que je me propose de faire est donc celleci : je ferai insérer ces mots dans les journaux de toute opinion : M. Frédéric Melral, auteur des ouvrages de morale et de polit'uiue qui ont paru sous ce nom , se ptopose au cJioix des électeurs du *** arrondissement. Dans mes ouvrages on trouvera la preuve de ma capacité et l'expression de mes vues politiques; dans ma vie entière, dans]ma réputation d'honnête homme , les garanties de ma moralité. Qu'on

lise mes livres , qu'on interroge donc mon existence privée, je ne redoute pas un tel examen, je le désire.

KRiQiKT. — Mais tu es fou... archi-fou... tu n'auras pas une seule voix. Avec ton mérite, ton rare et incontestable mérite , ta probité, ta conscience, tu te couvriras de ridicule...

l'UKDKRir.. — .Je crois que tu le trompes. II y a dans tous les esprits, crois-moi, un sens droit qui, tôt ou fard, les ramène aux idées justes ; l'intrigue ('lectorale règne depuis trop longtemps pour que le jour de la justice et de l'indépendance ne soit pas enfin venu.

FRiQi KT. — Tu t'abuses , te dis-je... tu t'abuses, pI pour le plaisir de jouer à l'Iiomme de Phitarqiie.

LF, LKGISl.ATKUR. 1.'.7

tii jetteras à tes pieds ton avenir, la plus belle position peut-être qu'un homme ait jamais rêvée... Frédéric... Frédéric... crois-moi, mieux que toi je sais ce que tu es , ce que tu vaux • mieux que toi je sais l'imposante autorité que te donnerait dans les assemblées un des plus généreux caractères, une des plus grandes, une des plus magnifiques intelligences dont se soit jamais honoré un pays. Frédéric... il en est temps encore... ne sacrifie pas un tel avenir, songe que, faute d'une culture grossière et matérielle, les plus belles fleurs s'étiolent et meurent sans porter de fruits... \e ris pas de ma seconde comparaison horticole, je te parle sérieusement.

rRKDÉRic. — Mon pauvre ami, ton amitié t'abuse sur ma valeur; mais, fiit-elle ainsi que tu la rêves, jamais , pour arriver à un avenir, quelque glorieux qu'il fût , je ne me résignerais à une

lâche condescendance. Que des hommes inconnus ou indignes des nobles fonctions que j'ambitionne se fassent prùner dans les carrefours, aillent mendier des suffrages, étaler de menteuses professions de foi , ils le peuvent , ils le doivent ; mais, encore une fois, mon passé répondra de l'avenir... j'attendrai...

KRiQLKT. — Mais au moins mets une cocarde , rallie-toi à un parti, sois radical, ministériel ou légitimiste ; cela du moins pourra t'assurer quelques voix.

KRKDKRic. — Tu sais mes idées : je pense que, s'il est dans chaque parti de nobles croyances, des vues généreuses, utiles, chaque parti, par cela même

## U8 COMEDIES SOCIALES

qu'il est un parti , est nécessairement sujet à de funestes exagérations. Je répudie donc tout système arrêté d'avance, parce que le secret de l'avenir n'appartient qu'à Dieu, et que l'avenir peut et doit modifier ou changer dans sa marche toutes les convictions. L'humanité avance incessamment, tandis que les partis restent staiionnaires ou rétrogradent, parce qu'ils représentent des intérêts personnels et non pas des idées générales. En un mot, je ne veux ra'enrô- 1er sous aucun drapeau ; ce que je me propose, c'est de rester libre , de servir le pays dans toute occurrence... C'est donc aux gens sages , indépendants, éclairés , de me choisir si je leur parais digne de leurs suffrages.

l'RioLET. — C'est-à-dire que c'est fou , positivement fou , outrageusement fou... Ainsi tu ne veux pas décidément que je voie

pour toi les électeurs? c'est ton dernier mot?

FRKDKRic. — C'est mon dernier mot.

FRiQiET. — Rien vrai... bien ton dernier mot?

l'RKDÉRic. — Tu sais que je n'en ai jamais eu qu'un.

FRiQLET. — Tu as raison , eh bien ! tu peux considérer ta cause comme absolument perdue; c'est moi qui te le prédis...

FRÉDÉRIC. — Je ne le pense pas... mais, si cela est , je saurai me résigner.

i-RiyiET, — Puisque rien au monde ne peut ébranler ton opiniâtreté, puisque tu refuses mes services, franchise pour franchise : je t'ai dit les nécessités de

LE LEGISLATEUR. I i"j

ma position... j'espère alors que tu ne trouveras pas mauvais que j'offre mon appui et mes conseils à un de tes rivaux en candidature.

FRÉDÉRIC. — Tu sens bien qu'en refusant tes services , je ne puis trouver mauvais que d'autres les acceptent ; mais , dis-moi , quel est ce compétiteur? Puis-je le connaître ?

FRiQLKT. — Te souviens-tu d'avoir fait ta quatrième sous cet excellent M. Guillaume avec un cancre, un âne, un stupide, une buse, un lourdaud, un double crétin qui avait nom Jérôme Dubreuil?

iRÉDÉRic. — Mais sans doute, son père était fournisseur; il lui a laissé d'immenses propriétés dans notre département ; la délicieuse vallée des \ ignés , où est située ma maisonnette de Tiran-

gencuve , est riveraine de ses bois. Mais quel rapport M. Dubreuil peut-il avoir avec cette élection?

l'RiQLET. — Mais un rapport tout naturel. Il se propose comme candidat du ministère.

FRÉDÉRIC. — Dubreuil !

FRiQLET. — Lui-même.

FRÉDÉRIC. — Dubreuil ! Dubreuil !

FRIQLET. — Oui, oui, Cent fois oui.

FRÉDÉRIC. — Mais c'est impossible I il était d'une " stupidité révoltante, d'une ignorance amère , et il n'a jamais rien fait pour en sortir... Dans son département, et nous sommes voisins, te dis-je , il n'est bruit que de sa sottise , de son avarice ; et , malgré son luxe, il est d'une telle dureté pour ses fermiers, que sans sa femme, aussi bonne que com-

palissante, cet homme serait détesté dans le pays.

KRiQiET. — Eh hien ! c'est à Paris, dans ton arrondissement, qu'il se propose ; je te le dis franchement, puisque tu refuses mes sci'vices , c'est à son élection que je vais travailler.

FRKDKRic. — Alloue donc ! tu ne parles pas sérieusement.

FRiQi.KT, lui doniunit une lettre. — Lis cette lettre.

FRÉDÉRIC , lisant. — Une lettre du marquis de lîeauménil. Ksl-cc le pair le France , qu'on dit fort spirituel, mais aussi sceptique en politique qu'en amour?

KRKjUKT. — Justement ; mais il s'est converti à 1 amour du moins, et cette conversion est duc, dilon , à madame Duhreuil. Aussi le marquis m'a-t-il écrit, ainsi que tu vas le voir, au sujet de 1 élection de Dubreuil.

KRKDKRic. — Mais qucl rapport encore peut avoir I amour de M. de IJeauménil pour madame Dubreuil avec l'élection de son mari?

l'RioLKT. — Je le dirai cela quand je le saurai ; mais lis toujours.

KRKDKRIC lit. — a Mon cher monsieur Friquet, je ï sais toute votre activité, toute votre influence en D fait de décisions électorales, l n de mes meilleurs 7) amis, M. Dubreuil, se propose comme candidat " du gouvernement ; c'est un homme de principes D sages et conservateurs , un des plus grands pro- ■n priétaires de France, et disposant d'une nombreuse - clientèle : je le recommande à vos soins : je vous

LK Lt;iJI.>LAl El M. I.jI

s aurai doue une obligation toute particulière si vous » réussissez à assurer son élection, et dans ce cas, 1 ma reconnaissance tous serait éternellement ac- ■5 quise. » (A Friqitet. ) Et tu ne rougis pas de t'intëresser à un pareil homme /

KRroLET. — Que veux-tu? c'est ta taute, tu m'y forces; mais, une fois à l'œuvre, nous colorerons à ravir l'élection de ^I. Dubreuil.

FRÉDÉRIC. — Mais quel avantage peux-tu trouver à la favoriser? Que t'en adviendra-t-il s'il est nommé député, avec tes rêves de t'attacher à la fortune d'un homme politique éminenl ?

FRiQiET. — Il m'en adviendra beaucoup dç choses : d'abord , comme il est riche , je lui fais acheter un journal politique que je dirigerai ; ce journal sera destiné à donner à Dubreuil une certaine influence relative, non pai" ce qu'il y écrira, le pauvre homme, mais par ce que les autres y écriront. Ce n'est pas tout : comme il est riche, je lui fais fonder une réunion politique ; il donne de nombreux et excellents dîners aux députés de son parti. Il a un journal à sa dévotion, et, quoiqu'il soit bête comme un canard ('non pas le journal , mais Dubreuil) , sa position se colore , se dessine ; on parle bientôt de la réunion Dubreuil... Mon influence s'accroît à l'aide du journal que je dirige , et pour moi c'est déjà un grand pas de fait.

FRÉDÉRIC, souriant. — J'admire tes ressources... ton génie! Vraiment, je ne pourrais t'offrir de tels avantages ; aussi je rends doublement grâce à mon



opiniâtreté , qui te fait trouver un tel Eldorado politique.

FRiyuET. — Et crois-tu , malgré cela , que toute ma vie je ne me rappellerai pas l'avenir que tu manques et que je manque par contre-coup, jifràce à ton entêtement?... Je te parais roué, cynique, je le suis peut-être ; mais au fond , crois-tu que je ne sente j)as combien ma position serait diffcrente si j'avais niarclic sous ton patronaj^e , si j'avais pu te décider à prendre le ranj] qui t'est dû .■' Crois-tu que je ne sache pas que ta iiol)le inlluciice eut réagi sur mon existence tout entière peut-être? \ oué avec toi à la | {éaéreusc mission que tu te serais imposée, j'aurais retrempé mes principes à celte source pure et «énéreuse: ma lijjîie eût été tout autre. En employant les ressources, les ruses, si tu veux, de mon

esprit, pour assurer ton élection , je n'aurais pas à rougir de ma conduite ; car la fin justifie les moyens, comme on dit. Si, à l'aide de menées souterraines, déloyales, qu'importe ! j'étais arrivé à te placer à la tête des affaires du pays, toi, si liahile, si intègre, qui aurait osé se plaindre? Et d'ailleurs, était-ce toi qui aurais à rougir de ces manèges? Von, c'est moi, moi seul, et encore le bien que j'aurais fait m'aurait absous...

FRÉDKRic. — Mon pauvre ami... qu'il y a de bons instincts dans ton cœur!

I HiQiK T. — Oui, sans doute, il y en a de bons. Crois-tu , par exemple , (|ue je ne sache pas non plus qu'en travaillant à faire réussir cet imbécile de



Dubreuil , je me plouge dans une plate et misérable intrigue, sans portée, sans grandeur, et que je n'agis si misérablement que pour tirer pied ou aile de cette élection? Mais que devenir dans ce monde de fer? Tu ne comprends pas cela, tu ne sais pas cela, toi, bomme heureux, qui sais te faire beureux dans ta solitude , toi qui n'as pas à te coudoyer dans cette terrible foule où Ion se beurte et ou l'on s'étouffe pour arriver seulement à ne pas mourir de faim. Là, vois-tu, personne ne vous tend la main, au contraire... Et pourtant il faut se caser... il faut vivre... (Silence.) Oh! cette vie est souvent pénible , va... (Silence.) Aussi, Frédéric, au nom d'une ancienne amitié qui m'honore, qui est ma seule bonne qualité, ne refuse pas, écoute mes conseils ; mets-toi au-dessus d'une susceptibilité puérile, exagérée ; songe H ton père, songe au pays que tu prives ainsi de l'exemple, de l'appui de ton

caractère, de tes mes, de ton savoir ; et le tout pour laisser arriver à ta place , qui ? un Dubreuil .'. . .

FRKDKRic. — Cela est vrai... Un tel choix serait une honte pour le pays.

FRiQiET. — Eh bien ! il en est encore temps.

FRÉDÉRIC , après un silence. — Xon , non , les hommes assez aveugles, assez malheureux, pour me préférer Dubreuil , ne mériteraient que de la pitié ; je gémirais sur leur sort et je retournerais dans ma solitude avec ma femme; au moins, j aurais obéi aux vues de mou père , j'aurais offert à mon pays mon intelligence et ma vie ; il aura tout

refusé , et ma conscience ne me reprochera rien. KRIQLET. — Ainsi, plus (l'espoir?,..

KRKDÉRFC. Xon.

KRiQiET. — Adieu donc , mon noble , mon digne Frédéric 1 Adieu et merci d'avoir éveillé en moi de bonnes pensées qui peut-être un jour porteront leurs fruits... Mais, dis-moi... tu me pardonnes, tu ne m'en veux pas de prêter mon appui à Dubrcuil , n'est-ce- pas?

KUKDKRic , lui serrant les mains. — Peux-tu le penser?... mais écoute-moi. Je suis trop pauvre pour te pouvoir dire : Tiens, voici de l'or... abandonne cette vie, ces misérables intrigues ; travaille , élève, agrandis ton esprit; il est \if, ardent ; donnelui une direction salutaire , et quand un jour tu auras atteint un noble terme en t'assurant une existence honorable, tu t'acquitteras eniers moi. Mais, hélas ! mon pauvre ami , ma fortune est plus que médiocre, et je ne puis (jue t'oflrir de partager notre solitude

de (iranjjcneuve , si tu veux du calme pour te préparer à une vie plus digne de toi. \ iens , viens , tu verras comme nous y serons heureux ; et rien ne dispose mieux l'âme aux nobles résolutions que l'aspect d'un bonheur pur et serein.

KRioiET. — Vivre à Grangeneuve... moi... (hésitant) non, non, impossible , il me faut Paris , sa politique ardente, sa vie étourdissante, agitée, brûlée; c'est là mon élément ; il me faut y vivre et y mourir. Adieu donc. ( // serre arec tendresse les /nains de Frédéric. )

## E LE(iI>LATi;LK. lo

frédérm; , tristement. — Adieu donc... encore adieu. . . (Friquet sort, i

LE C U i>E U R.

Législateur ! titre souverain et majestueux ! est-il ii!i plus magnifique sacerdoce , une plus divine mission : aux hommes donner des lois ?

Imposer des lois à tout un gi-and peuple ! non par ia force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu 1 Pouvoir écrire son mot, sa pensée, dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus et qui sont religieusement obéis par la nation tout entière.

Faire enfin la loi 1 la loi devant laquelle le roi même se découvre et s'incline , car il est le premier de ses sujets.

# ACTE II

t,K C HO F un.

Si le sacerdoce du législateur est saiut, inagniliquc et révéré, peut-il être plus saint, plus magnifique cl plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui choisissent le législateur? de ceux qui, le sacrant d'un vote absolu , lui mettent librement au front une des trois couronnes de l'Ktat ?

\'est-ce pas une formidable puissance ? X'est-cc pas une responsabilité terrible que celle-là?

Mais si cette puissance est formidable, cette responsabilité terrible , par combien de longues et anxieuses méditations , par combien d'études , de travaux, de doutes accablants ceux qui l'exercent achètent-ils , hélas ! ce droit souverain ? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions ! Avec quelle sévérité ils interrogent religieusement leur conscience, seul et inflexible juge de la sagesse ou de l'intégrité de leur choix.

i .\K \oi\. — Droit d'élection ! droit souverain ! Siéger à ce tribunal populaire devant lequel vien-

lient humblement comparaître l'élite de l'intelligence, (lu savoir et de la probité du pays !

Dire irrévocablement à celui-ci : Va , je te choisis ! monte à cette tribune sacrée, où s'agitent les destinées de la France... Va... je le veux, car je te juge digne de défendre nos plus précieux intérêts ; d'avance enfin je reconnais la sagesse des lois que tu nous auras données.

Je te choisis !... parce que dès longtemps j'étudiai attentivement ta vie... et que toujours je l'ai trouvée belle et pure...

Je te choisis !... parce qu'après avoir soigneusement pesé ta valeur morale et celle de tes rivaux, je t'ai trouvé mieux instruit que les plus instruits ; parce que je sais que, grâce à ton savoir sans bornes , à ta vaste intelligence , à ta haute raison , fruits de l'expérience et des travaux d'une jeunesse laborieuse , tu pourras résoudre avec autant de sagesse que d'impartialité les questions sans nombre qui te seront soumises.

Etranger moi-même aux stériles et fatales dissensions des partis, je te choisis enfin parce que tu n'appartiendras jamais à d'autre parti qu'à celui du pays , et que ton ùme austère et forte saura toujours résister au despotisme des grands comme à celui de la populace.

Mais après comme avant l'élection de mon choix , que de craintes, que d'hésitations , que de doutes , que d'anxiétés , que de terreurs !

Si j'avais envoyé à la face du pays un législateur

i;,s COMKniES SOCIALES.

indif^ne ! S'il allait faillir lionteusrnienl ù uno des exigences impérieuses du sacerdoce auquel je l'ai voué ! Hélas ! hélas ! cette pensée m'obsède et m épouvante.

iXE AiTRE VOIX. — Les conséquences du pouvoir dont je suis revêtu accablent souvent mon esprit par leur grandeur incommensurable. Sans doute ceux qui briguent mon clioix ont tous des droits basés sur la vie la plus irréprochable, sur l'intelligence la plus splendidement cultivée ! Mais choisir parmi tant de savoir

et tant de vertu ! quelle tâche à la fois délicate et imposante ! deviner à l'écorce l'excellence des fruits ! préjuger par une élection irrévocable du bien que pourra faire au pays tel de ces liommes éminents plutôt (|uc tel autre !

Aussi , en songeant , hélas ! à l'instabilité des choses sociales et au principe dominanl de chaque intelligence , je tâche de pénétrer si le génie de celui que je veux choisir doit atteindre son suprême développement dans le calme fécond d'une paix profonde , ou s'il doit au contraire mûrir au feu des orages civils , ainsi que ces plantes valeureuses qui cberchent un sol fertilisé par la cendre des volcans.

Car avant de fixer mon choix à l'aide d'inductions tirées de la science du passé et de longues méditations sur le présent, j'ai encore tâché de soulever le voile de l'avenir, afin de deviner si la paix ou la guerre étaient réservées à mon pays , et de préférer alors celui-ci à celui-là. Mais, hélas! mes eflorls ont été vains. In nuage épais et sombre s'étend iuilnur



i\p moi ; pst-il gros de tempèfes ? ou , se dissipant il l'influence vivifiante du soleil, doit-il dévoiler un horizon pur et serein ? Quel sera l'avenir enfin ? Je ne sais, je ne sais; aussi, avant comme après l'élection de mon choix , que d'hésitations , que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

rxE ALTRE VOIX. — • Le ju,ae condamne ou absout au nom de la justice , le prêtre condamne ou absout au nom de la divinité ; mais le pardon qu'ils accordent, mais la peine qu'ils infligent, sont basés sur des réalités apparentes. Sans doute l'esprit de l'homme, alors même qu'il se fait ou se dit lorgane de la justice

ou de la divinité, n'est pas infaillible ; sans doute il peut errer... Terrible et souvent irréparable malheur ! ^lais cette erreur n'est funeste qu'à une seule victime , mais mon erreur, o mon Dieu ! si je choisis avec passion ou aveuglement , peut atteindre mon pays tout entier ! le frapper dans son bonheur, dans sa gloire et dans sa liberté ! Qui me dira que sous tant de magnifiques dehors , dont l'éclat éblouissant a satisfait ou charmé ma conscience ; qui me dira que l'homme de mon élection ne cache pas une ambition effrénée ? Qui me dira qu'il n'emploiera pas à subjuguer, puis à dominer les assemblées , cette magie d'une parole entraînante, cette irrésistible autorité du savoir et de l'expérience qui ont rendu son nom si retentissant ? Qui me dira enfin qu'un jour il ne courbera pas le front de ses rivaux sous son impitoyable despotisme.

ou qu'il ne livrera pas mon pays à tous \os santjlanls désastres de l'anarchie ?

i}ue\ sera l'avenir enfin f Je ne sais ; je ne sais : aussi , avant comme après l'élection de mon choix , que d'hésitations, que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

LK CHOKiR. — Si le sacerdoce du léoislateur est saint , magnifique et révéré , peut-il être plus saint , plus magnifique et plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui choisissent le législateur?

Que ne l'est la mission de ceux qui, le sacrant d'un vote ahsolu , lui mettent librement an front une des trois couronnes de l'Etat?

\'est-ce pas une formidable puissance ? \'est-ce pas une responsabilité terrible que celle-là ?

Mais si cette puissance est formidable , si cette responsabilité est terrible, par combien de longues et anxieuses méditations, par combien d'études, de travaux, de doutes accablants, ceux qui l'exercent, achètent-ils, hélas ! ce droit souverain? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions ! Avec quelle sévérité ils inlen-ogent leur conscience, seul et inllexible juge de la sagesse ou de ! intégrité de leur choix !

LE LEGISLAIELU. l«il

-b^-TS'

## SCÈNE PREMIÈRE

La scène se passe chez ^L Jabulot, épicier.

AL JABULOT. — Eh bien! tu as beau dire et beau l'aire, vois-tu, Christophe, tu peux te vanter de fouler aux pieds', et sans rime ni raison, ton droit électoral, un desplus beaux droits que... enfin n'importe, un de tes plus beaux droits qui... enfinje m'entends...

CHRISTOPHE. — Moi, pas... mais c'est égal, je vais te répondre. C'est mon droit, n'est-ce pas, je peux donc en faire ce qu'il me plaît , je crois ? Eh bien I si je veux l'employer ce droit , à rire , à faire des farces et des folies sans nombre , qu'est-ce qui peut m'en empêcher? Est-ce que je suis esclave? Est-ce que je ne suis pas Français ? Est-ce que si, au lieu de nommer pour député AI. Dubreuil, AI. Tristan de Saint-AIaur, AI. Godard, ou ce farceur qui n'est d'aucun parti, je veux nommer le Grand-Turc , ou AI. de Malbrouk^ je ne suis pas libre ^ ?

I On Vf r.'i|ipellp (jii'.iiiv 3\an(-(IiTni<'-iP« plcclions le nom «lu ilfti

U\i COMEUIKS SOCI.ALK>.

j\BLL(H. — D'abord , M. de Malhrouk est mort.

CHRISTOPHE, chantant. — Mironton, ton, ton, mirontaine .'... C'est justement pour cela que c'est drôle... S'il était vivant ça serait stupide ; mais nous avons pour nous cette fois-ci préféré le Grand-Turc , nous nous réservons ^lalbrouk pour plus tard.

-MHii.oi. — Puisque tu persistes dans ta bètisc , (Ihristophe, il faut que je te dise ma façon de penser tout net... tant pis si ça te blesse.

CHRISTOPHK. — Va, va. { (llianlanl. ) Kn avant! manhonx ! ! ... Tu ne m'empèclieras jamais de faire des farces ; c'est égal , je t'écoule. ( Cliantant. ) Contre lenrs ranons .'.'... ronrons à la rir-toirr !

juui.KT. — Mil bien ! lu ne mérites pas d'avoir été blessé en juillet , ni d'être Français , ni qu'on ait rendu à la (lolonnc le ;jran(l Xapnléon fait du bronze de ses conquêtes !

CHRiSTMi'HK. — Quant à ça, beau-frère, tu t'enfonces; ma blessure, je l'ai méritée, puisque je l'ai. Pour ce (jui est d'être Français, tu ne peux pas nier qu'il soit reconnu que le l''rançais né malin créa le vaudeville, n'est-ce pas? Suis-moi bien. Or, plus un vaudeville est farce, meilleur il est, n'est-ce pas? Suis-moi toujours bien. Ainsi, qui dit vaudeville, dit farce, et puisque le Français créa la farce, plus on fait de farces , plus on est Français : combats-moi cela ?

d Mijci a ilv irouvf infCiil Comiiic c.indiJul ^uf i|u<')i|iic6 bullc-liiih du sfrolin, «1.in» un dos anondisBctiienls âc Paris, i V<>ii aussi J'cleclion du feu gi'vcml Pnoli . k ]Ui{in, je- crois.)

LK LEGISLATKLK. 16;J

JAIULOT. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise? H n'y a rien à répondre à cela.

CHRISTOPHE. — Tu VOIS donc bien... Alors vote avec moi pour le Grand-Turc , ce sera fameux , et surtout français , puisque ça sera farce.

.lABi LOT. — Ah ! mon Dieu ! est-il possible d'être aussi aveugle ! Alais tu ne veux donc pas comprendre tes droits les plus sacrés ! tes droits... enlin tes droits les plus... sacrés! C'est bien clair... et d'ailleurs suffit... je m'entends.

CHRISTOPHE. — Si lu t'cntcndg , il faut que tu aies de fameuses oreilles.

.lABLT.oT. — Comment , tu ne veux pas comprendre que c'est toi qui fais les députés? n'est-ce pas ? que les députés font à leur tour le gouvernement, cl qu'alors on doit toujours voter pour le parti du gouvernement, quand on est de l'opinion du gouvernement, bien entendu, parce que le gouvernement... c'est-à-dire le gouvernement...

CHRISTOPHE. — Eh bien ! après? quoi? le gouvernement? voilà deux fois que tu le dis gare le

troisième coup fait feu...

JABLLOT: — Tieus , Christophe, c'est désolant, on ne peut pas raisonner un instant politique avec foi, lu es comme un enfant de

deux jours... Ah I si seulement M. Friquet était là!

CHRISTOPHE. — En voilà un de farceur ! mais sérieux, et qui t'enfonce joliment pour son candidat ; et tu es assez jobard! assez sapeur de la garde na-



tionale ! assez pêcheur à la ligne pour donner dans de pareilles bêtises !

.i\HLi,0T, lidussatit les rpaiilfs. — ■ Tu me lais pitié... car M. Friquet dédaignerait de le répondre; mais si tu voulais seulement lire les journaux, lu verrais ce que c'est que la politique...

CHRISTOIMIK. — Des journaux! mais je m'en ahreuve,

je m'en noie de journaux : /c \ crt-Vcrl, le l'i-

(/(iru, le C.linrirari, le Corsaire! Tous les journauv Tarées enfin, et je sais que, si nous parvenons à faire élire le (irand-Turc, ils en diront de belles.

.lAin 1,01'. — lOlire le (Irand-Turc, s'il est possible; d'avoir une pareille idée! C'est à te faire enfermer, ma parole d'honneur! Car c'est bête... mais bête à manger du foin. Est-ce qus le Grand-Turc se présente comme candidat? est-ce qu'd y songe seulement? Mais quand même il se présenterait (et tu me fais supposer là des choses bien peu probables, ma parole d'honneur), mais quand bien même il se piésenterait, politi(|ue à part, quand ce ne serait (ju'à cause de la religion et de la morale , ce serait une infamie... je ne crains pas de le dire, une infamie de lui donner ta voix !

CHiusToi'HK. — Ah ! bon , si lu tournes en luarguillier comme sous la Heslauration, bien, bien. (7/ cluinte.) Adoremns ! ! ! \'a,

gros bedeau.

.i.\BUi,OT. Je ne suis ni bedeau ni marguillier, je ne suis pas superstitieux, je hais les jésuites, et je ne rends le pain bénit qu à mon tour; ainsi ce n'est pas le fanatisme qui m'égare. Mais quand je songe qu'en

I,K LKGISLATKIR. IfiS

Tiinjuif, ces nialheureux-là poussent, dit-on, le concubinage et l'obscénité jusqu'à avoir quelquefois des quatre-vingts ou cent dames qui... Ah! allons donc, allons donc! {Acre indignation.) Fi donc! Christophe... Si l'ombre du chevalier Bayard , le modèle des chevaliers français, t'entendait, j'en rougirais pour toi.

CHRISTOPHE. — Le chevalier Bayard était un gaillard à la guerre, je me plais à le reconnaître, mais voilà tout... Quant à l'amour, il me fait l'effet d'un fameux jobard...

JABiLOT. — Bien, bien, ne ménage rien, pas même le respect de Bayard pour les dames.

CHRISTOPHE. — Il ne s'agit pas de Bayard, mais de notre Turc qui sera nommé. J'ai déjà mis de mon côté le gros Bonnard et ses deux cousins, sans compter les trois frères Corbins, qui me répondent , eux, d'une demi-douzaine de voix pour notre amour de (irand-Turc. Xous devons avoir ce soir une réunion préparatoire au Veau qui tttte ; tous enfants de la folie... Et parbleu! si notre candidat n'a pas la majorité, ça ne sera pas notre faute.

j.ABULOT. — Tiens, Christophe, tu me fais pitié ; je retourne à la boutique. Puisque M. Friquet n'est pas là, je vais envoyer mon épouse , elle te parlera raison et tu l'écouteras peut-être ; car, moi, je désespère de te persuader. \Il sort. )

CHRISTOPHE, h' poursuiranf de la voix. — Mais j'exècre la raison... moi... je suis un fils de la folie.



## SCÈNE II

Les mêmes, :MADAME JABL LOT.

MADAME JABi LOT, entrant. — Eh bien ! qu'est-cp qu'il y a donc, Christophe? Jabulot est furieux.

«;hristophe. — Il y a, petite mërote de sœur, qu'il est à faire le sérieux avec ses élections qui seraient assommantes , ma parole d'honneur, si on ne tâchait de les égayer un peu.

MADAAiF JABiLOT. — Ail! ne m'en parle pas! Depuis qu'il s'agit d'élections, Jabulot est inabordable ; toute la nuit il est à me répéter qu'il fait le gouvernement ! Il ne fait pas autre chose...

CHRISTOPHE. — Alors dis-lui de voter pour notre (irand-Turc; ça te portera bonheur.

MADAME JABILOT. — Le Graud-Turc? Ah bien !

par exemple du tout, du tout.... J'entends bien

qu'il vote pour M. Dubreuil , une de nos meilleures pratiques, une grande maison. Le maître d'hôtel est encore venu me faire, ce matin , une comrfJande de plus de -V,!)!)!) francs. Ecoute donc, c'est à considérei-.

CHRISTOPHE. — Comment ! tu te laisses séduire par le vil intérêt? Oh ! es-lu servile, es-tu servile!...

MADAAiR JABULOT. — Ce u'cst pas le vil intérêt, c'est bon jeu bon argent ; on perd bien assez de temps à ces bêtises d'élections ; ça vous dérange assez du



commerce pour qu'on n'aille pas encore, par-dessus le marché, sacrifier ses meilleures pratiques. Rt d'ailleurs, je vous demande un peu, le sacrifier ù qui encore? à un M Godard, un républicain qui ne se fournit pas seulement chez nous , et qui ferait peut-être couper la tète à Jabulot? A ^I. Tristan de Saint-Maur, un carlisfne qui nous ramènerait les jésuites? ou bien à ce monsieur Melval, qui n'est d'aucun parti?... Xon, non, M. Dubreuil est ce qu'il nous faut, c'est notre homme, c'est riche à milliards, c'est commun, c'est bourgeois, ce n'est pas un aigle, mais ça reut le repos et la consommation. Ah ! il fallait entendre M. Friqoet... un journaliste, comme il vantait!... C'est presque lui qui a décidé .fabulot ; aussi nous nous en tenons à M. Dubreuil, notre plus grosse pratique du quartier.

«.HRiSTOPHE. — Ktes-vous intéressés!... Dieu de Dieu, ètes-vous intéressés! C'est moi qui ne le suis pas en nommant le Grand-Turc! Hein? qu'est-ce qui peut m'en revenir, je te demande un peu? à moins qu'il ne me nomme mamamouchi... Ah ! mou Dieu! quelle farce, quelle excellente bonne farce!

i .\ GARCOX KPiciER. — Madame, il y a lu une dame qui vous demande.

CHRisroi'HE. — Jeté laisse, je vais voir le gros lîonnard, pour convenir de notre dîner au l eau (jui h'tle. [Il sm't cl sahir mndnmr G(nlnrf1 ifui nitre.)



## SCÈNE III

MADAME GODARD. — Bonjour, madame ; enchantée de lous xoir. Ah ! comme votre petit dernier a l'air de jouir d'une honne santé! c'est un amour, c'est tout le portrait de M. Ja])ulot.

MADAME JABILOT. — Vous ètcs bien bonne , madame.

MADAME GODARD. — A propos , Godard m'a bien recommandé de vous dire , madame, que, si jamais AI. Jabulot avait besoin de clianger son tour de garde ou d'une exemption de service , mon mari , comme lieutenant de sa compagnie , ferait tout son possible pour lui être agréable.

MADAME JAULLOT. — Je lous remercie bien , madame, mais M. Jabulot fait toujours exactement son service.

MADAAiE GODARD. — A qui le ditcs-vous, madame? mon mari répétait encore avant-hier au colonel de la légion : Quel superbe grenadier que M. Jabulot! il a l'air d'un grognard ; et avec ça, c'est l'exemple de son peloton.

MADAME .] Mil iA)T, flattée. — Il cst vrai que Jabulot ressort assez bien sous ses bnffleteries, et qu'il est très-doux de caractère.

MADAME GODARD. — Je VOUS Ic répète, c'est il la fois un grognard et un agneau, madame; aussi mon



mari me disait l'autre jour : Quel dommaj^e que le gouvernement soit en si mauvaise voie! avec des' soutiens comme la garde nationale et les élections, et surtout avec des gardes nationaux et des électeurs aussi patriotes que ^I. Jabulot , où ne serait-il pas allé? Mais non, le gouvernement aime mieux se laisser avilir par l'étranger, ruiner le commerce, écraser le peuple ; mais ça ne peut pas durer.

AFADAME JABiLûT. — Quaut à nous, uous ne nous plaignons pas, madame, notre commerce va trèsbien, et. Dieu merci, il n'y a plus d'émeute.

MADAME GODARD. — Oul , mais , voycz-vous , c'est un calme perfide... c'est toujours comme ça avant la tempête.

MADAME JABiLOT. — La tempête!

MADAAIE GODARD. — Oui, ma chère madame Jabulot, la tempête! croyez-moi, un affreux ou agan menace la société... On ne sait pas ce que tout ceci deviendra... !Mais heureusement que ça finira, pour sur, par le gouvernement de Godard, et ainsi, comme dit le proverbe, nous retomberons toujours sur nos jambes.

MADAME JABLLuT. — ilais qu'cst-cc quc c'est donc que le gouvernement de ^I. (iodard, madame.'

MADAME GODARD. — Lc gouvernement de Godard, ou plutôt du parti de (iodard, car il n'est pas assez despote pour être

gouvernement à lui tout seul ; le gouvernement du parti de Godard est un amour de gouvernement : plus de pauvres, plus de misère: tout le monde heureux, ma chère madame Jabulot,



tout le monde heureux : des asiles charmants et frèsrommodes pour les vieillards et les infortunés, où ils trouveront même jusqu'aux petites douceurs de la vie !

MADA.MK JABiLoT. — Ail ! nion Dicu ! mais ce sera donc comme un miracle?

M \DAAIE (lOnARD. — Du tout, c'cst trcs-simple ; vous allez comprendre cela tout de suite. \'ous m'avouerez qu'unmonstred homme comme M. Dubreuil, par exemple, qui a, dit-on, le front de s'opposer à (iodard, vous m'avouerez qu'un monstre d'homme paieil , ni sa petite mijaurée de femme, n'ont pa.s besoin de cinq à six cent mille francs de rente pour vivre; eh bien, qu'est-ce qu'on fait? On lui en laissera cinquante mille , je suppose , et même moins , ce qui est encore fort joli, et on parta<]era tout bonnement le reste aux pauvres mères de famille, au\ pauvres vieillards, aux pauvres infirmes, etc. \ ous voyez, ce n'est pas plus difficile que ça ; tout le monde est content, heureux ; chacun prend son café au lait le matin, ce qui fait singulièrement aller la consommation d'épiceries, et la France reprend son ran}i[. Voilà, j'espère, ma chère madame Jabulot, la crème d'un jjouvernenieiil ; aussi j'ai rc-pondu à t Iodard de la voix de M. Jabulot... (Vest donc chose convenue, n'est-ce pas, madame?

^nnniK jabl'I-OT. — Madame...

AUDAMK r.oDARi). — \ OUS couseutcz... je le savais bien, et il n'y a rien de tel que les honnêtes f(ens pour s'entendre... Ah! que j'étais bien sure que ce



n'était pas ù un M. Dubreuil qiip M. Jabiilot aurait douné sa voLx.

MADAME JABULOT. — Pourtant, madame...

MADAME GODARD. — Il n'y a que des gens de rien, de mauvais citoyens, des serdles, des esclaves , qui fassent des choses pareilles.

MADAME JABULOT, jjiquée. — Je ne me crois pas plus esclave qu'une autre, madame, et pourtant j'ai engagé mon mari, qui pense comme moi, à donner sa voix à ^I. Dubreuil.

MADAiiE GODARD. — Mais c'cst qu'elle plaisante à ravir, cette chère madame Jabulot!

MADAME JABILOT. — Je ne plaisante pas du tout, madame.

MADAME GODARD. — Ah ! par exemple ! je connais trop vos sentiments, votre délicatesse , pour croire cela, madame ; je vous demande un peu qu'est-ce qu'on dirait ? Que c'est parce que M. Dubreuil se fournit chez vous que votre mari lui donne sa voix... Ce serait joli! Du tout, du tout, vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous connais trop, ma chère madame Jabulot, pour ne pas compter sur la voix de votre mari en faveur de Godard et de son gouvernement.

MADAME JABLLOT. — Je VOUS répète, madame, que je parle très-sérieusemen^, et ce n'est certainement pas parce que

M. Dubreuil est une de nos pratiques, notre meilleure pratique, que nous irons lui préférer AI. (lodard ; au contraire...

[-■2 COMKDIKS SOCIALES.

Ai.ADA.AiK r.DDARi). — Au Contraire? Kli l)ion.' l'avni rst naïf, an moins.

AiAD.AAiK lAHi LOT. — Chacun est lihrc de nommer qui bon lui semble.

AiADAUE (;oi>ARi>. — Ob ! sans doute, les millionnaires d'abord.

AiADAAiK JAHi LOT. — Ouaud Ça sc trouve, ça n'est pas à dédaigner ; au moins ça fait aller le commerce.

AMDAME rîoDARi). — VA cd parle bien! et c'est surtout bien llatteur pour l'amoui-propre de se voir représenté par de pareilles brutes, et par le fils d'un chaudronnier encore !

MADAAiK .TAïui.oT. — Xous autrcs épiciers, nous ne pouvons pas nous plaindre de cela.

MADAMK coDARD. — Ob ! c'est uu bcau choix, bien dij{ne de vous, en effet!

AiAnriiK .lARLLOT. — Chacun son {T[oÙt.

AMD^MK (i(ii)\Ri). — Il y a des goûts bien singuliers et bien ridicules toujours.

AiADAMF .URILOT. — Oh ! si mon mari avait nommé M. Godard !

AiADAMK (iODARi). — Il aurait au moins fait preuve de bon sens, et encore, madame, il y a certaines gens et certaines opinions qu'il est plus flatteur d'avoir contre soi que pour soi. Adieu, madame.

MADA.MK .iABrL(»T. — Adicu , madame, votre servante. {Sort mfn/ntne (iodard.) {Seule.) Voyez-vous la péronnelle, avec son M. (îodard (jui veut prendre dans la poche des autres pour donner aux infirmes ;

LK 1, lidISLATKLH. 17;}

allez donc lui préférer une [)rati(|uc comme Al. Duhreuil :

## SCENE IV

lABLLOT, eiUrdiil. — Au diable les eleclions !

.MADAME JABLLOT. — Allons! qu'est-ce que' tu us maintenant à crier comme cela?

.lABLi.OT. — J'ai, j'ai, que le diable m'emporte si je sais qui nommer à cette heure...

MADAME .JABLi.oT. — Comment î... hier encore tu voulais voter pour AI. Dubreuil ; ce petit AI. Friquet, qui est si amusant, si drôle, t'avait prouvé clair comme le jour que tu ne pouvais mieux faire... Enfin ne te rappelles-tu pas que tu disais : Où diable ce garcon-là va-t-il chercher tout ce qu'il dit?

JABLLOT. — Sans doute, AI. Friquet m'avait coni^aincu. Je savais bien d'ailleurs que AI. Dubreuil était un homme raison-

nable , ami de l'ordre et du (gouvernement, qui, étant très-riche, a l'intérêt à ce qu'on soit tranquille, qu'on ne fasse pas d'émeute, et que le commerce marche ; et puis c'est un bourgeois comme nous, c'est tranquille, ce n'est pas comme cet enragé de AI. Godard qui ne rêve que la guillotine , ou à ce sournois de AI. Alelval , qui certainement pense à lui seul pire que tous les autres ensemble, puisqu'il ne veut pas dire ce qu'il pense. Tout ça c'est vrai, et ça me paraissait si vrai, que je l'ai dit à tous mes amis du café Saint-Alartiii , qui



l'ont dit à leurs amis, de façon que j'ai bien une cinquantaine de xoix assurées pour M. Dubreuil.

M.^UAME JABILOT. — Eh bien!... quelle mouche te pique à cette heure? Pourquoi ne t'en tiens-tu pas là, à ta première idée?

JABLJ.OT. — Parce que... parce que... parce que depuis j'ai réfléchi.

Ai.Ai)A:\rE .1 ARiLOT , ej/'raycc. — Tu as réfléchi ! toi 1 monsieur Jabulot? Ah! mon Dieu! mon Dieu! tu as réfléchi! mais tu avais donc quelque chose? est-ce (jue tu te sens indisposé? veux^tu de l'eau de mélisse sur u!i morceau de sucre ?

.nui i.OT. — ^lais non, mais non, cette réflexion-là m'est venue toute seule... Mnlin j'ai réfléchi que M. Dubreuil m'a fait faire ce matin même une commande de 4,000 francs.

:mai).amk jahli.ot. — Eh bien! raison de plus.

j \Bi LOT. — Raison de moins ; maintenant si je vote pour lui j'aurai l'air de vendre mon vote , de céder à sa richesse , et je

n'entends pas ça ! si je votais seul, à la bonne heure; mais je te dis qu'ils sont là une cinquantaine d'électeurs du café Saint- Martin qui devaient voter comme moi avant la commande, et maintenant j'aurais l'air de les faire voter pour mon intérêt, et c'est mal.

MADAME JABULOT. Ah çà! VOJOnS , CS-tu fou ?

Peux-tu empêcher M. Dubreuil de t'acheter tes marchandises parce qu'il veut être député? \'es-lu pas épicier avant d'être électeur?

LE LEGIï-LAT Ll H. 175

JABLLOT. — Sans doute , mais on croira que c'est pour ça que j ai voté pour lui.

MADAME JABLLOT. — Mais tu sais bien, toi, que tu étais décidé à voter pour lui avant sa commande, tu es du parti du gouvernement ; qu'est-^e qu'il y a d'extraordinaire à ce que tu votes pour le député du jjouvern'iment ?

JABL LOT. — Oui , mais raêrae avant sa commande il s'e fournissait chez nous.

MAUAiiE JABLLOT. — Kh bien ! alors?

JABLLOT. — Alors... alors... c'est ce qui m'embarrasse. {Avec colère.) Mais aussi faut-il qu'il y ait des gens assez enragés pour vouloir être députés... je vous demande un peu à quoi ça leur serf." Alil je voudrais maintenant voir cette commande au diable et les élections aussi. A quoi est-ce bon , à vous tourmenter, à vous déranger, à vous faire faire plus de mauvais sang en une heure qu'on n'en ferait dans toute sa vie !

AiADAiiE JABLLOT, — Alors volc pour M. «jodard. . .

JABLLOT. — Du tout, je le déteste... il fait l'important, et puis il est républicain, et je tiens à mu tète. . .

JIADAME JABlLOT. — Alors vote pour ce M. Frédéric Melval, un auteur qui n'est d'aucun parti... ('a ne te compromettra pas.

JABLLOT , jf)i(jnaiit les tnains avec effroi. — Donner ma voix à quelqu'un qui n'est d'aucun parti '. mais j'aimerais mieux \ oter pour un RobcspieiTe I Un Marat ! un tigre déchaîne I

r,i; COMKDIKS SOCIALES.

MADAiiK jAHii.uT. — Pourtant , AI. Friquet disait (|ue ce M. Melval était un bien honnête homme.

j ABLi.oT. — Mais tu ne comprends donc pas qu'il (lisait cela avec une sanglante ironie; sans cela, pourquoi ne m'aurait-il pas engagé à voter pour lui , et m'aurait-il tant pressé pour M. Dubreuil? In honnête homme! j'aime beaucoup ça... un homme est toujours d'un parti quelconque ! Ma femme , je n'ai pas vu la terreur de 03 , et je ne suis pas arrivé à mon âge sans savoir ça! un homme qui n'est d'aucun parti... Mais tu ne réfléchis donc pas que c'est comme qui dirait un homme qui n'est d'aucune religion, un athée, un vrai monstre!... Tiens, rien que d'y penser, ça me donne la chair de poule... Voter pour ce M. Mcival, ah bien! oui... si je ne vote pas pour M. Dubreuil, j'aimerais mieux, à tout prendre, voter comme je votais avant la révolution de juillet, |)our M. de Saint-Maur ; c'est la crème des honnêtes gens ; à part qu'on dit qu'il veut la dîme , les droits féodaux et Henri V ; mais au moins, c'est un liomnie très-dévot; et, entre nous, sans une fausse honte et les bêtises de ton frère Christophe , je serais encore marguillier comme sous la Restauration.

.Ai.ADA.ME J.AHLLOT. — Oui , jc te cousciUe de t'en flatter! c'était encore du joli!... tu dépensais tout ton temps et tout ton argent à la sacristie... comme tu le dépenses maintenant au corps-de-garde ; tu te ruinais en cierges, comme maintenant en bonnets à poils et en pompons ; avec tout ça dans le quartici' on l'appelait ('a;fot... bigot... jésuite... Aussi, moi,

LK LKGl>LAT!;i R. 177

je ne veux pas que tu votes pour M. de Saint-Maur et tous ses jésuites...

JABLLOT. — Tiens , te voilà comme ton frère , juste comme ton frère I

MADA.ME JABLLOT. — G'cst possil)Ie, mais moi je te dis que, si tu ne votes pas pour AI. Dubreuil, tu dois voter pour ce AI. Alelval. AI. Friquet disait qu'il avait une petite femme charmante, et que leur ménage faisait plaisir à voir.

JABL LOT , avec dignité. — Je serais sous la hache du hourreau , ma femme , qu'on ne me ferait jamais donner ma voix à quelqu'un qui a l'audace d'avouer qu'il n'est d'aucun parti I Ainsi ne me parlez plus de ce forcené-là... madame Jabulot , ne m'en parlez plus.

MADAME JABLLOT , impatientée. — Tiens , tu me fais rire , avec ton air bouffi. Eh ! nomme qui tu voudras, après tout ; fais-toi moquer de toi ; sacrifie tes intérêts à je ne sais quelle bête de scrupule , libre à toi...

JABULOT. — Sans doute, libre à moi! et jamais on ne me fera voter pour quelqu'un qui n'est d'aucun parti... et puis, d'ailleurs, j'aime beaucoup ce M. Alelval , qui fait le fier , le milord ! Xe faut-

il pas qu'on aille le trouver, qu'on soit son serviteur de tout mon cœur y est-il donc plus gros seigneur que les autres candidats? Pas seulement une visite, une carte , une démarche auprès des électeurs ! AI. Friquet dit à ça qu'on peut lire ses livres et voir sa vie privée ; mais il est encore bon là avec ses livres et sa



vie privée , M. Melval ! je me moque pas mal de ses livres , moi ! est-ce que j'ai le temps de lire ses livres , moi? est-ce que j'ai le temps d'aller me mitifjer dans sa vie privée? Comment! ça veut être député et ça ne sait pas seulement la manière de s'y prendre! ça ne sait pas seulement l'a, b, c du métier. Est-ce que ce n'est pas au candidat à venir prier les électeurs de vouloir bien le choisir?... Ah! c'est ce farceur de Aloutonnet , l'huissier-pi-iscur , «ju'il fallait entendre! comme il vous l'a arrangé, ce M. Melval! hier soir tout le calé Saint-Martin en riait , mais en riait à s'en tenir les côtes !

MADA.MK .lAHLLOT. PuisqUC tu UC VCUX paS Ic

nommer, que faire?

JABL LOT. — Je te répète que , si je ne vote pas pour M. Dubreuil , je revoterai pour M. de Saint- Maur. .. Et pourtant, c'est dommage, car M. de Sainl- Maur, tout brave homme qu'il est, c'est un noble; tandis que M. Dubreuil me va, c'est un bon bourgeois comme nous; il est dans mes idées, et, comme me disait M. Eriquet : « Je suis sur que vous et M. Dubreuil vous vous entendriez très-bien ; vous êtes laits pour vous comprendre, d Tu te souviens , n'estce pas? Je ne lui ai pas fait dire ; aussi c'est ce qui me désole... c'est ce qui me donne tant de regrets! Ah! mon Dieu!

mon Dieu! quel embarras!... maudite commande! comment faire?

MAUA.MK JABLLOT. — Ecoutc, Jabulot... lu hésilcs, n'est-ce pas?

LE LEGK>LATKLR. IVj

JABI LUT. — Franchement , si je n'hesilais pas , je serais déjà décidé.

AiADA.AiK JABLLOT. — Eli bien I dans ce cas-là, il faut s'en rapporter au hasard ; parce que le hasard , c'est toujours la volonté du bon Dieu , n'est-ce pas ?

JABULOT. — Ça , c'est très-vrai.

AiADAAiE JABULOT. — Eh bien! tire à la courte paille ; comme ça ce sera le hasard qui aura décide entre il. Dubreuil et M. de Saiut-Maur, et tu n'y seras pour rien ; qu en dis-tu?

JABULOT. — Tiens, tiens, tiens, tu as raison, ma foi ; j'aurai, co i^me ça, ma conscience en repos ;car, après tout, c'est l'essentiel.

MADAME JABULOT , prenant des allumettes. — ( A part. ) Et moi je réponds du hasard. ' Haut. \ Choisis... , la grande allumette ce sera M. Dubreuil.

JABULOT, tirant. — A la grâce de Dieu!...

MADAiiE JABULOT, cassant l'autre allumette. — C'est la grande... tu le vois bien; c'est le sort qui le veut...

JABULOT. — A la bonne heure , je nommerai M. Dubreud ; au moins , comme ça , je n'ai rien à me reprocher, j'aïuai agi en

conscience.

## SCÈNE V

In cure.

PREMIER HA niTiK, teiiaiit le Moniteur el s'adres- ■sant à un autre Iiahituc. — Tiens... les élections sont finies dans le "*" arrondissement... C'est M. Jérôme Dubreuil qui est élu.

DEUXIÈME HABiTiÉ. — Qu'cst-cc quc c'est que ea, Jérôme Dubreuil î

PREMIKR HAHITIJÉ. Ni VU, ui COnUU.

DEUXIÈME iiAiîmÉ. — Et qtii étaient les autres candidats ?

l'REMiKR HiiuTiK. — W. (lodard, avocat, républicain; M. de Saint-Maur, carliste... Tiens, il y avait un quatrième candidat !

DEUXIÈME HMuri É. — Un quatrième candidat! mais c'est impossible, il n'y en a jamais que trois, puisqu'il n'y a que trois partis : républicain , gouvernement, et carliste.

PREMIER imuTUÉ. — Sans doute... mais ca u'einpèche pas qu'il y avait un quatrième candidat.

DEUXIÈME HABITUÉ. — Alais de quel parti?

l'RE.MiER HAHii uÉ. — De SOU parti à lui tout seul ; et ce monsieur s'appelle l'Védéric Mclval.

DEUXIÈME HARiTUÈ. — Allons donc , c'cst impossible ; il faut bien être d'un parti ou d'un autre.

PREAIIER HABITUÉ. — LisCZ plutôt VOUS-mÔmC...

DRUMKMK HABiTiK. — Xon , liscz vous-mêmo ; jr vous écoute.

PREMIER HABITUÉ , lisaut. — (i Les Opérations définitives du collège électoral du ^"^^ arrondissement ont eu lieu hier. Les candidats étaient : M. Dubreuil, candidat constitutionnel ; M. Godard, candidat radical, et M. Tristan de Saint-^Iaur, candidat légitimiste. Par une singularité qui ne s'est jamais présentée jusqu'ici, il y axait un quatrième candidat, AI. Frédéric Alelval. Ce dernier n'ayant fait aucune profession de foi ni désigné l'opinion qu'il désirait représenter, on ne cite sa candidature, qui n'a d'ailleurs été appuyée par personne, que pour mémoire. M. Melval est auteur de plusieurs ouvrages politiques, statistiques, littéraires et philosopliiques , qui sont, dit-on , plutôt les rêves d'un homme de bien (|ue des théories applicables au gouvernement de !a société. » {Haussant les épaides. ) C'est cela, un songe-creux, un rêvasseur d'utopies.

DEUXIÈME HABITUÉ , soiniaiit lie pitié. — Quelque chose comme un poète. L'imbécile ! Lisez toujours.

PREMIER HABITUÉ , Usaiit. — u . . . Applicables au gouvernement de la société. Il faut malheureusement signaler à l'indignation publique une bouffonnerie bien condamnable dont cette élection a été le sujet. Tous les esprits sérieux et sincèrement attachés aux libertés publiques gémiront profondément sans doute de voir ainsi fouler aux pieds un des plus beaux droits que notre

glorieuse révolution nous ait h'gués. Un assez grand nombre de citoyens, égarés



par cet esprit de scepticisme et de moquerie (|ui ne respecte rien , ont inscrit sur leur bulletin les noujs de M. de Marlborough , d'autres celui du Grand- Turc... 1)

DEixiKME HABiTLK , l'in/tf. — Ail ! ah ! ah ! ah ! les satanés farceurs !

l'RKAiiKH HAïuTi K. — Vous ricz de cela, vous?

DEixihiME HAïuTiK. — Parblcu ! je crois bien, c'est fait pour ça !

PREMIER HAniTLÉ. — Aloi, je trouvc cette plaisanterie stupide. (Il ro/i fi/me : ) i D'autres celui du (Irand-Turc ! Pourra-t-on jamais croire enfin que > jjràce ù ce dédain de nos institutions les plus précieuses, M. Marlborough et le Grand-Turc aient été ballottés! Tel a été le premier résultat de ce déplorable scrutin : électeurs, 300.

» Le Grand-Turc, 09 voix.

» M. de Marlborough, 80 voix.

•D M. Dubreuil, 08 voix,

» M. Godard, 50 voix.

» M. Tristan de Saint-^Iaur, V5 voix.

## M. Melval

j Au second tour de scrutin, les voix du Grand- Turc s'étant reportées sur M. de Marlborough, M. de Marlborough a été proclamé député du "^^ arrondissement, ï)

nKUXihiME HAiimi':, 7'iant. — Ah! ah! ah! il n'y a (|ue le Français pour inventer des farces pareilles: aussi a-t-on raison de dire que nous sommes le peu-

F- F. LKGISLATKIR. l.sS

pie le pins spirituel de l' univers. Mais vous disiez que c'était M. Dubreuil qui était député.

PREMIER HABiTiK. — Attendez donc en6n : n. Heureusement un vice de forme ayant fait annuler l'élection, on fut obligé de procéder à un nouveau scrutin, et sans doute les fauteurs de cette parodie dérisoire d'un des actes les plus graves du gouvernement représentatif, rougissant de leur coupable légèreté en entendant les cris d'indignation qu'elle avait soulevés dans le collège, plus sages au second scrutin, s'abstinrent de ces déplorables plaisanteries, et, reportant sur le candidat constitutionnel les voix perdues sur le Grand-Turc et sur M. de Marlborougli, assurèrent l'élection de M. Dubreuil, qui a été proclamé député à une immense majorité. '■

DEL xiKME H ARiTi K. — Ah ! mou Dicu, mou Dieu ! quelle bonne farce ! ça a dû joliment faire rire les électeurs.

PREMIER HABITUÉ. — Ça u'empêche pas que ceux qui ont voté d'abord pour M. de Marlborough ou pour le Grand-Turc crieraient comme des orfraies si demain on voulait porter la

moindre atteinte à ce qu'ils appellent leur droit électoral. Tenez... savez-vous une chose? ces folies-là, ça fait regretter l'Empereur, tout despote qu'il était, ou plutôt parce qu'il était despote... Ah! les Français... les Français!...

nEixii^iME HARiTVK. — Bah ! bah ! il faut bien rire

un peu aux élections comme ailleurs, et plus qu'ail leurs !

Premier hahilui- hausse les épaules et sort.

liE OaOEUR.

Si le sacerdoce du législateur est saint, magnifique et révéré, peut-il être plus saint, plus magnifique et plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui choisissent le législateur? de ceux qui, le sacrant d'un vote absolu, lui mettent librement au front une des trois couronnes de l'Etat?

\'est-ce pas une formidable puissance? \'est-ce pas une responsabilité terrible que celle-là?

^lais si cette puissance est formidable, si cetle responsabilité est terrible, par combien de longues et anxieuses méditations, par combien d'études, de travaux, de doutes accablants ceux qui l'exercent achètent-ils, hélas! ce droit souverain? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions ! Avec quelle sévérité ils inteiTogent religieusement leur conscience, seul et inflexible juge de la sagesse ou de l'intégrité de leur choix!

i.xE VOIX. — Droit d'élection! droit souverain! Siéger à ce tribunal populaire devant lequel vient humblement comparaître l'élite de l'intelligence, du savoir et de la probité du pays !

Dire irrévocablement à celui-ci : — Va, je te choisis! monte à cette tribune sacrée, où s'agitent les destinées de la France... Va... je le veux, car je te juge digne de défendre nos plus précieux intérêts ; d'avance enfin je reconnais la sagesse des lois que tu nous auras données.

Je te choisis!... parce que dès longtemps j'étudiai attentivement ta vie... et que toujours je l'ai trouvée belle et pure...

Je te choisis!... parce qu'après avoir soigneusement pesé ta valeur morale et celle de tes rivaux, je t'ai trouvé plus pur que les plus purs, mieux instruit que les plus instruits ; parce que je sais que, grâce à ton savoir sans bornes , à ta vaste intelligence , à ta haute raison, fruits de l'expérience et des travaux d'une jeunesse laborieuse, tu pourras résoudre avec autant de sagesse que d'impartialité les questions sans nombre qui te seront soumises.

Etranger moi-même aux stériles et fatales dissensions des partis, je te choisis enfin parce que tu n'appartiendras jamais à d'autre parti qu'à celui du pays, et que ton âme austère et forte saura toujours ré-sister au despotisme des grands comme à celui de la populace.

^lais après comme avant l'élection de mon choix, que de craintes, que d'hésitations, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs ! "

Si j'avais envoyé à la face du pays un législateur indigne ! s'il allait faillir honteusement à une des exigences impérieuses du sacerdoce auquel je l'ai

l.sr, COMKDIES SOCIALES.

voué ! Hélas ! hélas ! cette pensée m'épouvanle !

r\K Al TRE VOIX. — Les conséquences du pouvoir dont je suis revêtu accablent souvent mon esprit par leur grandeur incommensurable. Sans doute ceux qui briguent mon choix ont tous des droits basés sur la \ie la plus irréprochable, sur l'intelligence la plus splendidement cultivée! Mais choisir parmi tant de savoir et tant de vertu ! Quelle tâche à la fois délicate et imposante ! dev iner à l'écorce l'excellence des fruits ! préjuger par une élection irrévocable du bien que pourra faire au pays tel de ces hommes éminents plutôt que tel autre !

Aussi, en songeant, hélas ! à l'instabilité des choses sociales et au principe dominant de chaque intelligence, je tâche de pénétrer si le génie de celui que je veux choisir doit atteindre son suprême développement dans le calme fécond d'une paix profonde, ou s'il doit au contraire mûrir au feu des orages civils, ainsi que ces plantes valeureuses qui cherchent un sol fertilisé par la cendre des volcans.

Clar avant de fixer mon choix, à l'aide d'inductions tirées de la science du passé et de longues méditations sur le présent, j'ai encore tâché de soulever le voile de l'avenir, afin de deviner si la paix ou la guerre étaient réservées à mon pays, et de préférer alors celui-ci à celui-là. Mais, hélas! mes efforts ont été vains. Un nuage épais et sombre s'étend autour de moi; est-il gros de tempêtes? ou bien, se dissipant à l'influence vivifiante du soleil, doit-il dévoiler un horizon pur et serein? Quel sera l'avenir, enfin?

Jp ne sais, je ne sais! aussi, avant comme après l'élection de mon choix, que d'hésitations, que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

i \E Al TKK VOIX. — Le juge condamne ou absout au nom de la justice, le prêtre condamne ou absout au nom de la divinité ; mais le pardon qu'ils accordent, mais la peine qu'ils infligent sont basés sur des réalités apparentes. Sans doute l'esprit de l'homme, alors même qu'il se fait ou se dit l'organe de la justice ou de la divinité, n'est pas infaillible ; sans doute il peut errer... Terrible et souvent irréparable malheur ! mais cette erreur n'est funeste qu'à une seule victime, mais mon erreur, ô mou Dieu ! si je choisis avec passion on avec aveuglement, peut atteindre mon pays tout entier ! peut le frapper dans son bonheur, dans sa gloire et dans sa liberté! Qui me dira que sous tant de magnifiques dehors, dont l'éclat a satisfait ou charmé ma conscience, qui me dira que l'homme de mon élection ne cache pas une ambition effrénée? Qui me dira qu'il n'emploiera pas à subjuguer, puis à dominer les assemblées, cette magie d'une parole entraînante, cette irrésistible autorité du savoir et de l'expérience qui ont rendu son nom si puissant? Qui me dira enfin qu'un jour il ne courbera pas le front de ses rivaux sous son impitoyable despotisme, ou qu'il ne livrera pas mon pays à tous les sanglants désastres de l'anarchie?

Quel sera l'avenir, enfin? Je ne sais, je ne sais! aussi, avant comme après l'élection de mon choix,

que d'hésitations, que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

LE CHOEiR. — Si le sacerdoce du législateur est saint, magnifique et révéré, peut-il être plus saint, plus magnifique et plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui, le sacrant d'un vote absolu, lui mettent librement au front une des trois couronnes de l'État.

X'est-ce pas une formidable puissance? n'est-ce pas une responsabilité terrible que celle-là?

Mais si cette puissance est formidable, si cette responsabilité est terrible , par combien de longues et anxieuses méditations, par combien d'études, de travaux, de doutes accablants ceux qui l'exercent achètent-ils, hélas! ce droit souverain? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions ! Avec quelle sévérité ils interrogent leur conscience, seul et infiexible juge de la sagesse on de l'intégrité de leur choix!



## SCÈNE PREMIÈRE

La scène se passe (Lins le dépailcment de , à Giangeneu\e, pc!i(

village aax confins duquel est bâtie la maison de campagne de Frédéric Molval. Six mois se sont passés depuis l'élection de Dabreuil. La maison de Frédéric est très-petite, mais tous les détails en sont soignés avec amour ; on voit que cette retraite lui est chère. Le jardin est très-borné ; devant la maison, un massif de chênes séculaires borde une belle pelouse. Au fond du jardin , cachée par une haie de lilas et d'aubépine en fleurs, s'élève une modeste chapelle , où reposent le père et la mère de Frédéric. Il est huit heures du matin , le ciel est pur, l'air calme , le soleil resplendit par un beau jour de printemps. Eugénie, vêtue d'une robe blanche et d'un grand chapeau de paille, s'occupe de diriger i?s branches de quelques rosiers qui tapissent un des côtés de la

maison. De ce coléj une porte enti'ouverte laisse apercevoir la bibliothèque de Frédéric.

ELGÉME , secouant des branches. — Quelle belle rosée de mai ! combien ces chers rosiers vont s'en pénétrer et s'en réjouir!... {Dirigeant une branche

dans le treillage.) Maudite branche» rebelle !... ne vois-tu donc pas que je veux te placer ainsi, afin que tes fleurs encadrent mieux la porte de la bibliothèque de mon Frédéric?... Il faut tout te dire , en vérité! {Fixant la hvandie.) Ah! maintenant, c'est à merveille , et dans quinze jours Frédéric ne pourra pas lever les yeux de dessus ses livres sans voir une belle touffe de roses, de jasmin ou de chèvrefeuille, (|ui, agitée par la brise, aura l'air de venir lui dire «paiement bonjour. Mais aussi (|ue de soins nous avons donnes à nos fleurs depuis six ans ! que de craintes des <{rands hivers et des printemps pluvieux!... Enfin il faut être juste, elles commencent à nous dédommager de tant de peines... ce n'est pourtant rien encore : c'est dans quatre ou cin(| ans qu'il laudra voir tout cela... A cette époque je veux que notre petite maison ne soit qu'un bouquet.

FKKDÉiuc , sortant rirement de la ùibliot/ièfjuc , et j)icnant (jair/nenf les mains d'Etujénie. — J'en étais sur! j'cutendais depuis un quart d'heure certaiu léger frôlement dans les branches qui m'annonçait la présence de quelque oiseau turbulent, ou la tienne, impitoyable tyran de ces pauvres rosiers... (// l'embrasse.) \ oyez un peu ! ji'ont-ils pas l'entêtement de se vouloir toujours tourner du coté d'où leur vient la lumière et le soleil, tandis que mon petit despote aux mains blanches voudrait, lui, absolument les forcera regarder dans mon antre obscur, et à sentir l'odeur de mes vieux livres...

KLGKMK. — Plaisantez à votre aise, monsieur;

LK LEGISLA TF.IR. l!'l

mais au moins venez ici voir ce coup dVeil encJianteur, et avouez à mes pieds que cette maisonnette n'est plus reconnaissable , depuis qu'elle est ainsi treillagée de tleurs. Eh! qui a eu cette idée, dites? n'est-ce pas moi ?

FRÉDÉRIC, tendremoit. — Oh 1 oui, toi: toi! c'est toujours toi, dès qu'il s'agit de plaire au canu', à l'esprit ou aux yeux ; et jamais ton goût ne t'a mieux inspirée , jamais soins délicats et élégants n'ont été mieux employés qu'à embellir cette modeste demeure. \e nous rappelons-nous pas toujours avec une ivresse croissante qu'ici se sont passés les premiers mois de notre amour? que ces fleurs enfin, comme les plus doux moments de notre vie... datent de cet heureux temps-là, aussi? ne trouves-tu pas charmant de pouvoir, un jour, compter l'âge de nos rosiers par les années de notre bonheur?

EUGÉNIE. — Oh! oui, mon Frédéric, car je ne me lasse jamais de compter avidement les jours, les heures de félicité que le ciel m'a déjà donnés ; vrai , je comprends maintenant le bonheur des avares qui sont toujours à calculer leur trésor. (Acec expansion.) Oh! c'est que je suis si heureuse ! si heureuse !

FRÉDÉRIC. — \'est-ce pas? Tu me rends si heureux! tu m'aimes tant! tu es pour moi d'une bonté, d'une tendresse si adorable , que la conscience de donner un pareil bonheur doit être bien ineffable !

EUGÉNIE. — Ineffable comme ton amour... Mais toi ! es-tu bien véritablement heureux. . . dis ?. . .

rRÉUKUic. — Si heureux, que je tremble que cela ne puisse pas durer ; cette seule crainte puérile est mon unique chagrin.

ELGKMK. — Et cette vilaine élection, cette illusion si cruellement détruite?

FKÉUKUic. — Je n'en souffre plus maintenant... Mais tu le sais, tu as dû le sentir aux puissantes consolations que lu as été obligée de me donner, ah! les premiers moments m'en ont été pénibles... bien pénibles ! car je t'ai dit ma faiblesse et mon orgueil. Malgré moi, jusqu'au dernier instant, j'ai eu de l'espoir ; je ne sais quelle voix mystérieuse me disait : i Espère; une noble couronne t'attend! enfin, est venue l'heure de la probité, du savoir, des vues généreuses et de leur triomphe sur l'intrigue , l'ignorance ou l'ambition... -n ^lais, hélas! je le sens maintenant (souriant) , cette voix mystérieuse et surtout trompeuse... c'était celle de ma vanité, la seule qui ait appuyé mon élection.

KLT.KViK, acec exallation. — \e plaisante/ pas ainsi, l<'rédéric. . . je vous en prie! cette voix disait juste... car c'était la voix de votre conscience; qui donc n'eut pas espéré à votre place? Allez doiic prévoir qu'une assemblée en délire, après avoir promené sa majorité du Grand-Turc à M. de Marlborough, finira par en affubler un M. Dubreuil, comme d'un masque ridicule ! rigoureuse conclusion d'ailleurs de tant de lâches bouffonneries!... Allez donc croire qu'après avoir passé quinze années dans des travaux sans nombre , qu'après avoir mené la vie la

plus noble, la plus pure, on vous frappera d'oslracisme, parce que vous aurez assez compté sur la solidité de vos vues pour répudier tout esprit de parti. {Àcec exaltation.) Mais c'est à ne pas y croire... c'est à se demander si l'on veille ou si l'on rêve !

FRKDKRic, souriant. — Alais en irérité, je t'admire... quelle éloquence, quel feu , quelle indignation!

EiGKME. — C'est qu'aussi, en songeant à tout ce qu'il y a eu d'odieux et de ridicule dans cette élection, qui a frappé si douloureusement toutes tes justes espérances ,. il m'est impossible d'en parler de sang-froid... maintenant du moins; car, tant que je te voyais souffrir de cette cruelle déception, je n'avais pas le loisir de m'indigner; mais, à cette heure, c'est différent !...

j'KKDKRic. — A cette heure tu feras comme moi, lu ne t'indigneras pas, tu éprouveras de la pitié , de l'intérêt même pour ces pauvres gens dont l'aveuglement s'est révélé d'une façon si malheureuse.

Kl GKXiE. — Tu as raison ; à quoi bon d'ailleurs perdre sa pensée sur de pareils sujets. Regarde, nous voilà presque à parler comme des journaux, nous qui avons pris le courageux , ou plutôt le trèsexcellent parti de n'en lire aucun depuis six mois.

l'RKDKRic. — C'est qu'en vérité, à quoi bon les lire? n'est-il pas mieux de viiTe ainsi dans la profonde ignorance de toutes les stériles discussions qui agitent les partis? à quoi bon être instruit de leurs misères? pour en avoir honte ou pitié. X'ai-je pas un plus doux emploi de mes instants: ta tendresse,

l'étude, nos promenades , nos bois , le soin de notre patrimoine , les visites de quelques amis : cette vie n'est-elle pas mille fois préférable aux orages de la vie politique? Et d'ailleurs l'aurais-je jamais recherchée, cette existence si ardemment agitée, sans l'impérieuse exigence d'un devoir, d'un souvenir sacré? Enfin, si le sort m'a été contraire, j'ai du moins vaillamment tenté de remplir le dernier vœu de mon père.

EUGÉNIE. — A ce propos , mon ami , j'oubliais de te dire que le mur de la chapelle aura besoin de quelques réparations, tant il est envahi par les plantes pariétaires... bien que j'aime comme toi cette parure mélancolique des vieux monuments , il sera nécessaire de la sacrifier un peu.

FRÉDÉRIC. — S'il le faut, je m'y résignerai; mais j'avoue ma faiblesse, ce sera avec peine, car ma mère avait elle-même semé ces plantes entre les intervalles des pierres, afin de cacher l'aridité de ce mur, où est adossé le tombeau de mon père... qu'hélas! elle partage aujourd'hui... Aussi combien cette chapelle est sacrée pour moi! Pendant trente ans, chaque jour n a-t-elle pas été longuement visitée par ma mère , et les heures de méditation qu'elle y passait ne furent-elles pas pour elle sa seule distraction aux soins de ma jeunesse? je dirais presque sa seule joie ! tant son espérance de revoir un jour mon père donnait de sérénité confiante à sa tristesse !

EicÉME. — Et moi, quand je réfléchis à tout ce que tu m'as dit de ta mère, je ne puis cesser d'ad-



mirer la puissante énergie dont elle devait être douée. Sais-tu qu'il fallait être bien courageuse pour oser, à vingt ans, le lende-

main de l'épouvantable massacre des Girondins, aller dire aux bourreaux de ton père : - Vous lui avez ôté la vie , c'était le droit de la force ; mais son âme appartient à Dieu , sa mémoire à son fils , ses restes à sa veuve , et sa veuve vient réclamer ces tristes restes ' '

FRÉDÉRIC. — Oh! oui, elle fut bien intrépide... pauvre mère! Elle , pourtant, toujours si maladive, si frêle ! je me souviens qu'elle me disait : i ilon enfant, lorsque mon mari fut décrété d'accusation, je te nourrissais... Eh bien! depuis ce moment jusqu'au jour où les restes de ton père reposèrent ici, et que mes soins ne te furent pas indispensables, au lieu de me laisser écraser par d'aussi terribles malheurs , sentant combien j'étais nécessaire à ton père pendant ses derniers jours, et à toi pendant les premiers mois de ton existence, je m'imposai, pour ainsi dire , malgré ma faiblesse habituelle, une telle exaltation de forces , que Je pus heureusement suffire à tout , • ajoutait-elie avec une naïveté sublime.

EUGÉ.viB, essuyant ses larmes. — Angélique créature ! suffire à tout! Mots sublimes , en effet, quand on songe qu il s'agissait de suffire aux plus épouvantables douleurs, à la condamnation, à la mort d'un époux, au dr-chirant devoir d'accompagner ses restes, et, parmi tant d'angoisses, de conserver la vie de son enfant.

11(6 COMKDIKS SOCIALKS.

KRKDKRit:. — Mais tu penses bien que cette éiieri^ie fébrile n'était que factice ; aussi ma mère fui bientôt atteinte d'une longue et cruelle maladie, léaclion inévitable de si violents chagrins , dont elle faillit mourir... Mais, ainsi qu'elle me disait en-

core : » Pauvre enfant ! je n'avais pas le temps de mourir! que serais-tu devenu? «

Kl (.K\iK. — Bonne et adorable nature!... o Frédéric! un de mes plus cruels regrets, c'est de n'avoir pas connu ta mère , de n'avoir pu glorieusement réjouir son cœur maternel en lui disant tout mon amour pour toi, de n'avoir pu enfin la rassurer sur l'avenir «le ton bonheur, dont peut-être elle a été bien inquiète...

KRKDKRic. — Moi aussi j'ai souvent bien regretté de ne lui voir pas emporter avec elle cette douce garantie... Ce qui me console, du moins, c'est de savoir qu'elle et mon père sont là, près de nous; car il y a je ne sais quoi de grand , de doux et de triste à la fois dans cette pensée, qu'on vit peut-être sous la protection invisible de ceux qui nous ont été si chers.

Kl «;kmk. — Gela est si vrai, que jamais je ne suis plus tendrement et plus religieusement émue que lorsque je vais passer une heure à méditer sous les beaux arbres de notre chapelle vénérée. Il n'y a dans cette impression rien de douloureux ; c'est au contraire un recueillement bienfaisant qui exalte, qui dilate l'àme , qui la fait planer dans les régions les plus pures...* Les larmes viennent aux yeux, mais



elles sont douces, elles coulent sans amertume... Tiens... comme celles-ci, mon Frédéric... (Elle lut prend les mains qu'elle porte à ses yeux.)

KRfÎDKRic, tendrement. — Eugénie, Eugénie... ces pleurs ?

ELGK.ME. — Pardon, mon ami, mon Frédéric, paidon de ces larmes ; je devrais penser que cette tristesse dont je ne rois, moi,

pour ainsi dire, que la fleur mélancolique, a d'amères et profondes racines dans ton cœur... à toi qui l'as connue, cette mère «i admirable , toi le fils de cet homme courageux et loyal si lâchement sacrifié 1

KRKDKRic. — Xon . je te le jure , Eugénie , mes chagrins ont aussi dépouillé tout ce qu ils avaient d'amertume ; mon cœur renferme un culte si pur et si sacré pour ceux que nous regrettons tous deux, que c'est presque avec bonheur que ma pensée recherche avidement leur souvenir; merci, au contraire, à toi, de ce moment d'attendrissement, de cet épanchement si salutaire au cœur... aussi merci H ces pauvres plantes pariétaires qui nous ont valu ce moment de douce et profonde émotion! et pourtant il faut les sacrifier, dis-tu?

EKJKMK. — Hélas! oui... et puisqu'il faut nous y résoudre... j'avais bien un autre projet, beaucoup plus vaste.

KRKUKRic. — \ oyons. .. voyons... D'abord j'approuve tout d'avance.

Kl GKMK. — Vj\\ bien ! cette prairie qui se trouve de l'autre côté de la chapelle est, je crois, à vendre :



si nous pouvions l'acquérir , notre pieux monument se trouverait alors isolé de ce côté, au lieu de n'être séparé, comme il l'est maintenant, de ces prés que par une étroite vallée. Qu'en penses-tu ?

FRÉOKRic. — Je pense que tu as parfaitement raison ; nous planterons là de ces beaux peupliers d'Italie que ma mère aimait tant.

EifJÉxiK. — Et aussi beaucoup d'bortensias et de pervenches , les Heurs de prédilection de ton père, m'as-tu dit.

FRKOKRic. — Puisque nous parlons de plantations et de fleurs, il faut que je te fasse un aveu.

ELGÉME. — In aveu !

FRÉDÉRIC. — Oh! mais un aveu terrible!

EL(;É\iK. — Et pourquoi terrible?

FRÉDÉRIC. — Parce que j'ai peur d'èlrc «(ronde.

EiGÉxiE. — Grondé... par moi?

FRÉDÉRIC. Oui, tu vas me traiter de fou, de prodijjue, de dissipateur ; mais je n'ai pu résister à ce désir parce qu'il était le tien.

ELCÉxiK. — Le mien ?

FRÉDÉRIC. — Le tien... Te souviens-iu d'avoir dit, il y a deux mois , en regardant les fenêtres de notre salon : Mon Dieu ! qu'une serre-chaude placée en dehors de ces fenêtres serait délicieuse ici!... L'hiver, avoir ainsi un petit jardin tout brillant de fleurs sous la neige et la glace serait mon bonheur... Eli bien...

ELGÉxii:. — Eh bien?

FRÉDÉRIC. — Eh bien ! la serre est faite , il ne s'agit



plus que de la mettre en place, et j'attends de Hollande une collection de plantes exotiques ; mais belle , belle à te rendre folle. . .

EUGÉNIE , r embrassant. — Et tu t'attendais à être grondé?... mais c'est-à-dire que tu veux, comme tu le dis, me rendre folle , folle de bonheur !... car, je le vois , nous passerons l'hiver à Grangeneuve ? Tu réaliseras mon roman , mon rêve d'or, n'est-ce pas, dis?... Ohl quel bonheur! Je pense déjà à nos douces causeries , à nos longues soirées d'hiver ; nous aurons nos travaux, nos dessins, la musique... et puis , tu ne sais pas , oh I quelle bonne idée , je mettrai ma harpe et mon piano dans cette délicieuse serre, un bon grand fauteuil pour toi ; et pendant que vous serez là bien étendu à votre aise , mon beau sultan , puisque vous aimez ma voix , ditesvous ; eh bien , ce sera au milieu de ces fleurs , de ce charmant feuillage , de cette atmosphère embaumée, que je chanterai vos adorations • Mozart , Rossini , Belhni ! tandis qu'au dehors siffleront la bise et la neige. Que dis-tu de ce projet?

L.\ DOMESTIQUE. — ]\Ionsieur, il y a là un homme, avec des pieux et des chaînettes, qui demande à parler à monsieur.

FRÉDÉRIC. — Que veut-il ?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, je ne sais pas.

FRÉDÉRIC , regardant Eugénie avec amour. — - Quel ennui !

EUGÉNIE. — Mon ami, je vous laisse. (Elle sort.)

iOO CO.MKDl K6 SO<;i.\LES.

i^-.tP

## SCENE II

DIRKSXKL, KRKDKRIC.

ni RKs.NKi.. — C'esl ù M. de Mcival que j'ai llioiineur de parler ?

KRKr)Kiu«;. — Oui , monsieur.

uLRESVKi,. — Propriétaire à (irangencuvc ?

KKKDKRic. — Oui, monsieur,

ni «KSVKi,. — Parbleu ! monsieur, vous devez me voir avec bien du plaisir ; car je ne viens pas seulement pour vous proposer, mais vous forcer de faii-e une excellcntissime aPHiire ; en un mot, vous donner l'occasion d'rinpoclier (|iiel(]ues douzaines de billets de mille francs... VA, du temps (|ui court, savezvous (juils ne sont pas faciles à attraper au vol les billets do mille francs?

KRKUKiin: , tris-sirhnnniL. — Monsieur , je ne vous comprends pas.

lURKSVKi.. — C'est pourtant bien clair. {/)«'si<//irinf Ir jardin rt In n/nison (lu Ixnil de sa ranue. ) Tniil ça vaut peut-être une vinj^taine de mille francs , n'est-ce pas? VA\ bien! je vous en donnerai, moi, cinquante ou soixante mille livres. \ Oilà des affaires, de fameuses affaires , des affaires comme on n'en fait j^uère î

LK LKGlîsL.^lELR. iOl

KRKUKRic. — Ma maison n'est pas à vendre, monsieur.

lURESVRL. — Alors, elle sera donc à prendre ?

FRKDÉRic. — Monsieur, vous vous oubliez !

ni RKSXEL. — Mais , monsieur , permettez-moi de vous dire que je ne comprends pas à mon tour l'ignorance où vous affectez d'être au sujet du chemin de fer de ce département. Ce n'est pas d'hier que le tracé en a été fait , votre propriété se trouve traversée en totalité , et des estimations ont dû être faites.

FRKDKRic. — Vous ètcs mal instruit , monsieur ! Le tracé du chemin de fer de ce département passe par les plateaux ; ainsi cette entreprise n'a aucun rapport avec \otre demande d'acheter ma maison qui, je vous le répète, n'est pas à vendre.

i>iR>s\EL. — Allons, allons, monsieur, je vois que vous plaisantez , et vous axez raison ; l'affaire que vous allez conclure est parbleu assez belle pour vous mettre en gaieté.

KRKDÉRic. — Mousicur, la patience a des bornes, le savez-rous ?

DiRKsxEL. — Ma foi, monsieur, vous me l'apprenez depuis un quart d'heure; après tout, votre serviteur de tout mon cœur ; mais je n'y tiens plus. Comment , monsieur, vous feignez d'ignorer que, bien que le premier tracé du chemin de fer par les plateaux ait été adopté par le gouvernement il y a six mois, et qu'il ait d'abord paru réunir les suffrages de la majorité, la Ciiambre , dans sa séance



du () de ce mois , a pourtant définitivement préféré et adopté le tracé des vallées?... Ah çà ! mais, monsieur, si votre ignorance est réelle, ce que je ne puis croire, alors vous ne lisez donc pas les journaux !

FRKDKKic , accablé d'étonnement. — Le trace par les vallées serait adopté !... mais cela est impossible !

DiRESXEi,. — Très-possible , monsieur , et à une grande majorité encore , laquelle majorité est composée en partie des membres de la réunion Dubrcuil...

KRKDKRic, le rcf/nrdanf stupéfait. — Dubreuil... la réunion Dubreuil ?

niRESXEL. — EIi ! sans doute.

FRÉDÉRIC. — Serait-ce donc vrai?... (Silence.) Pardon, monsieur, mais depuis six mois, en effet, je n'ai lu aucun journal ; j'ignorais donc absolument ce changement.

niRESNEL. — Ail ! si vous n'avez pas lu de journaux, alors je comprends parfaitement votre i<^norancc, et je vous fais mille excuses de vous avoir soupçonné de me vouloir plaisanter. Je puis tout vous raconter ; j'étais à la séance comme un des principaux intéressés... La commission chargée de l'examen du tracé [des vallées était donc composée presque en totalité de membres de la réunion Dubreuil.

KRKPKRic. — Encore ce nom... Mais quelle est donc cette réunion, monsieur ?

DURK3XEL. — Eh ! mais , une réunion politique

LE LKGISLATEUR. ±03

très-influente jqui se rassemble à Paris , chez un de nos voisins du département , un député dix fois millionnaire.

FRÉDÉRIC. — M. Dubreuil, une grande influence !. . . mais c'est impossible... Mais est-ce bien M. Jérôme Dubreuil ? Xe confondez-vous pas ?

DLRESXEL. — Pcste!... monsicur, les Dubreuil à millions sont trop rares pour qu il y ait erreur; c'est bien M. Jérôme Dubreuil , M. Dubreuil le député , qui a donné son nom à une réunion politique ; M. Dubreuil , enfin , le propriétaire du journal le. Phare constitutionnel , qui a tant d'influence ! Oh! c'est un homme habile , dit-on.

FRÉDÉRIC. — Dubreuil î Dubreuil .'...

DLRESXEL. — ^ïais , pour revenir au tracé , la majorité de la commission chargée de l'examen du chemin par les plateaux était composée, ainsi que je vous l'ai dit, des membres de la réunion Dubreuil ; or, la commission a tellement changé et remanié le cahier des charges , que la première compagnie a refusé d'entreprendre le chemin ; alors, la compagnie des vallées , qui avait perdu tout espoir depuis six mois , se voyant appuyée par la réunion Dubreuil, est revenue sur l'eau, ses plans ont été de nouveau discutés ; et enfin , la Chambre a voté, dans sa séance du 6 , le chemin de fer du département par les vallées. Ceux qui connaissent le dessous des cartes disent que M. Dubreuil , possédant d'immenses propriétés dans les vallées , et le cheniin les traverssmt en presque totalité, a usé de son influence

H)i CO mi; DIE s SOCIALES.

sur la réunion qui se rassemble chez lui pour obtenir cet avantage qui va lui faire gagner de nouveaux millions. Voilà, monsieur, l'histoire du chemin de fer par les vallées.

Fiéfh'iic reste auéanli.

DLHESXEL , répétant. — Voilà , monsieur, l'histoire du chemin de fer par les vallées.

KRKDKiuc , à jyavl avec douleur. — ^lon père ! ! ma mère ! ! quitter cette pauvre maison ! î

DiuKsxKL. — Du reste, monsieur, tout le monde y gagne, et, dans la proportion de votre fortune, vous y gagnerez autant que M. Dubreuil ; (prenant un j)lan dans son carton ) car, d'après nos plans, il ne vous reste pas dix toises de terrain , votre jardin se trouvant heureusement traversé en longueur par le chemin, monsieur. . . absolument en longueui*. . . II faut avouer qu'il y a des gens bien heureux !

KKKDKUKJ. — Oh! mes rèvcs d'avenir... mes projets... Eugénie! Ah! pauvre mallieureuse femme î...

ni RESVKi, , montrant toujours sonjûan. — Voyez, monsieur... tous les bâtiments y passent, y compris même ce petit bout de fabrique à clocheton qui est là-bas derrière les arbres ('// montre la chapelle du houl de sa canne) , et qui a l'air de tout ce qu'on veut.

l'RKDKJUC , avec emportement. — Taisez -vous, monsieur , taisez-vous ; c'est le tombeau de mon père et de ma mère. [\vec amertume.) Et cela vous me le payerez aussi, n'est-ce pas, monsieur! vous me le payerez à prix d'or! vous en ferez l'estimation.



comino vous dites ! Kt dans votre tarif, combien les cendres des morts se payent-elles?

DLREsxEi.. — Monsieur... si j'avais su, monsieur... croyez bien... le véritable deuil est dans le cœur... le...

FRÉDÉRIC. — Assez , monsieur ! Et quand laudrat-il abandonner cette maison?

i>i RKSXEi,. — Monsieur , notre compagnie a tellement hâte de faire jouir le pays des immenses bienfaits que ce nouvel et miraculeux moyen de transport doit...

FRÉDÉRIC. — Je vous demande à quelle époque , monsieur, je devrai abandonner cette maison à l'expropriation qui m'en chasse ?

Di RESXEL. — Oh ! monsieur , à votre aise ; rien ne presse , dans un mois au plus tard.

FRÉDÉRIC. — Il suffit, monsieur...

DiRESNEL. — Croyez bien, monsieur, que l'intérêt général. . .

FRÉDÉRIC, le reconduisant. — Il suffit, monsieur... (Diiresnel sort. )

FRÉDÉRIC. — Oh! cela est affreux!... affreux!... quitter ces lieux oîi repose mon père, oii j'ai fermé les yeux de ma mère , où je suis né , oîi se sont si doucement écoulées les premières années de mon bonheur... ces lieux enfin qui datent et résument les moments les plus heureux et les plus solennels de ma vie... ( Silence. )... Et moi aussi, pourtant, j'ai élevé ma voix contre le despotisme inique des anciens temps ! contre le despotisme qui pouvait et

osait tout ; mais le despotisme d'un seul aurait-il osé me déposséder ainsi ?Xon, non, jamais le despotisme d'ujj seul n'a été si odieux, si implacable, si féroce, que ce despotisme imposé par l'intérêt de tous ! Attachez-vous donc au sol maintenant par les liens de la propriété , de la famille , pour les voir ainsi briser ! Ayez donc la noble et sainte ambition de laisser à votre enfant la maison qui fut votre berceau ! Faites-lui donc ainsi un pieux devoir de la sage conservation de ses biens , afin qu'à son tour il la lègue à son fils! Pensez donc à l'avenir, enfin, pour que la première entreprise folle et prématurée vienne ruiner d'un souffle tant de laborieuses et chères espérances... (Silence.) Mais, hélas! les regrets m'égarent. .. sans doute, l'intérêt du petit nombre doit être sacrifié à celui de tous; moi-même j'ai proclamé cette vérité... je la dois donc subir... Mais, hélas ! ma pauvre maison de Grangeneuve, où je croyais à jamais oublier les mauvaises passions des hommes, leur brutal égoïsme et leur coupable injustice... il faut donc la quitter! Pourquoi? parce que j'ai voulu rester inflexible dans mes convictions? Pendant quinze ann('es, soutenu par l'espoir de représenter mon pays et de lui être utile , j'ai usé ma vie, mon intelligence dans l'étude; et j'ai vu mon pays me préférer un homme indigne ! et à cette heure, cet homme est influent! Déjà cet homme, pour asservir son insatiable avarice, me chasse de celte retraite où je comptais vivre et mourir... et pourtant , si j'avais été moins absolu dans mes prin-



cipes, moi aussi, à cette heure, je serais influent. Hélas ! serait-i! donc vrai que de même que , sans alliage , l'or le plus pur ne peut être mis en œuvre ; ainsi, les plus généreuses théories sont impraticables... sans l'intrigue! Mon Dieu! faites au moins

que la cruelle injustice des hommes ne me rende pas injuste envers eux , faites au moins que de si douloureux ressentiments ne ternissent jamais la pureté de mes convictions!!! (Il sort.)

C&^gj

## SCENE III

La scène se passe dans une maison de campagne appartenant à M. Dubreuil. Il a donné nn déjenner de garcous à ses amis et à quelqaes membres de la rénulon Dobrenil, pour célébrer l'aloption da chemin de fer par les vallées. Les convives sont an dessert, la gaieté à son comble , les têtes fort montées.

FRioiET. — Messieurs , je vous propose un toast que vous accueillerez, j'en suis sur, avec enthousiasme. (Il se lève, son verre à la main.) Au jeune député qui , en concentrant dans ses salons le foyer des saines doctrines politiques , a rendu de si grands services à la patrie ; en un mot, à Jérôme Dubreuil !

TOUS , se levant. — Bravo ! bravo ! bravo ! à Jérôme Dubreuil !

DUBREUIL, ému. — Ah! messieurs... messieurs!... messieurs!... en vérité!... Ah! messieurs... vous êtes trop bons... Ah! messieurs.



KRiQUET , Jtas à son voisin. — Concevez -vous qu'avec une pareille éloquence ce Gicéron-là n'ose jamais parler à la tribune ?

LE voLSix , ba9. — Il est impossible d'être plus stupide ; mais, 1" ses dîners sont parfaits, 2° ils sont fréquents , 3° les fauteuils de son salon sont excellents , tous à la Voltaire. Quelle bonne idée ! Il n'y a pas à Paris une maison pareille.

KRiQiET, bas. — Mlle est de moi, l'idée, et elle a fait le succès de ses réunions , dites réunions Dubreuil. XuUe part, dans aucun club, dans aucun salon, on ne se trouvait assis comme chez lui ; c'était d'un moelleux, d'un confortable introuvable; joignez à cela un buffet perpétuel , et vous concevez qu'on a mieux aimé se réunir chez Dubreuil que partout ailleurs : de façon que ce niais-là a maintenant une importance, car enfin on sait son nom. Du reste, en votant son chemin de fer par les vallées , on l'a frrassement récompensé de son confort et de son hospitalité.

i \ CONVIVE. — A la santé du nouveau Lycurgue !

r\ AiTRE. — Au défenseur constant de nos libertés pendant la session!

m BRKi II.. — Ah! messieurs, messieurs! dame, qu'est-ce que vous voulez que je dise? Ma parole d'honneur , je ne sais que vous dire ; vous le voyez bien.

L\ Al TKK. — Au collège électoral du ""^^ arrondissement, qui, en nommant notre ami politique, a



si dignement rempli sa mission et a bien mérité du pays.

DiBRELiL, — Ah! messieurs... ah bien ! par exemple... ça c'est trop fort! Xon, pour ce qui est de ça, c'est trop fort!

IV Al IRE. — Je bois aussi à ce collège, car il a compris que dans une chaml)re représentative toutes les intelligences devaient être représentées.

DiBKEiiL , arec modestie. — Ah! mes amis... mes chers amis !

IX Al TRE. — Au fondateur éclairé du journal le Phare constitutionnel , véritable organe des bons principes politiques et littéraires , impitoyable ennemi des coteries , chaud protecteur des talents.

DLBREi IL. — Quant à ce qui est de ça, messieurs, le journal a dit mes opinions ; car ça a toujours été jues opinions... qu'il faut du talent dans la litféralure comme dans les autres choses, car il faut de foute façon qu'on ait du talent en général ou en par^ ticulier.

FRiQUET. — Bravo ! Mirabeau !

i x AUTRE. — A celui qui , dans son journal , s'est montré l'un des plus généreux défenseurs des noirs, le plus ardent détracteur de l'esclavage.

DiBREiiL, avec dignité. — Pour ce qui est de ça, messieurs, j'ai lu Robinson... et à mon tour, je bois à ce modèle de nos colons, et je bois aussi à la santé de son nègre... au fidèle Vendredi! le modèle des bons nègres. Puissent tous nos domestiques lui ressembler, et qu'il n'y ait plus d'esclavage!



TOI S. — Bi-aio ! bravo ! la cause îles noirs est j^aunée , il a lu Robinsonî

KKiQi Kl. — Les nègres vont devenir blancs , il a lu Robinson 1

i \ Al TRE. — Je bois au député national qui s'est toujours montré si jaloux de l'indépendance et de la dignité de la France!

DiBREiiL, héroiquement et clèjà u)i /;e</ animé jxw de fréquents toasts. — Quant à ce qui est de ça, oui... tout pour la France; car moi aussi je dirais aux Cosaques avec le grand Lafayette, s'ils voulaient encore envabir notre l)clle patrie : n La garde meurt et ne se rend pas ! •

KRiQi ET. — liravo ! Léonidas !

DiiiRKin, , exalté. — Ou avec le grand Foi\ : u Kcndez-moi ma patrie , ou laissez-moi mourir ! '

roi s , arer tréj}igneme)/t. — Bravo 1 bravo !

I \ AiTKK. — Au député bienfaisant qui a concouru à doter son pays et surtout son dépaitemenl d'un cbcmin de fer!

ui BRKiii, , irre. — Quant à ce qui est de ça, messieurs, mes amis, mes bons amis, mes cbers collègues, vous m'avez joliment aidé... et comme le cliemin de fer traverse ma terre de La Alorlière , ma pudeur, ma modestie me défend d'en dire davantage, à cause des cbevaux de cbarrette que j'y pei-dais tous les bivers.

rors, très-aiti/nés par les toasts. — \ ive le véritable Lycurgue ' le v(*ritable \uma! l'inconiparable Moïse !

LE LEGISLATEUR. oïl

uiBRKi IL, de plus en plus animé. — Je bois aux chemins de fer par les vallées ! à bas les plateaux ! ( // jette par terre et brise un plateau cliargé df cristaux , placé près de lui.)

KRiQLET. — Braxo ! c'est un calembour eu action... c'est de plus fort en plus fort !

DiBREiL, tout à fait irre. — Ah! je crois bien que je suis fort et trapu! Vous allez voir quelque chose d'encore plus fort 1

Il veut prendre Friqoel par le milien da corps pour lutter aiec lui. Friquel se dégaije , Dubreuil le poursuit en poussant des cris affreux ; enfin , l'amphitryon derient si turbulent , que ses botes sont obligps de l'enfermer dans une pièce éclairée par un ieil-(le-bœuf qui donne sur la salle à manger ; mais bientôt le carreau se brise , et maigre un fait analogue célèbre dans les faits de l'intimité de la vie représentative , il est fort délicat de raconter dans quelle pcslnie peu parlementaire Dubreuil apparaît ù l'embrasure sphérique de l'œil-de-bœuf , au milieu des cris, des rires, des braios et des huées des convives.

FRiQLET, à son coisin au sujet de la position de Dubreuil. — Avouez que, pour un législateur, voici une drôle de manière de comprendre la représen- 'afion nationale...



## L.E CUOEUK

Léfjislateur. .. litre souverain et majestueux 1 Estil un plus magnifique sacerdoce, une plus divine mission : Aux Jiomincs (lotn/r-)- des lois !

Imposer des lois à tout uu grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu.

Donner des lois ! pouvoir écrire son mot, sa

peusée dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes et sages méditations des élus, et qui sont religieusement écoutés par une nation tout entière.

Faire enfin la loi ! la loi ! devant laquelle le roj même se découvre et s'incline; car il est le premier de ses sujets.

Mais aussi qu'ils sont sages, austères et éclairés, ceux qui ont à remplir ces puissantes fonctions ! Quel foyer de lumières chacun fait rayonner autour de soi, et quelle splendeur en rejaillit sur le pays !

Oh ! c'est que chaque législateur a compris que sa mission était si vaste, que, pour la dignement remplir,



il fallait pouvoir faire planer sa pensée des plus hautes théories gouvernementales aux individualités et aux connaissances les plus diverses.

Et ils ont encore compris que , pour être à la hauteur de leur mission impériale , il fallait avoir longuement médité l'histoire des gouvernements de tous les peuples, les causes de leur ruine ou de leurs prospérités , puisque le législateur doit décider des formes et de la marche du gouvernement des peuples.

Et ils ont encore compris qu'il fallait avoir profondément observé l'humanité , ses penchants , ses vertus et ses vices , puisque , par la loi qu'il fait , le législateur dirige, réforme et améliore la condition des sociétés.

Et ils ont encore compris qu'ils ne devaient demeurer étrangers à aucun savoir ; que, leur pouvoir décidant universellement de toutes les questions possibles, leurs connaissances devaient être aussi universelles ; et ils ont enfin compris qu'ils devaient avoir étudié depuis la guerre jusqu'à l'industrie, depuis les belles-lettres jusqu'aux sciences exactes.

Sans cela, s'ils étaient uniquement voués à une connaissance spéciale, s'y montrassent-ils supérieurs, quelle lumière , quelle conviction pourraient-ils ap-



porter dans l'examen de tant de questions qui leur seraient étrangères, et qu'ils devraient pourtant résoudre ? Quelle autorité, quel poids aurait alors leur voix dans les augustes débats qui fixent l'attention de l'Europe ?... Leur adhésion ou leur refus serait donc dicté par l'ignorance, la faiblesse ou une lâche complaisance ?

Mais , non ! non ! leur savoir, leur intelligence est immense comme leur pouvoir. Avant de les choisir pour représentants, leurs concitoyens ne leur ont-ils pas demandé un compte sévère de toutes les bienfaisantes et sages institutions dont ils se proposaient de doter le pays, et des moyens que chacun possédait pour arriver à ces fins magnifiques ?

Sans doute , h s preuves de supériorité intellecluelle qu'on exige des élus sont bien grandes ; sans doute peu d'hommes peuvent les réunir. Assez riche pour garder une indépendance lionorable et payer l'éducation la plus ample et la plus complète, il faut encore s'être voué depuis sa jeunesse à des études sans

nombre, à des travaux immenses, universels, alin d'étro digne de se présenter au suffrage de ses concitoyens réunis.

Ce n'est pas tout : il faut que la vie privée la plus pure, la plus austère, la plus respectée, vienne donner une autorité majestueuse à l'imposante voix du législateur...

LK LKGISLATEIU. -210

En pourrait-il être autrement ? Celui qui l'ail la loi, la peut-il violer ? Ceux qui , par l'organe de cette loi, disent aux autres hommes : a Vous serez régis selon notre volouté , nous vous ordonnons cela , nous vous défendons ceci; ■n ceux-là ne doivenlils pas être prêts à toute heure, par la vie la plus magnifiquement exemplaire, à justifier de la haute confiance qu'on leur a témoignée ?

Kst-il enfin pour eux des actions privées ? Xoii. Les moindres détails de leur vie doivent resplendir aux yeux de tous. La plus inexorable sévérité doit leur demander compte de tous leurs actes et n'admettre aucune faiblesse, aucune erreur, aucune faute...

La mission est haute et superbe et volontaire; ils la briguent ardemment, qu'ils en soient dignes ! Elevés au-dessus des hommes par leurs puissantes fonctions, qu'ils les dominent également par une intelligence et par une vertu surlmmaines.

Législateur !... titre souverain et majestueux ! Estil un plus magnifique sacerdoce ! une plus divine mission : Akjj lioiiinws donner des lois !

Imposer des lois à tout un grand peuple , non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu

I

Pouvoir écrire son mot, sa pensée dans un de ces

ilCi CO.MKOIES SOCIALES.

commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus, et sont religieusement écoutés par la nation tout entière !

Faire enfin la loi ! la loi ! devant laquelle le roi même se découvre et s'incline ; car il est le premier de ses sujets !

ri\ LU" I.KCISLATKIR ET I>KS CO.MEDIKS SOCIALES.

SCÈNES DIALOGIEES

## JUILLET

(tn entend gronder le canon. La scène représente la grande coui d'un magasin.

LXE KoiLH d'ouvriers. — M. CRIXET, mofift sur une caisse.

CRIXET, s' adressant au:c ouvriers. — Mes arai.s , le tocsin de la gloire a sonné, et de ce moment

2] 8 StiKNKS l)lAL()(iLKKS.

VOUS n'êtes plus des ouvriers... vous êtes Fraurais .'... Ainsi plus de distinctions entre nous; non, plus de ces aristocratiques distinctions de maîtres à ouvriers. .\on, mes amis, non, mes concitoyens, à dater d'aujourd'hui nous sommes égaux, puisqu'à

dater d'aujourd hui je ne vous payerai plus vos journées. (]ar je suis moi-même trop bon Français pour vous donner de l'ouvrage quand les jésuites, par la voix des ordonnances, veulent vous ôter, vous ravir votre pain; maintenant, mes concitoyens, unissons tous nos efforts contre les vils satellites du pouvoir... mais, avant tout, convenons bien de ce que nous voulons obtenir...

i,K,> (iiip.iKRS. — Oui — oui, puisque les maîtres tious refusent de l'ouvrage, il faut que le gouvernement nous donne de l'ouvrage... A bas la calotte.

<:ri\kt. — Je me joins à vous du plus profond de ïiion cœur quant à la calotte , mes concitoyens. Mais il vous faut plus que de l'ouvrage, oui, mieux que de l'ouvrage ; on donne de l'ouvrage à de vils mercenaires, à des manœuvres, et non pas à des hommes

libres Ce qu'il nous faut — à tous! ce sont des

rh-oits politiques.

JAcrji K.^ i.di'ix , (tunirr. — Ça donne-t-il du pain?

«;ri\kt. — Si ça donne du pain 1 ça donne plus que du pain , Français ! ça donne toutes les aisances de la vie... puisque dès qu'on a les droits politiques, ou fait la loi soi-même. Alors faisant la loi soi-même, ou se fait une loi (jui \ous donne des douceurs infinies à vous-même \ oilà ce que c'est que les

.M. (JRI NE T. n:>

droits politiques, qui sont l'apanaye (le tous les hommes ciiiliscs par la liberté , comme nous devrions l'être, si les ultramontains ne nous asservissaieut pas comme les derniers des derniers !

i,KS orvRiERS. — Alors , si ça nous donne du pain, nos droits politiques ou la mort !

CRiXKT. — Ce n'est pas tout, mes concitoyens.'.., Xe souffrons pas que les vils satellites du pouvoir enchaînent notre liberté sous- le prétexte de la force armée... ^lontrons que nous sommes de vrais Français ; montrons-nous les dignes fils de la colonne ; demandons le rétablissement des offiders de la garde nationale, et surtout souvenons-nous du Cnnslilutionnel et du grand Xapoléon !

LKS OLiT.iKRS. — Oui. . . oui... la garde nationale ou la mort ! Vive l'Empereur î à bas les jésuites ! vive la Charte !

CRi.VET. — Je dis comme vous, à bas les jésuites, car c'est le cri de la nature... Mais ce n'est pas tout, à bas les courtisans, les hommes de la cama- I dla qui ont condamné les sergents de La Rochelle ! Jugeons-nous nous-mêmes, et demandons le jury en matière politique ou la mort !

I,ES OUVRIERS. Oui... Oui. . .

c RIVET. — \e souffrons pas non plus que les ennemis des lumières viennent étouffer... la civilisatioîi dans le bonnet de la Liberté , qui veut celle de la presse, et qu'on ne vienne pas vous empêcher de chanter la Colonne et les vieux grognards... qu'on

2iO SCKXES I»l A LOGl Ki:S.

vilipende dans l'honDCur national do lu Franco on incprisanl la Charlo et le (jrand \upoloon.

JicyiKs i.(»ri\. — Mais qucst-cc que la nous luK, à nous autres ouvriers, les droits politiques...

<;ki\kt. — Qu'est-ce que ça vous fait? Comment ce que ca vous fait? Mais tu n'es donc pas Kramais alors? tu nos donc pas bonaparlislo?

LOPIN, inili(jnr. — Moi, pas bonapartiste! au contraire, bonapartiste i\ mort... Le polit caporal, Dion do Dieu; moi, pas bonapartiste! Vivo IKniporeur!

«:rinkt. — Tu aimes donc les calolins? les jésuites? qui veulent avilir la Colonne on y mettant le Samt-Sacremont tout en baut !

in\'i\, fiirinu: — Oh! les scélérats... les ;{ucusards... Mais je les bais, les calotins. Je voudrais pouvoir les manijor tout vivants, quoi!

<;hi\ki. — Kb bien, alors... tu vois donc bien que tu veux les droits politiques! C'est ça qu'on appelle vouloir ses droits politiques!

l.KS (MiaiKti- — nui oitî. les droil.s politiques on U mort !

I.onv, roHiaiiini. — .Ali ! c'est dirTorenl. ( (!rînnt plus fort que Irx aiitrrs.) Nos droits |)oliliqnos ou la mort !

TOI .H. — Oui, oui.

rmvKT. — C'est bien , mes amis ; maintenant marchons à l'ennemi... et passez devant...

Tois. — Oui, oui, vive rKmpereur! vive la Lil»erté! à bas la calotte, vive la Charte! \Hs sorirnt en iumu/h . )

M. GRIXET 221

CYa\¥.T ferme sa povte, se met derrière et regarde par un quirhet, en disant : — Les voilà lancés, ils vont aller tout seuls, et si

nous avons le dessus , je serai officier de la fjarde nationale, et peut-être fournisseur de... Ah çà, de qui?... Ma foi, de l'autre...

## SCENE II

DÉCKMHRK 1S:Jo

lu salon.

CRiXET, en garde national, outrageusement frisé et infe> tant l'eau de lavande. — Ah ! mon Dieu, raonDicu! huit heures, et la remise qui n'arrive pas. . . et madame Grinet qui n'est pas prête. . . Comme si on ne pouvait pas toujours être prrte quand il s'agit d'aller à la cour ! A la cour ; je vais à la cour... nous allons à la cour. Ah ! c'est là un gouvernement ami du peuple et bien digne d'une grande nation comme la France ! Et puis, comme les Binard vont enrager! Tiens... des petites gens en boutique, des détaillants... Il manquerait plus que ça; ça voudrait aussi aller à la cour... comme nous autres qui faisons en gros. Oui... c'est pour eux que nous aurions fait les glorieuses... Le plus souvent! Pas de ça! Il faut maintenant que chacun garde son rang, puisque nous avons le notre... Ah! mon Dieu! j'ai peine à

•lîl SCKXKS 1)1 ALOCL KES

le croire... à la cour. .. je vais à la cour. Ah! cerle.s je ne ref^retle pas de n'avoir eu que deux voix pour èlre caporal, moi qui comptais sur Tépaulelte ; je compte pour rien non plus les pertes que j'ai supportées dans les trois jours, pour la cause de la liberté... tout ça m'est bien payé aujourd'hui, je vais à la cour... EnOn je vais à la cour, comme un grand seifjnour d'autrefois al-

lait à la cour!!! VA retfcremiso qui n'arrive pas... (licf/ardant à stt montre.) Sept heures trois quarts, nous arriverons trop tard, ca sera fini. J'ai tout de même eu une bonne idée de faire habiller Su/on en homme... ca fera bon effet derrière la voiture, nous qui n'avons pas de domesli<jue mâle... [Appelant.) Suzon, Suzon...

Kntie)>\'/M\, énorme Ji lie pirardr et (harnite , relue dnn pantalon de M. drinet, indèreniinent rollant.

SI /ov — Donnez-moi donc le temps de m'Iiabiller aussi...

»;hi\ki. — \o\ons... voyons, mets donc ta redint^ote, Suzon, ou on va te reconnaître, et surtout boulonne-loi bien... Ah, ca ! lu n'auras pas peur derrière In remise.

SI /ON. — Dame... mot)sieur, je ne sais pas, moi : j'y suis jamais motili-e, pas plus (jue vous dedans,

(.iu\Ki. — (Tesl bon, c'est bon, e( enfonce bien l(Mi chapeau sur les yeu\. ..

M. CRIXKT. -2 2-,

>i /()\. — (y est tout de même une fameuse farce, allez... Ah! voilà madame Crinet.

Eniie yiAuwiK CRI.VET. — Viiujt-cinq ans. — Assez jolie. — BniiiP. — Grasse. — Rohe jonquille. — Bolirard vert à plumes rouqes. — Ceinture bleue. — Krharpe orange.

<;ki\kt, ébloui. — Ah! saperlotte... madame Crinet, tu es joliment hien mise; tu as l'air d'une actrice !

MADAME CKiXKT. — Tu trouvcs, monsicur Crinet ; eh hien, tout ca c'est du coût de M. Récrulus... i Elle soupire.)

CKi.vKT. — Ah! ah' Réaulus .. voilà un oriaiiial, avec son poignard et sa pipe faite avec un os de inort.

MADAMK CRixKi', sijupiraut eucove. — (Test nu être qui me fait l'effet de devoir finir par un fameux suicide... c'est délirant.

CRiVEi. — Bien obligé... Pauvre garçon, comme

lu y vas... Heureusement qu'il n'en a pas l'air et

c'est un gaillard gros et gras, qui fait ses quatre repas, comme on dit, et n'a pas envie de mourir.

.SI zo\. — Monsieur Crinet, voilà le fiacre.

CKixET. — Est-elle bête, c&W& Suzon... le fiacre; la remise, imbécile : elle me coûte hien mes quinze

francs... Mais voyons, boutonne-toi donc, Suzon

donne-moi mon bonnet à poil... Ali! mon Dieu !



Ai;>DAMK f.RiXET. — Qii'as-tu donc , monsieur Crinet?

ciuNKT. — Ah! mon Dieu.... mon Dieu.... à la cour, est-ce qu'on met son bonnet à poil sur sa tète ou sous son bras ?

AUDAMK CRiVKT. — Pour Ça, je n'en sais rien...

CHivKT. — C'est effrayant, madame Ciinet... c'est effrayant, car si le roi me parle... de quoi aurai-je l'air?

SI /ox. -Ah! (juelle farce — le roi qui parlerai! ù M. Crinet.

rnivKT. — Mais est-elle IxMe, cette Suzon... veuxtu te taire... Allons, tout bien considc^ré, ma foi , je tiendrai mon bonnet sous mon bras : ce sera plus poli. Voyons, cclairc-nous, Suzon... Prends ton cachemire Ternaux, madame Crinet, et prends j]arde

sur |(> cnn-f du IrnisirMic. . . ( l/\ Sfnfrii/. ) SCÈNE III.

Lf iii/-mr n.ilnii.

Kntiriit CWWVj'Y vt xa femme rcmianl <lc 1(1 tour.

CKIXKT. — C'est une horreur... et cette ind)ccile

de Su/on qui se laisse rernimaîlre pour une femme.

M\i»\MK cruxKT. — Il fallait la voir se débattre au

M. CKINKT. iib

milieu de tous ces domestiques qui sont d'une insolence...

sizoN. — Tiens... est-ce que c'est ma faute à moi si vos habits sont ti'op étroits... si...

CRWKTy fur le u.c. — Taisez-vous, grosse bète

et allez-vous-en... (Sort Suzoïi.) Je les entends encore avec leurs quolibets quand nous sommes

montés en voiture... Ah! c'est une belle chose que la cour, le roi n'a pas seulement eu plus l'air de me connaître... que s'il ne m'avait jamais vu... moi qui n'ai pourtant pas manqué une parade ou une revue, et qui ai trinqué avec lui au procès des ministres... C'est ragoûtant.

MADAME CRiXKT. — Saus Compter que ça devient très-mèlé... j'y ai vu les Binard...

CRIXKT. — Et quelle dépense ' quinze francs de remise, cent trente francs pour ta toilette ; cette bête de Suzon qui s'est fait déchirer ma redingote par derrière... C'est ruineux. Ah! si on m'y reprend... à ta bète de cour.

MADAME CRixET. — Ala bète de cour... ma bète de cour... c'est bien plutôt la tienne...

.AioxsiELR CRIXET. — La mienne... C'est ta coquetterie qui m'y a fait aller.

MADAME CRIXET. — Ma Coquetterie... il y avait de quoi... et avec qui donc que j'aurais fait de la coquetterie... un tas d'insolents... Il y en avait surtout

un petit gros, tout brodé qui a dit en te voyant

danser et en ricanant... tiens, tiens... pigeon vole...

M. CRIXET. — Comment ra, pigeou vole?

■22G 8CEXES DI ALOGUKKS.

jiAi>\MK CKi.vKT. — Certainement AI. l*if][con, la liardc nationale. C'est un emblème...

M. CiuxKi. — C'est une horreur; on nous a fait venir là comme des baladins pour s'amuser de nous. . . c'est épouvantable... AIi! c'était bien la peine dallci* faire battre mes ouvriers pour ça, et de supporter les pertes que la révolution m'a fait éprouver.

jnnuiK cuiNKT. — Tu n'es jamais content aussi... n'es-tu pas fjarde national. . . toi qui as tant crié contr»' M. de Villcle parce qu'il l'avait supprimé?

CMiVKi. — Ça c'est vrai, je suis garde national e( juré dans les affaires politiques, c'est toujours trèsllattcur ; et après tout je méprise la cour, moi... Je suis plus que la cour... puisque c'est moi qui paye la cour. . . i)aii diable, j ai mes droits politiques, moi. . . et avec ça on se moque de tout.

.u\i>\Mr: ciu.vKT, à pari. — Ou plutôt on se moque de vous [HauL) Allons, viens te coucher, monsieur Crinet. {Ils sovlenl.)

## M. CRI NE T

que je pouvais sacrifier mes intérêts... à uue béte de faction! Mon Dieu, mon Dieu... quelle bêtise que la garde nationale ; c'est bien la peine de payer des soldats pour être encore enrégimenté, tourmenté, emprisonné; mais c'est un impôt odieux... ça vous prend votre argent, votre temps : enfin!... Il faut bien supporter ce qu'on ne peut empêcher... Ah! qu'est-ce que c'est que ça? quel vilain papier. (// décacheté une autre lettre.) Ah! miséricorde! une tête de mort avec deus poignards en croix... et tout cela écrit à l'encre rouge... (// lit : ) i Liberté, égalité ou la mort! Tu es juré dans l'affaire politique appelée le 30 de ce mois aux assises, tremble.' car .n tu oses condam?ier un patriote... tes jours sont romptés. " {Avec effroi.) Et pour signature uue guillotine!!! Mais c'est abominable; ces scélérats-là sont capables de le faire comme ils le disent... Payez donc une magistrature... pour avoir encore à vous mêler de leurs diables de procès politiques... Est-ce qu'ils ne peuvent pas les juger eux-mêmes leurs procès politiques. . . Qu'est-ce que ça me fait, à moi. . . la politique? la politique... c'est mes affaires... c'est ma maison... ilais enfin, c'est une infamie,

cela; ou n'a pas un instant à soi : c'est la garde, c'est la revue, c'est la pai'ade, c'est le jurj-, et qu'est-ce que ça rapporte , je vous le demande , si ce n'est des désagréments, des horreurs?... Et puis au moins on paye un officier, on paye un magistrat... tandis que nous. . . il faut, au contraire, que nous payions. . . Pour faire ce métier-là, c'est à n'y plus tenir, c'est horrible,



( ■ a ne peut pas durer; où marchons-nous! En vérité nous sommes sur la route d'un abîme. . . allons. . . encore une lettre . . . Ah ! c'est de mon ami Leclerc, qui m'a fait obtenir la fourniture de la maison du prince. {Il lit:) tt Vous êtes juré dans une affaire qui concerne les républicains ; f espère bien, mon cher ami, que vous n hésiterez ])as à condamner ces ennemis de l'ordre public, et que vous cotnprendrez les devoirs que vous imposent les boxtks du gouvernement... i> J'aime beaucoup ça, comme si je ne les avais pas payées, ces bontés-là. . . Enfin, continuons. (// relit : ) ù Bontés qui vous seront retirées si vous ne remplissiez j)as votre devoir de bon Français e7i condamnant les anarcliistes et en faisant un noble ■usage du plus j^récieux de vos droits politiques que vous avez conquis en juillet... en l'immortel juillet. Toid à vous, etc. •!> (crixet, froissant la lettre avec colère.) Mes droits politiques... mes droits politiques... quelle bctise! C'est encore du fameux... ça sert à grand'cliose... Voilà où ça me mène... égorgé par les républicains si je les condamne , ruiné par le gouvernement si je les absous... Car, encore une fois , ce que cet imbécile de Leclei'c appelle des bontés m'a bien coûté trente mille francs de pot de vin que j'ai donnés pour avoir cette fourniture ; mais Je vous demande un peu ce que cela signifie... Sous quelrégime vivons-nous?... dans quel temps sommesnous? C'est une ty-

rannie qui n'a pas de nom... ce n'est pas pire chez les Turcs... c'est vrai, ça; j'aimerais mieux être Algérien, ma parole d'honneur!

## M. G RI NET

Entre madame CRIXET , toute souriante, apportant le sahre et la (jiberne de son mari.

MADAME CRIXET. — Eh bien, eh bien, à quoi t'amuses-tu là, monsieur Crinet? Est-ce que tu ne te souviens pas que c'est ton jour de garde? et ta barbe qui n'est pas seulement faite... Tiens, voilà déjà tes Ifuffleteries.

CRIXET, stupéfait. — Mon jour de garde, mon jour de garde! Mais je l'ai montée il y a douze jours... ma garde.

MADAME CRIXET, acec incjéuuité. — Dame... je ne sais pas... moi; tout ce que je sais, c'est que voilà un billet... qu'on m'a apporté hier...

CRIXET lit et le foule aux pieds arec fureur. — Monter la garde aujourd'hui... quand j'ai trois marchés à passer... risquer de perdre peut-être di.\ mille francs, si je les manque... Xon, non, je n'irai pas. On prendra ma tète si Ton veut, mais je ne monterai pas la garde aujourd'hui. Voilà ma tète... qu'on la prenne...

MADAME CRiXKT, à pari. — Il n'ira pas... Et Régulus qui doit venir. (i/«?/^ ) Alais, mon Dieu, monsieur Crinet, tu sais bien qu'on ne te prendra pas ta tète... Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de ta tète. Ainsi ne fais pas le crâne comme ça... puisque tu

finiras toujours par y aller; voyons, mon cœur. . . sois bien gentil... sois bon citoyen...

<:rixet. — !Mais c'est une injustice atroce, un guetapens, un assassinat, et je suis encore cité au conseil

## SCENES DI ALOGL' K ES

(le discipline... pour le 15; c'est une abomination, ça n'a pas de nom... Ma parole d'honneur, j'émigrerai à Alger, si le gouvernement continue... Voilà ce qu'il y gagnera.

MADAME CRiXET. — Xc dis donc pas de bêtises... si tu manques encore cette garde-là... tu aggraveras ta position, puisque tu es déjà cité au conseil de discipline. Allons, allons, mon bon Crinet, sois gentil ; fais-toi aimer de tes chefs, car si tu manques ta garde encore aujourd'hui... on te punira très-sévèrement. Tu auras peut-être huit jours de prison... vois à quoi ça te mènera... huit jours sans voir taMalvina.

(.RIVET , avec loi 'profond soupir. — C'est vrai , c'est malheureusement trop vrai... Ah! si la révolution était à refaire... suffit, suffit... Au moins avant les glorieuses... on pouvait compter sur son temps, on n'était pas vilipendé par un conseil de discipline. On n'était pas menacé d'être guillotiné, ruiné... traqué, emprisonné! Ah!... si c'était à refaire... fil sort.)

AUDAMK CKivKT, sriilc. — Est-il adroit, ce M. Régulus ; c'est à son ami le sergent-major à qui mon mari doit ça... Il est si bien, M. Régulus... Il a les cheveux tout droits, et il porte un poignard empoisonné... Ah! c'est un être qui me fera, j'espère, passer de

bien atroces et bien cruels moments. Quel être délicieux! il ne parle que de mort, de poison, d'assassinat ; ce qu'il regrette, c'est de n'être ni poitrinaire ni bâtard... Mais on ne peut pas tout avoir non plus... et puis il m'appelle sa lumière, son

M. G RI X ET. ÎSI

rayon... Tandis que lui s'appelle toujours démon, satan ou damné. . . comme c'est délicat. . . sans compter qu'il grince des dents comme le tigre du Jardin-des- Plantes... Ah! cet ètre-là peut se vanter de m'avoir joliment fascinée, par exemple! Tiens, voilà sou ombre fatale, sa nuit d'orage, comme il appelle ce pauvre M. Crinet.

Entre CRIXET, en costume complet de chasseur de la (jarde nationale.

CRivKT. — Quelle corvée ! moi qui croyais rester

tranquille aujourd'hui, à raguer à mes affaires

Adieu , bobonne , adieu , ma femme , je reviendrai dîner, envoie-moi tantôt mon garik par Suzon.

AiADAArE CRIXET. — Oui, mon cœur. Comptez-y bien. (A part.) Plus souvent... monsieur Régulus a bien promis d'empêcher qu'on ne lui donne une permission. (Sort Crinet.)

Madame Crinet s'assied sur an canapé ; elle est fonte rê»eose. Au bont d'an quart d'heure entre Régalas ; il est gros et court, le» chevens d'un blond ardent, les joues grasses et d'an rouge cramoisi. Régulas tâche de donner l'air le plus satanique possible à sa bonne grosse figure , dont l'espression jubilante fait •■•>n désespoir.

RKGiLis, du même ton dont il dirait commint rous portez-vous ! — Encore un jour qui nous rapproche de la tombe, Malvina? encore un pas vers le cercueil, où les vers rongeront nos cadavres !

AnnAAiK CRIXET, tre.fsaillant. — Ah! c'est vous, monsieur Régulus... déjà?

itii SGEXKS I»I ALOGLKES.

RKCiLis, commençant à (jrincev des dents. —

Enfer! Di'jà déjà c'est atroce, quand j'ai la

nuit dans l'âme , quand je broyé dents sur dents , comme un damné d'enfer... ^lalédiction.

MADAAiK CRivKT. — Galmez-vous , monsieur Régulus , c'est que vous avez manqué de rencontrer mon mari sur le carré.

KKr.riAS, ècumant. — \ otre mari ! votre mari ! ne me parlez pas de cet être venimeux et malfaisant (jui empoisonne mon bonheur... de ce colimaçon qui souille ma fleur! de cet objet vaseux qui trouble la source de mon eau limpide... Xe m'en parlez pas, entendez-vous , ou je me brise le crâne à vos pieds. . . \'oyez-vous, faible femme ! ou je me déchire la mamelle gauche à grands coups d'ongles... pour vous montrer que j'ai un cœur fort qui bat dans ma poitrine d'homme... Car j'ai, voyez-vous... de terribles et sanglantes fantaisies à la vue de votre insolent époux, qui me crache son bonheur à la face, voyezvous !

MAiiAMK CRixKi. — Mou Dieu , que vous êtes violent. Ah! Régulus, Régulus !... vous êtes un \'ésuve î î

RK(;ri.r.s , passant suhitcmenL du désespoir au sourire , s'écrie onr un charme indéjinisscdtle et mélancoliquf. — Oh! dis, Maliina... je voudrais m'étendre à les pieds... est-ce qu'il n'y a pas une peau de tigre ici , ça serait commode pour m'étendre.. .

## M. CRIN KT

MA[.ri\ \. — Hélas ! il n'y a que le karik ver( de M. Crinet...

KtitiriAS , acer un rire de drinon. — Donnez , donnez le karik... faible femme , ce sera un outrage de plus pour celui qui jette du plomb fondu sur mes nerfs, loyez-vous. .. [Il s étend arec frénésie sur le karik et s'y roule arec de sourds rugissements. \ Oh! malédiction, malédiction, c'est la robe du centaure que ce karik damné.

MALI IN'A. — Calmez-vous , monsieur Régulus.

RKGLLis , étendu sur le karik vert aux jjieds de Malvina. — Oui , je me calme , car voilà que tes paroles de miel descendent en rosée sur mon âme desséchée par le vent du malheur, voilà que tu me consoles, que tu humectes mes plaies du baume df ta tendresse... oh! toi... ma lumière.

MADAME CRixET , attendrie. — Sa lumière !

RÉGLLUS. — Ma boussole !

MADAME CRIXET. Sa boUSSolc !

RKGULLS. — Mon étoile des Mages.

MADAME CRIXET. — Sou étoilc dcs ^lagcs !

RÉGLLis. — ^lon rayon d'or, ma clarté (roni-

blante mon bruit insaisissable que lauror»*

éveille

MADAAiE CRIXET. — Ali! c'eii cst trop... son rayon d'or... sa clarté tremblante, son bruit insaisissable...

R?:(iLLLS. — Oh! toi... ma pluie d'été sur la

mousse ! mon rossignol qui chante sous la

feuille... Oh! toi, je t'aime, et dire je t'aime, vois-tu, ange de lumière, c'est dire je grince des

2Mi SCKXES DIALOGUKES.

MADA.AiK CKixET. — Régulus... Oh! tu me rappelles les lions de M. Martin... j'ai peur.

RÉGULis, en catalepsie. — Je suis maudit ! ! !

MADAME CRixET. — Miséricorde !... monsieur Régulus !...

La toile se baisse. — Ou laisse le diamp libre à rimagination du lecreur pendant l'entr'acle.

## SCENE V

[I fait nuit. — La salle à manger de M. Criuel.

KiicHLis, frapjjant à une porte fermée. — Malvina. .. !Malima!... eh bien! non... je concentrerai mon amour au fond de

moi-même comme le volcan sa lave... Oh! dis... confie la blonde vertu à ma brune passion... (Il frappe encore.) Alalvina. .. Alalvina... elle ne répond pas... je l'aurai effarouchée... c'est SIU-. .. Damnation... Malvina , si (u ne réponds pas, je me brise le crâne sur le pavé... Malédiclion... ou bien j'arrache mes yeux de leurs orbites saignants, et je les jette contre ta porte... Malvina, réponds, ou je me jette par la fenêtre... liens, j'ouvre la fenêtre... (// ouvre la fenêtre arer />;v«Y.) Entends-tu comme j'ouvre la fenêtre... (Be- (jardant.) Holà! quatre étages... quelle bêtise... Oli!... une idée... il faudra bien (|u'elle sorte...

M. CKINET. 537

{S' approchant de la porte et d'une coix entrer oupée.) Mahina, mou instinct psycologique , aidé de ma puissante intention , me le révèle, c'est ma mort que tu veux... oui, tu veux venir fouler dédaigneusement ma tombe avec ton fatal et fantastique époux... vêtu peut-être de ce karik vert sur lequel je me suis tortillé à tes pieds, comme le serpent écaillé d'azur s'enroule sur un tapis champêtre de mousse verdoyante... Oh! femme!... femme!... tu veux au milieu d'un galop étourdissant, ravissant, palpitant, enivTant, étincelant, bondissant, délirant, échevelé, tournoyant, quand deux bras forts d'homme étreiudront ta taille lascive de femme, tu veux, n'est-ce pas , venir ricaner affreusement ces mots : - Il s'est tué pour moi... et je danse... i Oui, tu veux dire dans ta folle, insouciante et joyeuse fantaisie déjeune femme rose et blanche... ^ Je danse!!! » Et pendant ce temps-là des vers d'un blanc roux pâturent les lambeaux putrifies et rougeàtres de son cadavre dune couleur violacée et sanguinolente , comme le matin du jour des funérailles du monde, n'est-ce pas!... Eh bien ! sois contente , ricane , galope , ris et ris encore. . . tu vas l'avoir, ma

mort, entends-tu. . . si, quand j'aurai compté trois... tu n'es pas là, ici, près de moi, rampante, courbée à mes pieds comme l'esclave orientale au teint cuivré... aux bracelets d'or... aux dents d'ivoire. . . à la chevelure d'ébène et aux lèvres de corail., alors... alors... je retourne au néant dont je suis venu... entends-tu... Alalvina "/. . . car, vois-tu, faible femme, c'est la mort d'un homme...

23G SCENES DIALOGUEES.

MADAME CKivET. — Régulus... Oh! tii me rappelles les lions de M. i\Iartin... j'ai peur.

RÉGii.rs , en catalepsie. — Je suis maudit ! ! 1 MADAME CRivET. — Miséricorde !... monsieur Régulus ! . . .

l,a loile se baisse. — On laisse le champ liln'c à l'inia^jiualion ilu leeleiif pendant l'entr'arte.

## SCEN E V

Il fait nuit. — La salie à manger de AI. Criuel.

HÉCA Li i> , frappant à une porte fermée. — Malvina... Malvina!... eh bien! non... je concentrerai mon amour au fond de moi-même comme le volcan sa lave... Oh! dis... confie la blonde vertu à ma brune passion... {Il frappe encore.) Malvina. .. Alalvina. .. elle ne repond pas... je l'aurai effarouth("e... c'est sur... Damnation... Malvina , si lu ne réponds pas, je me brise le crâne sur le pavé... Malédiction... ou bien j'arrache mes yeux de leurs orbites saignants, et je les jette contre ta porte... Malvina, réponds, ou je me jette par la fenêtre... tiens, j'ouvre la fenêtre... (Il ouvre la f'-

nétre arec hruit.) Entends-tu comme j'ouvre la fenêtre... (7? ^'t/ar(l<tnf.) Holà! quatre étages... quelle bêtise... ()h!... une idée... il faudra bien (pTelle sorte...

## M. CHI.\ET

iS'djiprocluint de la povte et d'une coix entrecou- ])ée.) Malvina, mon instinct psycologique , aidé de ma puissante intention , me le révèle, c'est ma mort que tu veux... oui, tu veux venir fouler dédaigneusement ma tombe avec ton fatal et fantastique époux... vêtu peut-être de ce karik vert sur lequel je me suis tortillé à tes pieds, comme le serpent écaille d'azur s'enroule sur un tapis champêtre de mousse verdoyante... Oh 1 femme!... femme!... tu veux au milieu d'un galop étourdissant, ravissant, palpitant, enivrant, étincelant, bondissant, délirant, échevelc, tournoyant, quand deux bras forts d'homme étreiiidront ta taille lascive de femme, tu veux, n'est-ce pas, venir ricaner affreusement ces mots : i II s'est tué pour moi... et je danse... > Oui, tu veux dire dans ta folle, insouciante et joyeuse fantaisie de jeune femme rose et blanche... - Je danse!!! > Et pendant ce temps-là des vers d'un blanc roux pâturent les lambeaux putrifies et rougeâtres de son cadavre d'une couleur violacée et sanguinolente , comme le matin du jour des funérailles du monde, n'est-ce pas!... Eh bien ! sois contente , ricane , galope , ris et ris encore. . . tu vas l'avoir, ma mort, entends-tu. . . si, quand j'aurai compté trois... tu n'es pas là, ici, près de moi, rampante, courbée à mes pieds comme l'esclave orientale au teint cuivré. . . aux bracelets d'or. . . aux dents d'ivoire... à la chevelure d'ébène et aux lèvres de corail..- alors...

alors... je retourne au néant dont je suis venu... entends-tu... Malvina?. .. car, vois-tu, faible femme, c'est la mort d'un homme...

■2-SH SCENKS DIALOGUKKS.

(lun noble jeune homme , au cœur fort parmi les jeunes hommes , que tu veux... Fais bien attention, je prends mon élan... écoute-moi bien prendre mon élan... une fois... (Silence.) Deux fois. .. (Silence.) Trois fois... c'est l'enfer, c'est la damnation éternelle, des grincements de dents à épouvanter les damnés. . . des blasphèmes , des rugissements pour l'éternité!!! (Silence.) Tu me verras dans tes rêves, Malvina, je serai ton cauchemar! adieu... Vlan... je suis dans l'espace ! (// traverse la salle en courant , et se cache derrière un rideau.)

VOIX DE .MALVixA. — Je VOUS vois bien , à travers la serrure, monsieur Régulus , là... derrière le rideau... Avez-vous peu de cœur, allez... poltron que vous êtes... de dire de ces choses-là et de ne pas les faire !...

RKGLLis. — Elle m'a vu... [Il se 1ère et s appro-' che de la porte d'un air .solennel.) Malvina... je voulais éprouver ton amour... mais il est plus faible que le souffle expirant de la brise du soir, et je serais bien bête de vous sacrifier ma vie... Allez... je vous dédaigne.

VOIX DK MALViXA. — C'est ça, monsieur Régulus; ouvrez l'armoire à gauche du poêle , vous trouverez le rat de cave pour descendre... lionne nuit, monsieur Régulus... (Elle rit.)

RÉGLLis. — Elle a ri... tu as ri... mais j'y pense I cave... ah!... cave... Quelle idée... ah! tu crois et tu veux me torturer l'ame. .. Arrière, faible femme. . .

à moi une orgie luriboude , et vive , et folle , et joyeuse... et terrible, et fantastique, et foudroyante, et étourdissante... Une orgie à manger les verres et les bouteilles quand je les aurai vidées. . . une orgie à incendier le quartier, Paris, la France et peut-être l'Europe ! Ah I ah I ah I ah 1 tu crois mon cœur d'homme assez faible pour se laisser abattre par un caprice ondoyant de femme indécise... Tu vas voir... {Régulas ouvre l'armoire de la salle à manger et en tire des bouteilles et des verres.) A moi le festin, à moi les coupes... couronnez-moi de fleurs... justement voilà une couronne de fleurs pour la saint Crinet de l'année passée ; des immortelles ! \ ivedieu, mort-dieu, sacrebleu, pàques-dieu ! (Il decror/ie une vieille couronne pendue au mur et se l'enfonce sur la tête.) A moi le vin de Bordeaux... à moi l'eau-de-vie... à moi le rhum. (Il boit.) Ah! ah! les femmes... Qu'est-ce que les femmes auprès du vin, hein?... Fohe, pitié que la femme. Je vais devenir un sac à vin, un ivrogne, un épicurien dans le genre du caveau... Arrière les femmes! j'aime mieux mon verre... Vive-dieu, mort-dieu, paquesdieu , tonneiTe et sang!

voiv DE .iiALVi.vA. — Mais vous allez vous mettre dans des états affreux ; monsieur Régulus , c'cr.t indélicat !

RÉGLLis, à moitié ivre et frappant sur la table. — Tra, la, la, la. . . je bois le vin de M. Crinet, l'eaude-iie de (L-inet... tra, la, la... tonnerre, arrière, vive l'orgie... Tra, la, vive-dieu, mort-dieu! Fera-



nie femme... je te déûc... vi\e l'orgie I [H cosse

son verre et les bouteilles.)

voi\ DE MAi.uxA. — Mais taisez-vous donc, monsieur Réculus, quel train vous faites... Et Suzon qui n'est pas là... A!on Dieu ! que faire? Je vais d'abord m'enfermer. .. Tant pis, je passerai la nuit sur une chaise.

RKf;iLrs, irrc. — La mort... la lin de tout... étant le néant... Il se peut... car... tout est dans la... Ah! ça, j'ai fameusement envie de dormir... diable de vin. ( // se Irve en chancelant , et entre dans la chambre à coucher des époux Crinet; il se Jette tout habillé sur le lit desdits Crinet. )

## SCÈNE VI

La salle à inaiiijci.

// est n/inuit. — Entre CRIXKT en uniforme avec un rat-de-cave. A la vue des bouteilles et des verres il est stupéfait.

CRiXKT. — Ah ! saperlotte , qu'esl-cc que je vois là... trois bouteilles vides... des verres cassés... C'est ça , quand les chats sont sortis les rais dansent... Est-ce que mon épouse, par hasard , aurait bu... Ah! par exemple... voyons donc... (Il entre éi petit bruit, et reste pétri lié éi la rue de liégulus

M. G R INET. 241

ronronne de Jleitrs , qui dort ,si(r le lit conjugal. Crinet allume une bougie et cac/ie sa tête dans ses jnains en soupirant d'un ton jjlaintif.) Oh! madame Crinet. . . (// prend la bougie et l'approche de la figure de Régulus en s' écriant :') C'est Régulus. . . ce scélé-

rat de Régulus. (7/ laisse tomber la bougie qui met le feu aux /avons de Régulus , qui s'éveille fiambogant. )

RÉGLLUs. — Malédiction... suis-je donc déjà en enfer ?

CRIXET. — Tu mériterais d'y aller, misérable!... Qu'est-ce que tu fais ici... dans mon lit?... De quel droit envahis-tu aussi indécemment mon domicile?

Rf^GLLUS. — Et toi , de quel droit viens-tu m'incendier quand je suis là tranquillement à dormir?

CRIXET. — Ah! tu appelles ça tranquillement dormir quand tu viens déshonorer un homme qui monte honnêtement sa garde et fait loyalement ses patrouilles?

Rf:GLLis. — Je ne te connais pas , et je tiens à ne pas te connaître ; voila mon nom. (// se recouche.)

CRIXET. — Mais ce malheureux-là a bu ; est-ce qu'ils auraient bu tous les deux , ma femme ?

RÉGiLis. — Laissez-moi dormir.

CRIXET, le prencmt au collet. — Ça ne se passera pas ainsi, non, non, entends-tu... (// crie.) A la garde , à la garde , au voleur !

Entrent les voisins. — On saisit Re-jalu- , qu'on jette a la porte après la justification et la réhabilitation de madame Crinet.

## SCÈNE VII

J,ps juges diin conseil de discipline et le capitaine- rappoiii'ur. — Kn face d'eax Crinel.

i.K l'RKSiDKNT. — Accusé Cripct , pourquoi , étant (le j]<irde le jeudi 20 février, aiez-vous déserté votre poste pendant la nuit?

CRixKT euihanassc et halhutiant. — Monsieur le président .. j'entre chez moi... et je vois des verres qui...

LK l'RKSiDKNT. — Mais pourquoi rentriez -vous chez vous puisque vous étiez de garde?

«;iii\KT. — Je vais vous dire, monsieur le président, je vois en entrant des bouteilles, et...

LK F'RKSiKKVT. — Accusé, ne sortez pas de la question. Vous avoupz avoir quitté votre poste, sans permission, pendant la nuit du 20 février.

CRIXKT. — Oui, monsieur le président; mais en entrant je vois un drôle qui...

i.K RAi'i'ORTKLR, intevrompanl Crhiet. — Messieurs, le nommé Crinet ne comparaît pas devant vous pour la première fois; c'est un de ces hommes opiniâtres qui se font un cruel plaisir de voir leurs concitoyens supporter le faix du service, pendant qu'eux... ( // hésite.) pendant qu'eux...

I \K VOIX MUS i.'mditoirk. — Oh, oh, pendaiiî qu'eux. . .

## M. CRIN ET. US

\,K RAPPORTKi R. — Faites sortir les inteiTupteurs. [Il continue.) Pendant queux se promènent les bras croisés à ne rien faire. Il faut pourtant, messieurs, que les sicaires du désordre trouvent un frein à leurs saturnales , et que les bons citoyens se rallient contre les principes subversifs d'un ordre de choses que la France a choisi de tout son cœur , et qu'elle soutiendra de toutes ses forces. En conséquence, nous requérons qu'il plaise au conseil de condamner le nommé Jean Crinet à huit jours de prison pour cause de récidive.

LE PRÉsiDEXT. — CHuet , qu'avcz-vous à dire pour votre défense '?

CKiSErfioieuj:., — J'ai à dire que c'est une horreur... je suis meilleur citoyen que vous tous... j'ai fait les trois jours... j'aime l'Empereur... Il y avait un homme dans mon lit... et on veut que je monte là tranquillement ma garde... je suis Français... et Lafayette m'a appelé son camarade ; ainsi un homme que Lafayette a appelé son camarade ne doit pas être condamné quand il aime la Charte ; non messieurs, et je terminerai par ce mot cher à tous les bons patriotes : l'ire la CJiarte ! et je me fie d'ailleurs à l'impartialité de mes concitoyens.

Le Conseil se retire, puis il rentre ; et le rapporteur lit l'arrêt suivant.

LE RAPPORTEUR. — Ouï la défense et l'accusation.

le l'^" conseil de chscipline dans sa séance du

a condamné le sieur Crinet à huit jours d'emprisonnement.

CRiXET. — C'est une horreur... j'en rappelle , il y y avait un homme chez moi... c'est une infamie.

Des gardes municipaux font soitii (Irinet de l'audience.

## SCÈNE VIII

Il) sulun.

CKiXKi. — Allons... allons... je crois qu'ils m'ouhlienl, voilà quinze jours que cet imhécile de conseil m'a condamné à huit jours de prison , et je n'en entends plus parler... c'est pas l'emharras , j'ai fait dire que j'étais malade, et c'était adroit. Justement les assises où j'étais juré pour ce procès politique ont eu lieu pendant ce temps-là, et comme ça je n'ai condamné ni les uns ni les autres , de façon que je «garderai ma fourniture et que je ne serai pas exposé aux poignards empoisonnés des républicains, car il paraît maintenant qu'ils sont empoisonnés. {Entre Siaon.)

SI zox. — Monsieur , voilà une lettre.

CKIXET. — Voyons. (// lit.) a Puisque par votre impardonnable négligence vous avez favorisé l'acquittement des anarchistes en ne votant pas contre eux, puisque votre voix les eût fait condamner, je suis obligé de vous apprendre qu'à dater de ce jour la fourniture de la maison du prince vous est retirée... Je vous avais pourtant prévenu, mais votre caractère

opiniâtre a préxalu sur les sages conseils d'un homme qui se disait votre ami et qui n'est plus que votre serviteur, s Signé, leclerc.

C'est parfait... c'est au mieux, c'est trente mille francs jetés à l'eau... C'est un bénéfice de dix raille francs par an d'annulé, c'est agréable, et ça parce que je n'ai pas voulu me livrer au couteau des assassins, à cause de leur imbécile de procès... mais à quoi sert une révolution alors, puisqu'on y perd plus qu'on y gagne... c'est une révolution de coupegorge alors... Pour qu'une révolution soit bonne , il faut qu'on y gagne... A ce compte-là, les glorieuses sont un guet-apens , une infamie... Et moi qui les ai faites, les glorieuses... c'est une horreur.

JACQLES LOPi.v. — Pardou , excuse, monsieur Crinet... si...

CRixET. — Allons... qu'est-ce encore, que veuxtu, toi?...

LOPIN'. — ^lonsieur Crinet , notre bon maître à tous , vos ouvriers vous chérissent d'une manière flatteuse... mais, comme dit le Lyonnais, mourir en travaillant ou vivre en combattant.

CRixET. — Eh bien... après?... qu'est-ce que ça prouve, pourquoi n'es-tu pas à ton métier... à tra- \ ailler, paresseux... fainéant?...

i.upix. — Pardon, excuse, monsieur Crinet, mais, comme dit le Lyonnais , vivre en travaiUant ou mourir en combattant... en combattant... et voilà.

CRIVKT. — Est-il bcte celui-là... qu'est-ce qui te



parle de vivre et de combattre , va-t'en travailler, imbécile.

Lopix. — Monsieur Crinef, les autres m'ont dit de vous dire que nous ne voulions plus travailler, à moins que vous nous donniez dix sous de plus par jour.

CRiNET. — En voilà bien d'une autre? mais ces <{ueux-là sont fous.

LOPiv. — Xous pas des gueux... nous Français, citoyens, patriotes... nous savons nos droits... vivre en travaillant...

ciuxKi, rintcrrowpaiit. — \ os droits... vos droits... Qu'est-ce que ça veut dire vos droits? bêtes que vous êtes?

i.opiv. — Xous pas fous... nous travailleurs cl vous oisifs... et les oisifs doivent payer les travailleurs , c'est politique.

«;ri\kt. — Politique... politique... est-ce que des ouvriers doivent savoir ce que c'est que la politi- (jue ?

i.oi'iv. — Ab ! pour ça, monsieur Crinet, pendani b's glorieuses, vous nous avez dit que les ouvriers devaient avoir des droits politiques... et que même c'étaient eux qui feraient la chose de la loi , et que pour lors, comme c'étaient eux (jiii faisaient la loi, ils la faisaient eux-mêmes, et pour se donner les douceurs (le la vie... et c'est... pour la chose de vous obéir que vos ouvriers vous font la loi à vous-même , et veulent dix sous de plus ou sinon rien du tout, pas

M. CRIXET. ai-

de travail... et comme dit le Lyonnais, vivre en travaillant ou mourir en combattant... en combattant...

CRIXET. — Ah, c'est comme ça... misérables? eh bien je vais aller chercher le commissaire, et puisque c'est une coalition, nous

allons voir...

Lorix. — Oui, monsieur Crinet... voyez voir, voyez voir... tous les hommes sont égaux... les oisifs et les travailleurs... \ ous oisifs donner dix sous. .. nous travailleurs prendre les dix sous, et comme dit l'autre , vivre en travaillant ou mourir en combattant : live l'Empereur...

cKivET. — Ah! je vais t'en donner du vive l'Empereur... Suzon, mon chapeau et ma canne, et vous en allez x'oir de belles. . . Il ne me manquait plus que ça, plus de fourniture, et augmenter les journées de mes ouvriers... c'est à n'y pas tenir! (' // va pour sortir, t'iitrc Snzo/t éf/arce.)

.SI zox. — Ah ! mon Dieu, les gendarmes, les gendarmes. . .

CRixKT. — Ah, ah, messieurs les scélérats, nous allons voir... voilà les gendarmes, voilà les soutiens de l'ordre public; nous allons voir... Allons, Lopin, soyez raisonnable, et j'oublie tout... voyons... j'ai pitié de toi, el je ne te fais pas empoigner comme je le devrais.

i.{»i'i\. — Rien du tout, comme dit le Lyonnais , vivre en travaillant nu mourir en combattant. \'ous



oisifs, donner dix sous ; nous , travailleurs , prendre les dix sous.

CRi\KT. — Eh bien! misérable, tant pis pour toi. [Entrent les gendarmes.)

CRixET , an brigadier. — Caporal, voilà un homme que vous allez arrêter ; il est chef d'une coalition d'ouvriers. {Arec suffi-

sance.) Je suis Crinet,né- •{ociant.

i,K CAPORAL. — Pardon alors, mon bourgeois... mais c'est pas lui, c'est vous que j'arrête, puisque vous êtes M. Crinet.

<;ri.\f,t. — (]ommcnt ça, moi... jp suis Crinel, vous dis-je. .. Jean Crinet, négociant.

i,K (MiMuni, , minitrant un papier : — C'est bien oa, mon bourgeois... .Ican Crinet, bourgeois, huil jours de prison... condamné par la discipline... c'est pas long et on a des égards... du feu et de la cliandelle, et on fait venir du dehors pour manger.

ciuvKi. — Comment, on pense encore à ça; et moi qui me croyais oublié...

i,K CAPORAL. — Jamais... oublié... mon bourgeois, jamais.

H)i.|X. — Monsieur Crinet, vos ouvriers...

CRiNKT. — Va-t'en... misérable,., je te chasse,., sors d'ici.

Lon.v sort m disant : — Mourir en combattant, ou vivre en travaillant.

r.RixKT, aicr une ragv eonccntrtc : — VA voilà ce

## M. CRI NE T

que j'y gagne à cette belle révolution ; je perds une fourniture , je suis condamné à la prison ; mes ourriers se coalisent... Faites donc des glorieuses. (Au cajJoral avec dignité.) Vous me permet-

trez, caporal, de faire mes adieux à ma famille , et de faire un paquet.

LE CAPORAL. — Oui, bourgcois.

CRixET. — Suzon, oïl est mon épouse?

sizo.v, sanglotant. — Hi , hi , hi.

CRLVET, affectant le calme. — Je vous reverrai, Suzon.. je vous reverrai... Dieu ne m'abandonnera pas... Oii est mon épouse?...

SLZox, 2)leurant. — Hi, hi, hi.

CRIXET. — Ah çà, je te dis de ne pas te désespérer. {Avec une amère ironie. ) Car je ne crois pas que ce soit ma tète qu'on veuille... pourtant on y va d'un train. Mais, encore une fois, où est mon épouse, Suzon?

SLZOx. — Madame est au bain.

CRIXET. — Mon épouse est au bain... pendant qu'on me traîne au cachot, qu'on me charge de fers! {D'un air imposant.) Où sont vos chaînes, caporal?

LE CAPORAL. — Oh, il n'y a pas de chaînes , mon bourgeois ; un fiacre. . .

CRIXET. — Allons , je supporterai les tortures jusqu'au bout. Suzon, tu diras à mou épouse de m'envoyer du linge, des gilets de flanelle, des bonnets de coton , des serre-têtes , des couvertures , deux oreillers et un édredron ; du café au lait le matin ; à déjeuner à dix heures , à dîner à cinq , et un con-

sommé le soir. Adieu, Suzon, et dis à Alalvina que je n'ai qu'un regret , celui de ne l'avoir pas embrassée avant de...

LVmotion le suffoque ; il cache sa tête dans ses mains. — Suzon se jette ù ses pieds, inonde ses mains de larmes. Le capora' est attendri, les gendarmes sont attendris.

M. cj{i\ET j. <> Il n/i on te l' émotion et dit avec un calme siihlime : — Caporal... marchons...

.^u momeiil où ils lonl sortir, entre madame Ciinet i-plorce : elle se jette dans les bras de son mari , et s'évanouit ; tclui-c'i s'échappe pour résister à cette scène attendrissante. — Suzon soutient sa maîtresse.

.Apparait Régulus :'i lu porte ; il jette uu regard satanii|ne et un i-clat de rire méphistophélique sur les deuT femmes,

KIV 1>K \1. i.KI\K'l,

r\ JEl DE GRAXDE DAME.

JANVIER I fi 4 :{.

## SCÈNE PREMIÈRE

lue ia*le chambre à cooclier d'ancipu cbàleau. Deiaut l.i eheinioce , dans un large f t haol fanleoil est assis le père Royer ; il soruineilie. Madeleine entre et le chapelain s'éveille.

LK PKKK KuVER. — Je Dc 1116 troiïipe pas , c'est toi, ma vieille Madeleine?

MADKLEi.vE. — Oui , monsleur le chapelain; depuis dix ans que j'ai quitté l'hôtel de Paris pour venir ici au fond de l'Auvergne , vous m'avez reconnue encore.

LE PÈRE ROVER. — Et avcc grand plaisir ; car tout le monde au souper m'a paru bien préoccupé , et tu pourras peut-être me dire pourquoi , au milieu de l'hiver, on m'a fait quitter tout à coup Paris, l'hntel, ma petite chambre et mes études.

MADELEINE. — Mais je n'en sais rien , et j'ai été tout étonnée de vous voir arriver ; vous devez être harassé d'une pareille course à travers nos niontaanes ?

LE PÈRE ROVER. — Malgré la curiosité avec laquelle j'espérais une explication , je n'ai pas été fâché qu'on se retirât de bonne heure : et tu vois qu'en at-



tendant la visite de raa chambrière , j'avais cédé au sommeil ; cependant, cette grande chambre où la lumière de mon flambeau se perd , et qu'éclairent irrégulièrement les reflets de mon feu , me fait un singulier effet. Dis-moi donc aussi pourquoi tout ce bruit au château ?

MADELEi.VE. — Mais au contraire ; tout est tranquille aujourd'hui de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

LE p?;re ROVER. — Kcoute ce tumulte , ces voix , cette musique.

madeleine. — Oh ! on voit bien que vous n'êtes pas fait à la campagne , à notre vent dans nos cheminées, à nos grandes chambres, à nos longs corridors. Les premières années , quand le

temps était mauvais comme aujourd'hui , je croyais toujours qu'il allait arriver quelque malheur, {Elle dispose le lit du chapelain tout en parlant.)

LE père ROVER. — Je commeucc à concevoir la peur et les superstitions des campagnes.

MADELEINE. — Puis , VOUS VOUS doutcz peut-éfre qu'il doit arriver quelque chose ?

LE rÈRE ROVEK. — Eo aucunc manière ; que veuxtu dire ?

MADELEINE. — Ricn ; mais on a remarqué que M. le comte de Cavaros et madame la comtesse ont des airs de mystère ; le comte s'est enfermé plusieurs fois avec un jeune seigneur qui est ici depuis (juclque temps ; il y a trois jours , il est arrivé deux amis du jeune seigneur et personne ne les connaît.

IX JEU DE GRANDE DAME. ibi

\otre jeune demoiselle , mademoiselle Hélène , parait aussi toute occupée , toute singulière.

LE PÈRE ROYER. — Tu me parles de tout le monde, et tu ne me dis rien du secrétaire du comte, du jeune Godefroy.

AiAUELEixE. — M. GodelVoy ? je ne le connais pas.

LE PÈRE ROYER. — In jeune homme grand, blond, d'une figure charmante , fraîche et enjouée , qui est parti de Paris, il y a un an, avec toute sa famille.

MADELEINE. — Je me rappelle maintenant avoir entendu parler de lui, mais il n'est jamais venu ici.

LE PÈRE ROYER. — Jamais venu ici?... et il ne m'a pas écrit ! et dans le peu de lettres que j'ai reçues du château, pas un mot de lui... voilà une étrange disparition... Ecoute donc, Madeleine, estce que tu n'as pas entendu comme le bruit d'une cloche ?

MADELEINE. — J'ai l'oreiile un peu dure , à la vérité , mais il n'y a pas d'autre cloche qu'on puisse sonner maintenant que celle de la grille d'entrée, et par un temps pareil je plaindrais celui qui serait dans la campagne ; c'est encore le concert de votre cheminée qui vous a fait croire cela.

LE PÈRE ROYER. — C'est singulier... est-ce que tu t'en vas ?

MADELEINE. — Oui , monsicur le chapelain, madame la comtesse m'a recommandé de ne pas causer, de vous laisser libre de bonne heure ; mais demain au matin je viendrai vous voir,

i.K PÈRE ROYER. — Adicu , ma bonne neille con-

iôi SCKXKS DIALOGLKES.

naissance. {1/ prend son brèriaive et covnnenee à lire, mais d'une manière irrégulière et interrompue. ) Je n'aurais pas cru que le changement de lieu put faire sur moi une telle impression... Je suis bien enfant sous mes cheveux gris, yll lit.) Cependant, je ne me trompe pas , on a marché dans ce corridor où je n'ai pas vu d'autre porte que celle de cette chambre... Cette préoccupation est pitoyable... retirons la clef de la porte et couchons-nous. ( // se 1ère ; mais fjuand il est au milieu de la rliamf/re, la porte s'ourre et la comtesse de Garants entre.) \ ous ici , madame la comtesse ?

LA cctMTKSSK. — Oui, digne chapelain, et je viens vous donner les explications que sans doute vous attendez. \ euillez re-

prendre votre place près du feu et me prêter votre attention.

i.K j'KRK RdVKR. — Madame la comtesse , je suis à vos ordres : je vous écoute.

\.\ «;().\ITKSSK. — Vous vous avons fait mander de Paris pour marier notre fille Hélène.

i.K l'KKK R(tvKR. — Duus cc châtcau ïsolc ! au fond de cette province , et avec un si grand mystère !

i.\ (;(»mtks.>hK. — Ce qui peut vous paraîtie étrange dans ces circonstances n'est qn'imr précaution commandée par notre position. INMidant notre séjour a Paris et à Saint-(iermain , M. le comte de Cavaros, avec l'ancienne franchise de nos montagnes, n'a pa.s~ su ménager les in([uiétudes orgueilleuses du cardinal ; et lorsque nous nous sommes décides à revenir ici , Richelieu tenait ouvert sur nous cet œil



qui pénètre et dexine. Cependant nous avions formé quelque projet d'union pour Hélène ; et dans ce projet nous avions été moins guidés par des convenances de famille ou de fortune que par la vive et sincère passion dont étaient pris les deux jeunes gens ; mais dans un voyage que fit alors celui que déjà nous désignons comme notre gendre, il eut (juelques liaisons avec AIM. Cinq-ilars et de Thou. Pendant trois mois, caché dans un couvent, au fond de la cellule d'un jeune frère, il a su se soustraire au sort des infortunés seigneurs ; mais, plus épris que prudent , il ne veut fuir à l'étranger qu'en emportant le titre dépoux de celle qu'il aime, et nous avons cédé aux prières de notre fille qui s'unissaient aux siennes, l ous comprendrez maintenant

pourquoi c'est dans cette retraite séparée du monde , cette nuit , à minuit , que sera célébrée cette mystérieuse cérémonie. Pouvons-nous compter sur vous ?

LK l'KRE ROVER. — Je regarde comme un honneur, madame la comtesse, d'être appelé à remplir ces fonctions. Ce mariage , je le désirais depuis longtemps , mais je n'osais l'espérer.

LA co:\iTESSE. — Comment, mon digne chapelain, malgré nos précautions , vous saviez ?. . .

i,E l'ÈRE R(riER. — Depuis près de trois ans je nie doutais que Godefroy. ..

LA COMTESSE. — Qui ? Cc Godefroy qui a été le secrétaire de monsieur le comte ?

LE PÈRE ROVER. — Comment, madame la comtesse , ce n'est pas lui t

i56 SCKXKS IHALOGIKBS.

i.\ i;oMTK>sK. — Mais , chapelain , de quel monde icncz-Tous donc, et quels sont les insolents ?...

i.B rkRK RdVKR. — PardoD, madame, personne ne m'a dit... Je n'ai parié avec personne... (7/ s arrête pour vunttcr. )

\.\ »:o«TK<SK. — Pourquoi vous interrompez-vous ainsi ?

i.K i-KHK i((iw.n. — i'oui" la snoude ii^is j'ai cru entendre le bruit étouffe d'une cloche, ('.elle de la ;{rillc doit «Mre couverte de neijie... S'il y ai ait un ioya;jeur, un malheureux...

I \ CMVTK.NSK. — Ce n'est «{uère probable; en tout ca.s quelqu'un du château ouvrirait. .Mais, je vous le demande en-

core, qui a pu vous faire croire que (iodefroy ?. . .

i.K PKRF RnvKR. — .Mon Dicu ' je suis sans doute le seul coupable de cette erreur : tout le monde savait que ce jeune homme si bon, si naïf, aimait à I adoration mademoiselle lleli'ne

i.\ (:o)iTRS.SK. — Personne de nous ne ri;{norail. .'^près?

i.K TKRK n(»\K.li. — J'avais entendu bien dis fois M. le comte faire IVIo^je de son esprit, de son cfrur ; enfin . s'il faut vous l'avouer, j'avais cru remarquer de la part de mademoiselle fîclène tinr préférence qui me paraissait nicritée

\.\ i;ouTi{Sî?K. — Comment î rous avet été dupe de cette coniédie ?

i.K PKKK BovKR. — l OC comedic î madHme la comtesse, une comédie! Je ne comprends pas?

LX JF.l I)K GRAXDK DAMK. -2.-.7

LA COMTESSK. — Quoi ! VOUS n'avez pas vu que nous nous moquions tous de cette extravagante passion, de ce dévoùment fanatique ; que cette prétendue préférence n'était qu'un jeu convenu pour obtenir quelques nouveaux actes de cette amusante folie ?

LF. l'KKK RovKR. — l u jcu î niais lui, madame, il était plein de sincérité et de bonne foi.

LA COMTESSE. — C'était justement là ce qui rendait cette plaisanterie plus divertissante.

LE rÈiJK K()\ KR. — Quoi î mademoiselle Hélène et vous, madame la comtesse, vous l'avez permis ? Mademoiselle Hélène

s'est servie de sa beauté, de ses grâces, pour nourrir les illusions d'un malheureux, pour lui donner le vertige en le faisant monter, et le précipiter ensuite en le traitant de fou î Oh .' que n'ai-je compris! je l'aurais éclairé, le pauvre enfant! quand, dans sa joie, il venait m'ouvrir son cœur et me dire tout ce qu'il y avait de grand, de généreux dans sa passion. Cette passion, c'était le plus pur de sa vie. Oh! qu'est-il devenu, qu'est-il devenu?

LA COMTESSE. — Je ne sais vraiment; en province les convenances sont plus impérieuses , cela ne pouvait durer ici ; il aurait peut-être fini par se croire des droits. A Poitiers, où nous avons séjourné quelque temps , M. le comte l'a congédié avec une bonne somme d'argent.

LE l'ÈRK KovKR. — Oh i mou pauvrc ami! mon pauvre Godefroy! comme il a dû souffrir!



AIADELMIXE entre.

fA rowTKSSK, èfntmêr. — Vous ici, Madeleine? (}uc voulez-vous?

MAi>Kr,Ki\K. — Je vous demande pardon , madame la comtesse, mais AI. le chapelain ne s'était pas trompé en croyant entendre sonner à la j^rille. On a sonné encore, j'y ai été, et j'ai ouvert à un jeune moine qui fait pitié tant il est maiojre et paie ; !e pauvre frère, ne voyant venir personne, s'était assis contre la f^rille, et certainement le froid en aurait tue en une heure de plus forts que lui.

i.A i:oMTKSSK. — Knfin, que voulez-vous, avec tout ce bavardajje?

MAPKI.KINK. — Il demande à passer la nuit près du l'eu de la cuisine ; j ai voulu d'ahord, à cause des <udres que vous avez donnés , avoir la permission «le madame la comtesse.

I, \ coMTKSSK. — C'est bien, qu'il reste, et retirezvous dan» votre chambre ; je suis étonnée qu'il y ait encore du monde debout à cette heure ; j'avais fait dire que je ne le voulais pas.

iiAi>Ki.Ki\K. — Je vais rendre la réponse au jeune moine, et je remonte chez moi, madame la comtesBe. (Madriehic sort.)

i.\ coMTKSSK. — \ ous voycz que j'ai écarté tous les f(ens de la maison. Dans quelques instants, un enfant du villa^^e que j'ai aardé chez moi viendra vous prendre et vous conduira à la sacristie de la chapelle, où vous trouverez tout ce qui vous sera



nécessaire. Le cointe et moi, le chevalier de Ouerdec, notre gendre, et ses témoins, nous vous attendrons à l'autel. L'heure s'avance; dans quelques minutes mon petit messager sera chez vous. A tout li l'heure, mon père. (Recenant sur ses pas.) Pas de hruit en ti-aversant les couloirs du château , l'enfant aura une lanterne sourde pour vous guider. A tout à l'heure. {La comtesse sort. Le père Royer se laisse tomber dans son fauteuil en murmurant) : s Si jeune et si malheureux ! ^

*Ofe

## SCENE II

(Cuisine du château. Lp jeune moine est assis sous le manlciu de la haute cheminée ; il tient une lettre à la main.

LK MOiXE. — Querdec I quels tristes adieux vons^ m'avez laisses î Quand vous me disiez : u. J'aime ! ■: quand je vous disais : t J'ai aimé ! -^ nous parlions de la même femme î et c'est en quittant cette cellule, où je vous cachais, où votre amitié a ralenti pour moi le pas de la mort, que vous me révélez ce nom. Oh ! mon Dieu ! l'amitié même a été empoisonnée pour moi. Et me voilà au milieu d'eux, épuisé, anéanti, quand il me faudrait tant de courage et de force I (Sa tefe se renverse contre l'angle du chambranle. Madeleine entre. )

MAnELFiXK, à part en le regardant de loin. —

2fiO SCKXES DIALOr.lKES.

Pauvre jriinp hommo ! il a l'air dnn mort comme i fia. (S'f/ppntr/ifint. i Cela va-J-il un peu mieux, mon frère ? J'étais bien sûre que madame la comtesse ne s'opposerait pas à votre demande de passer la nuit ici.

i.KMoivK. — Je la remercie, et \ous aussi, ma brave femme.

\ni)KLKi\K. — Mais aussi quelle idée de vous mettre en route par tm pareil temps et à une telle heure .' Kst-ce pour une affaire de votre couvent que vous faites un semblable ioya;{e .'

i.K. \ioi\K. \on, c'est pour une affaire (]ui ne re- ;;arde que moi.

^nuKl.KlNK, fnul rn ftiisfinf (/ui/tjurs ajtprris pniir A' xniiprr. — Il faut que ce soit quelque chose de bien important.

i.K MoivK. — \e vous donnez pas tant de peine pour mni, ma di'jne femme : je ne boirai «pi un vernd eau.

M4i>K.i.Ki!VK. — Comment! vous ne prendrez rien ? tMi ! si je vous sers ici, je \nns en demande bien pardon ; mais c est que tout le monde est couché.

i.K MoixK. — Mais ions m'avez dit que vous veniez de voir la comtesse.

\ni>Kl,Ki\K. — Oui, elle, c'est différent. Je craignais de ne pouvoir lui parler ; j'ai été avec bien de la précaution à son appartement, je n'y ai trouve que mademoiselle Hélène.

i.K iioiVK, (I inir roi.r rttmffrr. — Hélène!

MAUKI.KINK. — Oui, la fdlc de la maison ; elle était

UN' JEU I)K GRAXDK DAME. -i'il

là, qui avait plutôt l'air de s'habiller que de se préparer à se coucher, et elle m'a dit que madame la comtesse était dans l'appartement du chapelain.

\.K MOiXK. — Vous avez un chapelain ici?

M.^DKi.KiVK. — Xon, c'est celui de l'hôtel de Paris que l'on a fait venir depuis quelques heures seulement.

LK moim:. — Il y a une chapelle au château?

UADKLKI.VK. — Oh! oui, clIc cst très-hicD, avec de très-beaux ornements; s'il faisait jour vous la verriez, là, à l'aile

gauche.

LE MOIXK. — V ous avez du monde en ce moment ?

MADKi.KiXK. — \ous avons le chevalier de Querdec et deux seigneuis de ses amis. (Le moine laisse tomber sa tète dans ses deux mains.) \ ous êtes bien fatigue ! Au lieu de passer la nuit sur cette chaise, conmie vous me l'avez demandé , pourquoi ne prenez-vous pas mon lit? Moi, je veillerai ici.

LK MOIXK. — Ma ch»'re dame, je suis plus habitué que vous à la fatigue ; je resterai.

MADKi.KiVK. — Allons, ce n'est pas raisonnable; du moins, voilà du bois. Je laisse la table servie dans un coin... Vous remettrcz-vous en route demain?

i,K MOIXK. — Dieu le sait !

MADKLKixK. — Tàchez de vous reposer, et prononcez le nom de la vieille Madeleine dans los prières.

i,K MOIXK. — Les malades prient avec plus dardeur , et je prierai pour vous. (Madeleine sort. Le moine reste quelque temps immobile et les mains jointes ; puis il se lève, et, maigre la peine qu'il



cproin-r a inarclici'y Use primicnc en se soithiidiil intx nuitbles.) Je ne puis reslei* en repos... Mon Dieu, j'ai obéi à l'instinct qui m'a pousse ici... Ce jour est-il

vraiment celui <)ue vous ave/ remarqué? Suis-je

venu pour un crime.'... Quelle est cette lumière qui brille à travers les vitraux? C'est la direction de la

chapelle! c'est aujourd'hui !... c'est aujourd'hui!

[lltoiulic à ffru(nix. ). Dieu puissant, ne m'abandonnez pas ! Dieu juste, inspire/ moi !

## SCENE III

IVlilc s.irri»lir |»ri> ili' l.i cli.iprllr du t'Ii.ilr.iii. l.f |>itp Hujit ciilir Mii\i «l'un jrunc ciifaiil.

l.K l'KIlK UOVKK. — I''.sl-ce bien ici (](ic l'on l';i dii «le me mener?

i,'K\K/*xr. — Oli ! celle lois je ne me trompe |)as. \ oici les livres. Dans celte armoire sont les habillements.

l.K l'KUK KovKU. — Mais qu'as-t« donc, tntui petit? Tu es tout trcnd)lant. A peine si tu peux parler.

i.'kvk \\r. — J»' nui jamais été levé si lard.

i,K l'KHK Ko\ KK. — Tu cs rali;{ué, pauvre enfant ; tu as envie de dormir?

i.'kxk \M. — \on, je crois plutôt «jue j'ai ()eur.

l.K HKRK ROVKR. — Pcur, ct de quoi ?

i.'k.N'FAM. — Je ne savais pas encore comme il

fait noir, la nuit, dans un château, et j'ai toujours entendu dire que minuit est une mauvaise heure.

LE PKRE iiovKK. — Remets-toi, regarde autour de toi ; tu vois bien qu'il n'y a ici rien d'inconnu, rien de dangereux.

LEM'AXT. — Mais tout à riieure , quand nous avons détourné là-bas , au bout , en passant devant les communs, est-ce que vous n'avez pas vu une grande figure qui nous regardait aller?

LE PÈRE ROVER. — Je l'ai aperçue ; c'était sans doute quelqu'un de la maison.

i/enfaxt. — Je les connais tous ; et quand nous l'avons eu dépassé , il a quitté la muraille et nous a suivis de loin.

LE l'ÈRE ROVER. — Tu l'as VU nous suivre?

l'enfant. — \on, je n'ai pas osé regarder; mais j'ai entendu sa marche.

LE PÈRE ROVER. — C'était le bruit que nous faisions nous-mêmes.

l'enfant. — Oh ! non , car vous marchiez vite , moi , encore davantage ; et lui , c'étaient des grands pas lourds. (// pousse un cri.) Ah ! le voilai le voilà ! (L'enfant se réfugie avec terreur derrière le père Roijer qui regarde entrer le Jeune moine.)

LE MOINE , s' app roc II a ut. — Mon père , pour la cérémonie que vous allez célébrer, vous avez besoin d'un aide plus entendu que cet enfant. (// sourit tristement à l'enfant et lui tend la mai)i

; l'enfant cache sa tète dans la robe du chapelain.) \ ous avez besoin de quelqu'un ; me voici.



LE PÈRE ROVER. — Qui donc êtes-vous? sous ces traits flétris... ce front dégarni...

LK MOINE , vicement. — Je suis frère Eusèbe, mon père ; mais hâtez-vous , on se dirige vers la chapelle ; il ne faut pas les faire attendre , revêtez vos ornements , je vais préparer les vases et les livres.

Le père Royer se revêt de l'aube et passe l'élole ; pendant ce temps le moine marque avec des signets dans le Missel les passages qui devront être dits par l'ofilciant.

i.E PÈRE ROVER , regardant un instant la page où H s'arrrtc. — Savez-vous que c'est un mariage que nous allons célébrer?

LK MOINE. — Je le sais! voyez. (// //// inonlrr les sujneLs.)

LE rÈRK ROVER. — Mais pourquoi mettez-vous uti signet à cette page .' [Indiquant arer le doigt : Prière pour un chrétien à l'agonie. )

LE MdiNE. — Qui sait? c'est un passage qui doU toujours être marqué.

t.E rÈRK ROVER. — \ ous souffrcz , mon fils ; vous t^tes mourant. Pourquoi ne pas me dire, (jod...

LE M(U\E, virement. — Tout est prêt, mon père, et moi aussi. (.^ l'enfant.) Reste ici, mon enfant, et n'aie plus peur; je n'ai jamais fait de mal à personne.

## SCENE IV

Ld cbapelle du cLàfean. (Hélène et le chevalier de Qoerder souI agenouillés sur deoi Jsiéges prés des marches de l'aulel. Le comte et la comtesse de Cavaros sont à gauche un peu en arrière de leur fille ; deux seiguears qui servent de témoins sont à droite derrière le chevalier ; le moine est agenouillé sur la première marche. La chapelle n'est éclairée que par les cierges de l'autel et par deux antres cierges qui hnilent devant les futurs époux. Le père Royer ofdcie et lit le» formules de réglisc. Il bénit l'anneau, i

LE COMTE , bas à la romtcsse. — Quel est donc ce clerc qui assiste le père Royer?

LA co.MTESSE. — Je l'ignore ; il ne devait y avoir près de lui qu'un enfant du village ; mais c'est sans nul doute un jeune frère dont il est siu*.

Moment de silence. Le père Royer bénit la pièce de monnaie.

LE COMTE , bas à la comtesse. — Est-ce faiblesse ou le drôle est-il gris? il ne peut se tenir sur les genoux. Voyez donc, il est obligé de temps en temps de s'appuyer sur ses mains.

Le pèie Royer interrompt la cérémonie religieuse pour dounei aux époux les exhortations accoutumées ; à ce moment le jeune moine se lève , monte à l'autel , et se tournant vers les assistants , il dit d'une voix grave :

LE MOLXE. — Ces derniers avis que le prêtre donne à la jeune fille , c'est moi qui vous les donnerai. LE COMTE. — Qui êtes-vous donc?

LE .MOiXE. — Comte , un homme revêtu du carac-

tère qui donne le di-oit de parler de cette place.

LE PÈRE ROVER. — Mon frère, mon enfant, qu'allez-vous faire ?

LE MOiXE. — Ce droit , mon père , je le paye de ma vie. (Tumulte de voix qui crient : u. Xous ne A souffi-irons pas ! ■» )

LE MOIXE. — Ecoutez ! car je suis Godefroy , Hélène ; chevalier de Querdec , je suis Eusèbe. (Lesfemmes ?'estent stupèj ailes. )

LE CHEVALIER UE QIERDEC. V'oUS, mon SauVCUI',

mon ami!

LE MuixE. — Ecoutez , comte et comtesse de Cavaros , car lous avez joué avec l'âme d'un malheureux jusqu'à y faire naître des pensées de meurtre et de vengeance. (Le comte et les témoins se pressent autour d'Hélène. ] Mais il s'est réfugié vers Dieu et Dieu l'a récompensé en lui envoyant la maladie qui ruine et qui consume. \ oyez. (// rejette en airière son cajjuce; éi la eue de ce visage décharné et d'où la vie se retire , Hélène cache sa tète dans .u-s mains; le père Roijer verse des larmes. Hélène, vous avez peur de votre ouvrage.

LE CHEVALIER DE yUERUEC. — Répondez , oh! répondez , madame la comtesse , vous connaissez ce( homme, il a vécu avec vous; répondez, Hélène.

LE MOiXK. — Le nom que dans nos longues conlidences je n'avais pas prononcé, j'ai voulu vous l'apprendre moi-même en

venant remplir un dernier devoir. Hélène, il fallait vous réconcilier avec vousmême ; voilà pourquoi je suis venu , voilà pourquoi

## L.\ JEU DE GRAXUE DAME

la fièvre ma soutenu pendant ma longue marche , et a protégé ma dernière nuit contre le froid et la neige. ■ // s'arrête un instant , épuise par l'effort (lU il a fait, et s'appuie du coude sur l'autel. Je ne suis venu, Hélène, que pour vous apporter de bonnes paroles... Pardon, la respiration me manque. Au père Royer. ilon père, dites les dernières prières que j'ai marquées... Hélène, vous ne saviez ce que vous faisiez en faisant tant de mal. Le père fioijer lit d'une coix altérée les prières des agonisants. • Dieu vous a pardonné, et il vous le témoigne en retirant de la terre la seule personne qui pût vous accuser, et en appelant à lui une âme de plus pour prier pour vous. Hélène , du haut de cet autel oii je suis monté par vous et pour vous, je vous pardonne et je vous bénis.

Il se reléie pour étendre ses mains sur Hélène, mais la force le trahit, il tombe le \isage en avant, et , dans le silence de tous, on entend comme un coup de tonnerre , le bruit de son front qai se brise sur le marbre ; le corps roule jusqu'aux pieds d'Hélène , qui se jette dans les bras de sa mère : le père Royer cherche un reste de vie dans le cadavre da jeune moine.

LE CHEVALIER i>E QLERDEC , SB plucaut devant Hélène. — C'est vrai ! tout cela est vrai ! [Silence. . . Se retournant rers ses témoins. Partons , messieurs !

FIX D L.\ JEL DE GRA.VDE DAME.

COnXKI.IK 1)1 HAn-POX'i'.

## SCÈNE PREMIÈRE

Rirbc rabinrl » l.nndrr». Le niari|uii de R. .. , cmijjn* fr.iiK.n- , i^i .i^-i- •■o f4rr de !• rbemiiior ri lil Ir jnurnat ; uiir porlr *u fond s'oiixrc . ri «m fil* Kdooard t'ataorr duucempiil dcrTit-rr lut.

\.v. M^Koiis I)K H..., KI)()l\|{I).

LE >l\KOl IS , rrfffirdtinf ihiiis ht <iliiir. — - Je h iois , Kdouurd.

Kiioi \Ki», s'iinintdiit. — Tu iH" le incitras pins eu Face (le la «{lace pour lire ton journal.

i.K MARQi is. — Pourquoi cela'.'

Ki»oi AHi». — Olle «jlace ma trahi.

i.K iHR^^us. — Que vnniais-tu donc.'

KiHii *Ri>. — Te surprcii(lrr en t'rrnl)ra.«isant pointe (lire bonjour

IK ^nHnii>. — l'!>l-cc ipif jr nr l adeiiilais pa.s .' \ ois, neuf heures cinq rniniiles.

KiMH ARi». — Ah ! je suis un peu en relard ce malin.

I K M^Ryri.s. — .Assied.s-toi ! (^Mi'as-lu fail hier soir?

KiMM «Rii. — J'ai cU' chez iad^ Deluill.

i.K MARIAI is. — C'était la première foi.s?

CORNKLIE DU HALT-POXT i.-.9

KDOIARD. — Oui.

LE MARQi is. — As-tu réussi?

KDoL'ARi). — Je ne sais ; mais à la fm de la soirée j'ai été bien gai, bien fou.

i,K MARQUIS. — C'est bon signe.

KDOIARD. — Après l'opéra plusieurs visites sont arrivées , et alors j ai fait une sottise.

i,K MARQiis. — Toi, mon pauvre garçon!

KDOIARD. — p]liî mon Dieu, oui , moi! on a joué et j'ai joué.

LE MARQL is. — Ail ! j'en suis fâché.

KDOLARD. — J'ai perdu.

LK MARgri.»^. — je suis fâché que tu aies joué , astu besoin d'argent?

KDoi ARD. — \on ; mais j'ai regret d'avoir fait une chose que tu désapprouves.

i.K AiAROLKs. — ïu as raisou , le jeu .. ( Un dômesf/ifiw entre.) Que voulez-vous?

LR DOMKSTiQi K. — On demande à parler à monsieur le marquis.

LK AURQLLS. — Vous savcz bien que de neuf heu- «es à dix je ne reçois personne. Qui est-ce?

LK Df).MKSTmi K. — L uc femme que je ne connais pas; elle est très-simplement vêtue et parait trèsémue.

LK MARQUIS. — Je regrette de faire attendre cette femme; mais dites-lui que cette heure, tous les jours, est consacrée à mon fils, présentez mes excuses. iLc domesti<iue sort. A Edouard.) Qui te fait sourire, mauvais sujet?



KnouARi». — Cette visite... elle intéresse Benoît... Je suis sûr que cette femme est jolie.

LE MiRQiis. — Eh bien ! monsieur ! vous raillez lotre père?

EDOUARD. — C'est pour te faire oublier la gronderic que tu commençais.

LE MARQiis. — Par saint Georges, c'est vrai; et vous êtes rentré tard ?

EDOUARD. — Très-tard.

i.E MARQUIS. — Deux hcuros?

EDOUARD. — Quatre heures.

i.K MARQi is. — .^lors pourquoi t'es-tu levr- si matin?

KDoi ARD. — Fallait-il ajouter ù ma faute de cette nuit le tort de te faire attendre ce matin mon bonjour?

LE M"RQULs. — Méchant enfant ! tu me câlines comme une mère.

EDOUARD. — Fst-ce quc tu n'as pas été mon père et ma mère en même temps?

LE AiARQi is. — Oui , j'ai besoin de penser que ta mère est morte en te mettant au monde ; que dès lors tu as été tout pour moi flans cet exil où m'ont retenu des divisions de famille , loin de la France qtii a passé h travers cette liberté que j'avais rêvée , m.iis qu'ensan,rjlantèrent bientôt de déplorables excès, et qui, depuis, guidée par un puissant génie, s'est enrichie d'une gloire dont je gémis de n'avoir pas pris ma part ; j'ai besoin de me rappeler que je t'ai pleuré comme perdu quand tu fus enlevé par ces

CORNELIE DU HAUT-PONT. ill

comédiens ambulants qui t' avaient volé à ta nonrrice ; j'ai besoin de tous mes souvenirs pour m'excuser de tant te oàter.

ÉDOL ARD. — Est-ce que je suis bien mauvais /

LE MARQUIS. — Oh ! non ; tu as du cœur et de l'âme , et tu aimes ton père.

KDOUARD. — Je te le prouve en te laissant recevoir ta visiteuse ; j'entre là, dans ton cabinet ; je vais repasser notre duo. Sais-tu ta partie de basse?

LE MARQUIS. — Mais pas mal.

EDOUARD. — Je veuï que ton ténor soit digne de toi. Adieu.

LE MAP.QLIS. — Adieu, (fl soruie. A Benoît qui se présente.) Faites entrer la personne qui attend.

## SCENE II

Le marqua DE R..., CORXÉLIE Dl HAIT-POXT.

LE jîarquis, aUant au-derant de Coniélie , qui se xoittient à pein?. — Remettez-vous, madame, vous paraissez bien émue. (Il lui indique le fauteuil qu occupait Edouard.) Asseyez-vous, je vous prie.

coRXÉLir:. — Je vous demande pardon, monsienr, de n'être pas plus maîtresse de moi.

LE MARons. — Xe vous pressez pas, madame, ne vous tourmentez pas... (Moment de silence.)

■_'■:£ SCENES DIALOGUEES.

CORXÉLIE. — Me voici mieux.

LE MARQiis. — A qui ai-je Thouneur de parler?

r.ORXKLiE. — Si votre domestique, tout préoccupé de mon trouble, n'avait oublié d'annoncer mon nom, vous sauriez déjà...

t,K iiARQi is. — Quel est donc ce nom, madame?

CMRVKMK. — Gornélic du Haut-Pont.

i,K MARyris. — Ce nom me rappelle en effet un triste souvenir; c'est celui d'une femnii; condamnée en vingt ans de déportation pour rapt d'un enfant.

coRVKMK. — C'est un nom que vous avez sou\ riif maudit.

i,K MARQii.s. — Cet enfant enlevé, c'était le mien, mon fils.

coiivKi.iE. — Kt cette femme, c'est moi.

i,K \\ \Ryi i.^, arec UN mouremcnt. — Vous î

coRXKHK. — .Ah! je l'avais bien pensé; vous ne voudrez pas m'écouter. [Lrjnaïujuis se muet.) Oui, monsieur le marcjuis ; moi, condamnée, ayant subi le supplice, mais non coupable.

i.K MAR<.)i is, xr Irrttnf. — Je ne voudrais pas avoir l'air de punir encore une faute déjà expiée ; ccpcrjdant je ne puis que m'étonner d'une visite... (Cornclic cache ses larmes. ) Si c'est pour quelques secours, tout étranj^e que soit le choix que vous fuites de moi... (Il s'avance vers un secrétaire.)

CORXÉLIE, e rappelant. — Monsieur, monsieur, je ne vous dtîn.i.de pas d'arj]ent.

LK MARyiiî'i s'ny;i tant. — Que voulez-vous donc?

## CORXELIE DU H AIT -PONT. *T:J

coR.vÉLiE. — Qu'une demi-heure vous m'écoutiez sans haine, sans prévention.

LE iiARQiis. — Je ne sais ce que vous espérez de cet entretien ; mais je n ai jamais été dur envers personne; je vous écoute.

COR.VÉLIE. — De toute la funeste affaire que je viens vous rappeler, tout ce que vous avez su c'est le crime dont je fus accusée , ma condamnation , mon départ pour Botany-Bay; j ai donc bien des révélations à vous faire, bien des causes à vous expliquer.

LE MARQUIS. — Je VOUS ai promis de vous écouter.

•:oK\ÉLiE. — Lorsqu'il y a vingt-deux ans, vaincu dans vos efforts pour une sage liberté , effrayé par les premiers orages de la révolution française , et surtout par le rôle violent que déjà avait choisi votx'e frère Henri, vous quittiez avec votre jeune femme votre riche et beau domaine de R..., en Lorraine; quand, pour faire à votre pays de plus solennels adieux, vous vîntes tous deux , la nuit , avant de passer la frontière , prier dans la chapelle souterraine de notre belle abbaye de Remiremont, vous ignoriez que, parmi les jeunes pensionnaires qui priaient pour leurs compatriotes prêts à s'exiler, il y en avait une qui se présenterait un jour devant vous?...

LE MARQUIS. — \ ous êtes de ma province, de Remiremont?

coRxÉLiE. — !Moi, je vous connaissais comme le petit connaît toujours le grand ; je pleurais de voiipleurer madame la marquise ; et en jetant un dernier regard vers l'autel, elle me vit et me tendit la main.



LK MARQiis. — Henriette a touché votre main ?

«;oR\KLiE. — Vous le dirais-je si j'étais coupable?

LE MARQUIS. — Continuez, je vous prie.

CORNÉLIE. — Un an après je quittai le couvent pour me marier à un de mes cousins, avocat à Xancy ; mais les malheurs que vous aviez fuis nous atteignirent : mon père fut condamné et exécuté, nos biens confisqués ; obligé de fuir, mon mari m'emmena à Paris. Tous ses efforts pour relever notre petite fortune furent in-

utiles. S'il a succombé aux tentations de la pauvreté, soyez indulgent, monsieur; c'est un si pesant fardeau que la misère ! et il faut l'avoir porté, et longtemps, et sans espoir, pour savoir ce qu'il renferme d'envieuses indignations et de mauvaises pensées. Ce fut dans un de ces jours de détresse qu'il rencontra AI. Henri , votre frère ; il lui raconta nos malheurs et reçut quelques secours , puis il le revit dans de longues conférences, et là le crime qui m'a perdue fut résolu...

ij-: MAiiyi is. — AIadan)e , vous oulragez la mémoire de mon frère.

coRXKLiK. — Tenez, voyez ces papiers : ils soiil bien vieux, bien fatigués; mais ils sont mon trésor, car ils feront croire à ce que je dis, moi, malheureuse revenue de Botany-Hay... Oh! prenez-les, parcourez-les, pendant que je vous parle; nous en aurons plus de confiance , moi à vous parler, vous à m'entendre... Quand il eut été conveim qu'on ferait disparaître le seul héritier des biens de madame la



marquise de R... , quand M. Henri put penser que votre double désespoir d'une femme et d'un enfant perdus vous jetterait dans quelques-unes de ces périlleuses aventures que tentaient alors les Français émigrés , et qu'ainsi lui serait livrée sa fortune qu'il faisait garder sous le séquestre , notre départ fut décidé. (Montrant an mavqnis nne des lettres qnil tient dans ses mains.) Celle-ci, monsieur, lisez celle-ci, et vous verrez si j'étais étrangère à tous ces sinistres projets.

LE AiARQi is, lisant les lignes qn elle lui indique du doigt. — Oui, vous ne saviez rien encore.

CORXKLIE. — Dans ce pays nos ressources furent bientôt épuisées ; sans doute les promesses faites étaient ajournées jusqu'à l'accomplissement du crime. [Le marquis la regarde aiec étonnement.) Oh! j'ai dit crime , car c'est un crime d'ôter un enfant à sa famille. Par excès de misère , peut-être aussi pour mieux exécuter son projet, mon mari s'attacha comme régisseur à une troupe de comédiens de province. Dans nos misérables courses, exposée à toutes les privations, entourée de gens qui ne pouvaient même comprendre mes plaintes, car moi , je ne parlais pas anglais, je devins mère ; et, contre le caractère aif^ri, tourmenté de mon mari, j'eus un consolateur pendant quelques jours.

LE ILARQUS, avec intérêt. — \'ous avez perdu votre enfant.

f.oRVKLiK. — C'est ici, monsieur, que j'implore toute votre attention.

i7f. SCENES DIALOGLEES.

LE MARQiis. — Vous le i oycz , ma pauvre dame, je vous écoute, car vous avez beaucoup souffert.

coknklip:. — Un jour, mon mari était encore plus sombre qu'à l'ordinaire ; malgré la crainte qu'il m'inspirait , je fus forcée de lui dire que je n'avais que des haillons sans chaleur pour couvrir mon fils (c'était un fils, monsieur), et que la saison était bien rigoureuse. « Il est temps que tout cela finisse, — me répondit-il d'un air farouche, — et cela va finir, et bientôt. — C'est donc un bonheur qui nous arrive? — me hasurdai-je à lui demander. Il répondit encore: — (3ui, un bonheur! » Puis, pendant une heure , plus une parole ne fut échangée entre nous. De temps en temps, pour distraire l'enfant, je le faisais sauter dans mes bras , et je chantais à voix liasse ; mon mari se promenait à grands pas dans

la chambre, et souvent s'arrêtait devant la croisée pour regarder l'heure au cadran d'une tour voisine. Au bout d'une heure : ^ \'ous paraissez !)ien inquiet, — lui dis-je; — vous attendez quelqu'un? — Oui, j'attends, et on ne vient pas. Cependant de l'heure qui va s'écouler dépend notre sort. Tout en parlant, il marchait toujours. — Pourquoi vous le cacher? — reprit-il uu instant après ; — il est quatre heures, à cinq je partirai pour la France. — Seul? — Pas avec vous du moins. — Kt moi? — \ ous resterez et ne manquerez de rien. (Malgré moi , j'avais peur.) Ce que je vais vous dire, vous le sauriez bientôt; j'aime donc autant vous l'apprendre. Dans une iieure je pars et j'enlève le fils du marquis de R...,



que je vais conduire à son oncle, ^î. Henri. C'est cet enfant que j'attends , qu'une femme sûre doit m'apporter ici. A une demi-lieue de la ville , une chaise de poste est prête pour nous , mais ne nous attendra que jusqu'à cinq heures et demie. Passé cette heure, tout est perdu. ■: J'étais restée muette, les yeux attachés sur lui , et ne perdant aucun de ses mouvements.

Enfin j'osai dire : iiïais c'est une action horrihie!» II s'arrêta, les bras croisés devant moi, et me cria : » Avez-vous faim et votre fils a-t-il froid? • Le silence recommença. L'horloge de la tour sonna quatre heures et demie ; nos regards que nous avions portés tous deux instinctivement sur le cadran se rencontrèrent, i Marche, marche, aiguille maudite, — dit-il à l'horloge , — ta rapidité ne m'enlèvera rien. A cinq heures je partirai toujours avec un enfant, î Je le regardais épouvantée : « Oh ! vous me comprenez bien, — ajouta-t-il; — quand AI. deR... élèverait notre fds... Xe me répondez rien! je ne veux rien entendre ! - Je n'avais rien ré-

pondu qu'un : Ah! mon Dieu! et tout en continuant à ne pas le perdre de vue , sans presque faire un mouvement, je donnai le sein à mon fils pour qu'il me tînt de j)lus près. Le cadran marquait cinq heures moins un quart, et tous mes membres tremblaient. Si j'ai été coupable , monsieur , ce fut alors ; car je priai pour que l'enfant que je ne conuaissais pas fût livré à la j)lace du mien... II écouta en serrant les dents si quelqu'un montait l'escalier, et moi j'écoutais plus



ijue lui. li u'y avait plus que cinq minutes à compter, je ne voulus pas, je n'osai pas attendre une lutte, et , à un instant où en se promenant toujours il s'éloignait de moi, je me levai et j'entrai dans une seconde chambre. La porte était refermée , mon fils posé à terre, et j'amassais déjà les meubles devant la porte avant (ju'il se fut aperni de mon mouvement. Je l'entendis bondir vers la porte , l'ébranler, «'t d'nnf' voix étouffée il criait : s Cornélie! Cornelie! malheureuse! » J'entassai encore plus de meubles; il essaya des clefs dans la serrure. J'avais tout mis devant la porte; je relevai mon fds, et en le pressant contre moi à avoir peur de l'étouffer, j'allai m'accrnupir dans le coin le plus éloicjné de la chambre. Tout à coup il s'arrêta, et je l'entendis courir à la porte extérieure. L'horlof^e sonna ; tout était devenu et resta silencieux pendant quatre heures entières. Oli ! jtiintiis jr uni vu si froid ! J'attendis en prêtant l'oreille. Knfin, rassurée, je travaille à rn'ouvrir un passa;]e , soulevant l\ {irand'pcine maintenant les objets dont je n'avais pas senti le poids. J'entrai flans la chambre : personne! Je remerciai Dieu. Mais mon enfant était transi ; moi j'avais faim , et il n y avait là ni pain , ni bois , ni arjjent. \ ous n'avez peut-être j mais compris, monsieur le marquis, qu'on put

se résoudre à mendier; je m'y résignai cependant sans peine, tant la honte me paraissait plus léjjère que le malheur dont j'avais été menacée. A travers l'escalier tortueux, dans une profonde obscurité, d une main tenant la pauvre créature toute froide.



de l'autre m'appuyant à tâtons contre le mur, je descendis à pas lents et mal assurés ; j'arrivai à la rue, et j'y fis quelques pas, bien décidée à tendre la main au premier passant. Mais tout à coup des hommes en embuscade se jetèrent sur moi , m'arrachèrent mon enfant, et malgré mes cris m'entraînèrent après eux.. A la foule que ma résistance attirait, ces hommes disaient quelques mots anglais, et la foule semblait alors me maudire : j'en ai vu qui me montraient le poing et plusieurs femmes voulurent se jeter sur moi : j'étais Iblle. C'est en prison , monsieur , qu'on me menait, et le lendemain un interprète vint m'annoncer que j'étais accusée de rapt sur le fils de M. le marquis de R... En vain je protestai de mon innocence ; ce que je pus dire pour me justifier ne servit qu'à faire voir que j'avais eu connaissance du complot. Mon mari était parti, emportant la proie qu'on lui avait enfin amenée : j'étais inconnue de tout le monde dans cette ville où nous n'étions que depuis deux jours : la nourrice de l'enfant enlevé, soit par une erreur involontaire , soit pour échapper à la respon- . sabilité qui pesait sur elle , reconnut son enfant dans celui qu'on lui présenta; et cet enfant, je vous le jure, c'était le mien, mon fils, que je n'avais pas quitté un instant... Oh!... vous ne m'écoutez plus !

LE MARQUIS. — Dcpuis quclqucs instants, madame, j'ai regret à l'intérêt que vous m'aviez inspiré ; je ne vous crois plus.

coRXÉLiE. — Mais lisez ces papiers, monsieur ; ils vous apprendront qu'avant la mort de votre frère

## So SCKXES DIALOGIEES

mon mari avait succombé , et que l'enfant enlevé n'avait pas survécu aux fatigues et aux privations du voyage.

LK MARQUIS. — Bfisons là-dessus, madame; vous m'apportez en preuve la correspondance d'un homme que vous-même accusez d'un crime.

coRNKLiE. — Mais vous connaissez l'écriture de votre frère?

LE MARQLis. — Oscricz-vous m'affirmer qu'il n'y a pas eu là de faussaire... Je puis me laisser aller à un mouvement de pardon généreux, mais je ne consens pas à être la dupe d'une grossière intrigue.

r.oRNKLiK. — Monsieur le marquis , vous pouvez m' accabler, mais prenez garde : vous m'avez dit que vous n'aviez été dur envers personne. Je suis une femme sans famille, sans appui; je suis étrangère dans ce pays où votre nom est en honneur; on dit que je suis flétrie , et vous supposez que seule, sans (Iroit, sur une fable, j'oserais contre l'honorable marquis de R... invoquer la justice!

i.K MARijns. — Invoquer la justice ! oh ! non, mais jeter le trouble dans le cœur d'un père et d'un fils dont on vous a redit la mutuelle affection, les effrayer par de prétendues preuves et faire acheter votre silence et votre départ.

coRVKi.iK. — Acheter! ah! tout n'est pas fini quand on a subi un arrêt même non mérité. Acheter ! j'ai donc parlé d'argent? j'ai donc dit que je vous vendrais mon fils?

LK MARQiL^. — Madame, je ne crains rien de vous :

## CORVKLIE DU HAIT-PONT

loiis n'obtiendrez rien de moi ; ainsi nous n'avons plus rien à nous dire.

coR.vÉr.JE. — Vous voulez me renvoyer.' mais je ne partirai pas avec mépris.

i,K MARQi is. — Cette scène me fait mal, madame; laissez-moi.

coRXKi.iK. — Oh ! assez de douleurs et de honte : je n'en veux plus; ne me repoussez pas, je lous en supplie à genoux. (Elle tombe à ses pieds.)

LE MARQiis, reculant et rentrant dans son appartement, — C'est donc à moi de vous céder la place.

Cornélie laisse loinber sa tête dans ses mains (>t sanglote, renrerse* sur on fauteuil ; enfin elle se relève poor se retiret , mais cl}*aperçoit un portrait d'Kdonard enfant : toute son attention s'y attache ; elle essoie ses yeai , doute , étudie et retourne la tête au bruit qtie fait Kdwujrd en oofrant la porte dn cabinet où il était entn'-.

## SCENE m

CORXIXiE, ÉDOr.^RD.

Edouard s'arrête , et sans le perdre des yeu\ elle étend le doigt ver« le portrait et dit :

coRN'ÉLiK. — \'ous? {Edouard fait un signe ajffirmatif.) Pourquoi aujourdhui si pâle?

Ki)Oi .ARi). — J ai tout entendu.

Si SCENES DIALOGIEES.

coRNÉLiE. — Vous êtes...

KiioiARD. — Kdouard de**^.

CORXÉLIE. — Moi, je l'appelais Charles. {Elle reste à la même place, sans oser approcher, et toute à sa contemplation.)

KDOiARD. — Je suis vcuu , madame, parce (ju'après ce que vous a dit M. de R..., moi aussi j'ai à vous parler. J'ai l'habitude de croire aux idées e( aux sentiments de mon père bien plus qu'aux miens. Cependant j'admets qu'il se trompe cette fois, et que le titre que vous réclamez vous appartienne ; quespércz-vous? Puis-je vous aimer, vous que je n'ai jamais vue, dont le nom m'était inconnu, ou n'était venu à mon oreille qu'avec le souvenir d'un crmie odieux? Je vous le demande, puis-je vous aimer?

CORVKLIK. — Ah ! grâce, monsieur Edouard, grâce ! Ce que vous dites là est bien plus terrible que ce que disait M. le marquis. (Elle retombe sur le fauteuil.)

KDoi ARi). — Je ne veux pas, madame, vous affliger inutilement ; mais, depuis que j'existe, M. R... a veillé sur ma vie, sur mon éducation, sur mon bonheur, et jamais affection ne fut plus intelligente et plus tendre.

coR\Ki-iK , en sanfflotant. — Je le remercie , je le remercie !

ÉDOi ARD. — Ceux qui savent comme il a formé mon cœur vous diront que , si je parle , je ne pense ni à son rang, ni à sa fortune : je l'aime parce qu'il

COR \ F LIE Dl HAIT-PONT -iH.i

cM pour moi le plus éclaire, le plus affectueux des pères et des amis.

coRVKiJK. — On m avait dit là-bas qu'il était noble et bon.

r;f)(n Aiîn. — Malgré \otrc pauvreté, malgré vos malheurs, le ciel m'en est témoin, si vous eussiez été pour moi bonne mère comme il a été bon père, le roi d'Angleterre serait venu me reclamer, je lui aurais dit : * Je reste où est mon cœur? i

coRVKLrK. — Que cela me fait de bien de vous entendre parler ainsi !

KtKiLARO. — Mais vous comprenez, madame, il n'y a jamais eu rien entre nous.

<:(»R\Éj,iK. — Si le premier sourire de mon fils n'a pas été pour moi, c'est que, pour avoir voulu le sauver, on m'a jetée dans un cachot : si je n ai pas soutenu ses premiers pas, c'est qu'un vaisseau m'emportait pour un exil de vingt ans. Il y a une heure, M. le marquis me disait que j avais beaucoup souffert: mais il ne sait rien de mes peines. Est-ce qu'il a pu entrevoir de la pensée

mes jalousies, mes colères maternelles, quand sur ma paille je sonaeais (jue mon fils prenait un autre lait que le mien, qu'il recevait d autres caresses ; et mon désespoir (juand, me cachant la tète sur mon grabat pour ne plus voir la réalité, je lui criais son nom pour qu'il me répondît, le mien pour qu'il put l'apprendre? Et mon départ! celte terre où j'avais tant souffert, comme je lai regardée longtemps, comme j ai cru tout perdu encore quand elle a disparu! Pensez, pauvre jeune



homme, à ceux avec qui j'étais mêlée. Eh hien ! ces femmes perdues me repoussaient d'elles en m'appelant : ic Voleuse d'enfant ! »

KnoiARn. — Tous ces souvenirs vous font mal, niadamc.

coRXKi.iE. —J'arrivai à ce coin du monde qu'on a donné pour leur part au vice et au crime. On vous a dit, vous avez lu quelquefois la vie des déportés, leurs travaux, leurs misères ; j'ai tout supporté, tout souffert, et avec courage, avec fermeté ; car l'amour de mon enfant m'avait donné des qualités que Dieu m'avait refusées ou que le malheur avait flétries. Ils ont mis l'opprobre sur mon nom, disais-je ; par une pureté de cœur et d'àmc qu'ici même on reconnaîtra, je laverai toutes mes taches, et quand je retrouverai mon fils je pourrai lui dire que j'étais honorée ici, vénérée, que la femme du jrouverneur, une noble et pieuse dame, m appelait son amie et me donnait la main. Je suis pauvre, disais-je encore ; mais vinj^f ans de travaux et d'économies, c'est un trésor : ce trésor sera pour lui. J'ai travaillé à la terre ; et quand, anéantie de fatigue, je dormais un instant, un ange venait de ses'ailes rafraîchir mon corps épuisé ; je lui par-

lais, je vous disais : Orphelin, tu reverras ta mère ; et il me semblait que par un sourire vous me disiez : Je serai heureux de revoir ma mère.

KooiARi). — Si vous êtes mon ennemie, madame , ne me faites pas pleurer avec vous.

cornémp:. — Et quand le jour de la liberté vint, ils voulurent me retenir ; de riches propriétaires di-



saient : Restez, choisissez parmi nous un mari. La femme du gouverneur rae reprochait de vouloir la laisser seule ; je leur montrais la mer en répondant : ^lon fils! mon fils!... Six moisi il m'a fallu six mois pour venir! Enfin, cette nuit au port, ce matin à la porte de cette maison.

KDULARi). — Ah! mon Dieu! que de souffrances pour un seul cœur !

CORXÉLIE. — Ah : n'accusez pas Dieu ; car tous ces maux, cette honte, ce supplice, depuis que je vous vois n'existent plus.

ÉnoiAR '. — Prenez pitié de mon trouble.

«;oR\ÉLiE. — X'accusez pas Dieu, Edouard, car il me paye richement si seulement vous me rcffardez.

ÉDoL.4RD. — Je vous regarde.

coR.vÉLiE. — Que Dieu soit béni! et donne-moi ta main.

ÉiioiARD. — La voilà.

Klle tombe a genoux et couvre sa main de baisers.

<;oR\ÉLiE. — Mon fils! mon fils!

Le marquis parait à la porte de son appartement Edouard l'aperçoit et court se jeter dans ses bras.

KiiouARD. — Ah î mon père, cette femme est bien malheureuse.

i8G SCKXES DIALOGl KF.S.

## FIN' D K LA TABLE

BlBLIOTHEQUE-GAZiN A UN FRANC LE VOLUME

Publiée par PAULIN, libraire-éJiteur, rue Richelieu, 60.

SoQ7elle Bibliotlièpe in mkm KoiDdOS kmi û Uâum. Français et £!rac|

:nu

Le format des livres a suivi , .comme beaucoup d'autres choses, les transformation'» des hiibitiides sociales. Le format Gazin est approprié aux besoins d'une époque où on ne lit plus qu'en courant, en voyagcani. C'est la bibliothèque ae poche.

Ceci n'est cepen.lant qu'un des aTnnlagr.s du format Ca/in; comme économie de prii. ce faraiat semble être les cuionne^ d Hercule du bon marché. Le volume in-8 qui coûtait 7 fr. 50 c., coûte 1 fr. dans le formel Gazin. qui se permet même quelquefois de donner la matière de deux in-8 pour ce prix d'un franc. C'eSi le secret du format C->zin, çl si ce sacret n'enrichit pas l'inventeur, il ne saurait ruiner le pubiic.

On a pensé que la meilleure application qu'on pût faire d'.ihord de cette combinaison t\poarapliique, c'était à une nouvelle |Iibmothkqi;h dks MKILLEL'RS ROMA>s anciens et modernes, français et étianj^ers. L'entreprise est en voie d'eieciiliun . et plus de soixante volumes déjà publiés d'une collection qui ne compte p«s s'arrêter a moins oe mille voiumes, offrent des spécimens propres a f.iire apprécier tou» les mêmes que l'éditeur a cherche a reunir pour répcndrc aux besoins actuels du public.

## U VE^TE

vol.

E.Siie. LebMyktéres dePari». 10 _ Mathilde .... .6

— ArtBnr .4

— La Salamandre 'S

— Le Juif Errant 10

— Atar-Gull ( au lieit de 9

vol. in-8 r

— Le Marquis de Létorière. . 1

— Plik etPlok 1

— Pailla Menti 9

•i— DeIcTtar (Arabian Godol-

phin. — Katdiki) 1

— La Vi|;ie de Koatren (au

lieu de 4 fo'. in-8.. . . 8

— Thérèse Dunoyer 2

— Le Mome-au-Diable 2

— Jean Cavalior

Alph. Karr. Geneviève, .. . L. KO.VbUUd. Jérùmc Paturot J. Sandeail. Marianna

— Vaillance et Itlchard

— Le Docteur Ilcrbeau

A. de Lavcrgne. l» du-

clicsse de Mnzarin

Mme ClOllin. Elisabeth. — Claire d'Albe, réanicg en

// paraît 1 ou 2 vol. par semaine. Chaque vol. ae vend séparément.

E\ VEME (suile)

P.-L. JlaCOb (Bibliophile).

Soirées de Walter-Scotl à Paris [Scènes historiques et Chroniques dt France.— Le bon vieux tempx

L'Abb<^ Prévoit.

Lescaut. ..... '

CJle dr Tre$»san. Histoire du

Petit Jehan de Saintré. 1^

## SOLS PRESSE

E. SUC La Cuucaratcba (au

lieu de 3 vol. m- 8)... 5

— Le Commandeur de Malte . 2

— Deux Hi.stoires..

— Latréanmont . . .

Cie deTressaii. Roi mj lu-

rleiix , traduit de I',ii-

ri'oat' 4

GOdwfll. Caleb \Villiam(! ,

traduit de l' Anglais. . . - P.-L. Jacob ( Bibliophile .

(£uvres choisies.

Tvp. L^crampc ei Comp., rne DamieMr, J.

## Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/comdiessociale00suee. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.